LA

DOUBLE VIE

NOUVELLES

PAR

CHARLES ASSELINEAU

—

LE CABARET DES SABLIERS
L'AUBERGE — LES PROMESSSES DE TIMOTHÉE
MON COUSIN DON QUIXOTE — LE ROMAN D'UNE DÉVOTE
LE MENSONGE — LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE — LA JAMBE
LA SECONDE VIE — L'ENFER DU MUSICIEN
LE PRESBYTÈRE



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

—

1858

Lu

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Bibliothèque moderne

Livres à 3 fr.

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires de la fin du XVIII[e] siècle, par Charles Monselet, 1 vol.

LES FLEURS DU MAL, par Charles Baudelaire, 1 vol. (épuisé).

POÉSIES COMPLÈTES de Théodore de Banville (Les Cariatides; les Stalactites, Odelettes; le Sang de la Coupe; la Malédiction de Vénus, etc.); avec une eau-forte titre, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol.

POÉSIES COMPLÈTES de Leconte de Lisle (Poëmes antiques. — Poëmes et poésies, ouvrages couronnés par l'Académie française. — Poésies nouvelles). Avec une eau-forte, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol.

LES PHILIPPIQUES DE LAGRANGE-CHANCEL, nouvelle édition, revue sur les éditions de Hollande, sur le manuscrit de la bibliothèque de Vesoul, et sur un manuscrit aux armes du Régent, précédée de Mémoires pour servir à l'Histoire de Lagrange-Chancel et de son temps, en partie écrits par lui-même, avec des notes historiques et littéraires, par M. de Lescure, 1 vol.

AFFAIRE DU COLLIER. — MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE DE LAMOTTE-VALOIS, sur sa vie et son époque, — 1754-1830 — publiés d'après le manuscrit autographe, avec un historique préliminaire, des pièces justificatives et des notes par Louis Lacour, 1 vol.

EN HOLLANDE, lettres à un ami, par Maxime Du Camp, suivies des catalogues des musées de Rotterdam, la Haye et Amsterdam, 1 vol.

IMPRESSIONS ET VISIONS, par Henri Cantel, avec une préface d'Hippolyte Babou, 1 vol.

CAMPAGNES D'ITALIE de 1848 et 1849, par le général Schœnhals, aide-de-camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la septième édition allemande, par Théophile Gautier fils, avec une préface et une carte, 1 vol.

LETTRES SATIRIQUES ET CRITIQUES, avec un défi au lecteur, par Hippolyte Babou. 1 vol.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA CONVENTION NATIONALE, par Eugène Maron, 1 vol.

POÈTES CONTEMPORAINS DE L'ALLEMAGNE, par N. Martin, nouvelle série, 1 vol.

Livres à 2 fr.

LETTRES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, de 1739 à 1740, par Charles De Brosses, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou; 2 vol. (seule édition sans suppressions).

ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par Th. de Banville, 1 vol.

LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par Antoine Fauchery, 1 vol.

COURONNE, histoire juive, par Alexandre Weill, 1 vol.

EMERAUDE, par Alexandre Weill, 1 vol.

HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE DES PAYSANS, 2[e] édit., par Alex. Weill, 1 vol.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par Hippolyte Babou, 1 vol.

ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par Émile Montégut, 1 vol.

LA DOUBLE VIE, nouvelles, par Charles Asselineau, avec un frontispice gravé sur bois, par Adrien Lavieille, d'après un dessin de Louis Duveau, 1 vol.

CONTES DE LA MÉRIDIENNE, nouvelles, par Henri de Lacretelle, 1 vol.

LES TRÉTEAUX DE CHARLES MONSELET, farces et dialogues, avec un frontispice dessiné et gravé par Bracquemond, 1 vol.

HONORÉ DE BALZAC, par Théophile Gautier, édition revue et augmentée, avec un portrait gravé à l'eau-forte par E. Hedouin, et des fac-simile d'autographes, 1 vol.

LES AMIS DE LA NATURE, par Champfleury, avec un frontispice gravé par Bracquemond d'après un dessin de Gustave Courbet, et précédés d'une caractéristique des œuvres de l'auteur, par Ed. Duranty, 1 vol.

MONSIEUR DE BOISDHYVER, par Champfleury, avec quatre eaux-fortes dessinées et gravées par Amand Gautier, 1 vol.

OPUSCULES HUMORISTIQUES DE SWIFT, traduits pour la première fois par Léon de Wailly.

OMBRES ET VIEUX MURS, par Auguste Vitu, 1 vol.

LES PRINCES DE LA MAISON ROYALE DE SAVOIE, par M. Édouard de Barthélemy, 1 vol.

A LA GRAND'PINTE, poésies d'Auguste de Châtillon, avec une préface de Théophile Gautier, seconde édition très-augmentée, 1 vol.

LA
DOUBLE VIE

SOUS PRESSE DU MÊME AUTEUR

PETITS MÉMOIRES DE LITTÉRATURE

POUR FAIRE SUITE A D'ARTIGNY, SALLENGRE

VIGNEUL-MARVILLE

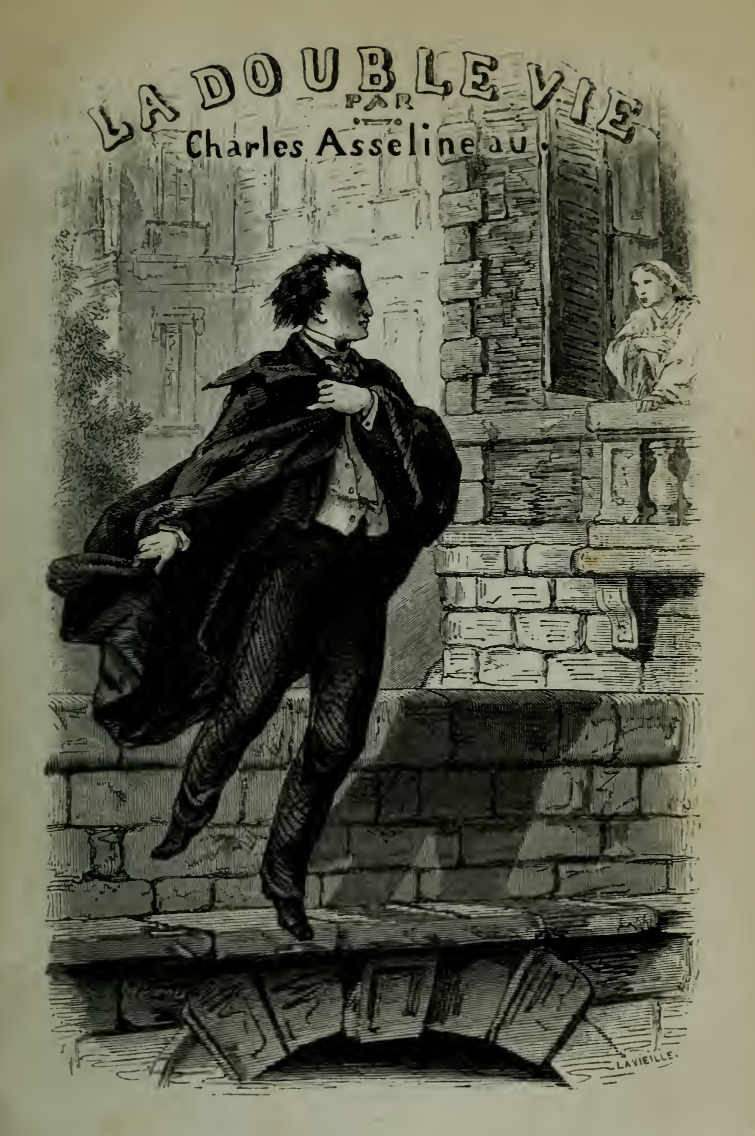
2 volumes.

LES VISIONS

DU CHATEAU DE BRACQUES

Roman. — 1 volume.

ALENÇON. — TYP. POULET-MALASSIS ET DE BROISE.


LA DOUBLE VIE
PAR
Charles Asselineau.
LAVIEILLE.

LA

DOUBLE VIE

NOUVELLES

PAR

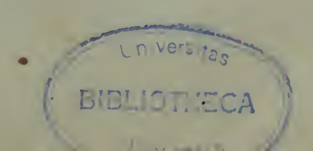
CHARLES ASSELINEAU

—

LE CABARET DES SABLIERS
L'AUBERGE — LES PROMESSSES DE TIMOTHÉE
MON COUSIN DON QUIXOTE — LE ROMAN D'UNE DÉVOTE
LE MENSONGE — LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE — LA JAMBE
LA SECONDE VIE — L'ENFER DU MUSICIEN
LE PRESBYTÈRE



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts
—
1858



A MON AMI

J. ÉDOUARD GARDET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

—

Mon cher ami, ce petit livre ne pouvait être dédié qu'à vous. Non pas qu'il vaille mieux qu'un autre, loin de là ! mais parce que pour vous du moins, et pour vous seul, il aura une valeur et un intérêt positifs : la valeur, l'intérêt du souvenir. Parmi ces pages, en effet, il en est peu qui ne soient une date de notre commune jeunesse. C'est donc tout naturellement, et en quelque sorte par un sentiment de justice, que j'inscris ici votre nom.

Qu'il y soit comme le témoignage d'une amitié déjà ancienne, jamais troublée.

Août 1858

C. A.

Pendant assez longtemps je m'étais fait fête de mettre une préface en tête de ce volume.

Non pas pour en démontrer l'excellence, je sais tout ce qu'il y manque; mais parce que, dans ce temps de Revues et de Journaux, et par le féodalisme régnant des Rédacteurs en chef et des Directeurs-gérants, l'occasion est devenue assez rare de dire nettement et complètement sa pensée, pour qu'on n'hésite pas devant le ridicule qu'il peut y avoir à écrire ce mot pompeux de Préface en tête d'un livre d'aussi peu d'importance que celui-ci.

J'irai même plus loin, et je dirai, parce que cela est vrai, que si j'ai quelquefois caressé l'idée de cette publication, c'était beaucoup moins pour le plaisir de réimprimer ces Nouvelles, dont je n'attends pas grande gloire, que dans l'espoir d'exprimer librement et franchement quelques vérités qu'on n'écrit pas assez, quoique chacun les dise, et que je n'ai pu exprimer ailleurs.

Certes si jamais il y eut une génération littéraire privilégiée, ç'a été la génération de 1830. Applaudissements des femmes, amitié des princes, elle a eu tout; mais surtout, et c'est ce que je lui envie plus que tout le reste, elle *n'a pas eu* la Revue ni le Journal : elle a eu le Livre; et le livre, c'est la liberté. Le libraire est pour l'ordinaire un homme modeste et clément qui corrige vos fautes d'orthographe et vos fautes de langue, quand vous avez le malheur d'en faire; mais qui, pourvu que vous ne lui donniez pas affaire avec le parquet, vous laisse libéralement et respectueusement la responsabilité de votre pensée.

Le rédacteur en chef, un éditeur aussi pourtant et qui n'est pas toujours beaucoup plus lettré que le premier, est beaucoup moins modeste et beaucoup moins accommodant. Il ne se contente pas de veiller au grain judiciaire et de conjurer le danger du côté de la syntaxe; il veut que vous pensiez comme lui, pas plus que lui et pas autrement que lui. Il ne vous demande pas seulement de la littérature, ou même de bonne littérature; il faut encore que cette littérature, roman, critique, histoire, poésie même (ce qui est plus fort), soit conçue dans un certain esprit et suivant une certaine esthétique, dont lui seul a le secret qu'il ne livre qu'à petites doses, et selon les cas, *pour les besoins de la cause*, comme on dit au Palais. L'esprit de la *Revue,* les intérêts de la *Revue,* le public de la *Revue,* la *nature du recueil,* les doctrines de la *Revue* (ou du Journal) sont autant de lettres de cachet qui peuvent envoyer un auteur ou un manuscrit à la Bastille. Heureux encore quand ce journal, ou cette Revue, ou leurs directeurs, ont un programme, un idéal déterminé et saisissable! On se le tient pour dit, on l'accepte, ou on s'en va. Un directeur (de Revue ou de Journal) qui

tient sa porte ouverte ou fermée au nom d'un principe, qui vous dit : je suis républicain ou je suis monarchiste, classique ou romantique, catholique ou voltairien, publiciste pour les petites filles ou pour les savants, est encore un être raisonnable. Il a une caisse, il est chez lui : c'est à prendre ou à laisser. Mais ce rédacteur en chef, ou ce directeur, est un personnage idéal et utopique. Combien le personnage réel et vivant est éloigné de cette simplicité ! Son esthétique, comme sa morale, est un composé hybride et dédalien d'une foule de petites nuances qu'il vous faut deviner ou connaître par lambeaux et à vos dépens. Le parquet de son cabinet est comme le plancher d'un théâtre de féeries percé de trappes invisibles ; vous avez poussé tel ressort, paf ! vous êtes abîmé !

Le rédacteur en chef est *impartial :* il n'exclut personne, il ne proscrit aucune idée, il ne patronne aucun système. Il accueille tout le monde à bras ouverts ! Vous voilà accueilli : votre manuscrit est imprimé. Vous vous croyez en règle pour n'avoir contrevenu ni aux lois, ni aux bonnes mœurs ; pour n'avoir violé ni le bon sens, ni la grammaire ; pour n'avoir attaqué ni les autorités constituées, ni aucun des cultes autorisés par l'Etat. Mais c'est ici que se tendent tout à coup les mille petits ressorts dont je parlais tout à l'heure. Et d'abord tout rédacteur en chef est double : c'est à la fois un industriel et un professeur de littérature, sans qu'il soit possible de savoir où l'un finit, où l'autre commence. Non, il ne suffit point de n'avoir pas compromis les intérêts du propriétaire en vous conformant à la législation et aux convenances. Il faut encore n'avoir effleuré ni du coude, ni du bout du doigt même, une multitude de petits engins au milieu desquels vous avez passé sans les voir, et qu'un long exercice,

joint à une perpétuelle prudence, peut seul vous apprendre à respecter. Au bout d'une heure de consultation, le rédacteur en chef vous apparaît tel qu'un Ponchartrain compliqué d'un Vaugelas et d'une femme à vapeurs. Vous n'avez plus devant les yeux l'homme benin et hospitalier des premiers jours ; c'est un despote doublé d'un lettré, un Richelieu, auteur d'une *Mirame*, qui argumente contre vous avec une compagnie d'arbalétriers dans son antichambre. — Votre héros est blond ; pourquoi n'est-il pas brun ? Votre sujet est rond ; pourquoi pas carré ? Vous avez développé outre mesure tel passage qui eût gagné à être résumé ! — En vain objectez-vous que l'économie entière de l'ouvrage en eût été bouleversée ; que ces développements nécessaires, indispensables, sont précédés ou suivis d'un résumé suffisamment long qui vous semble bien à sa place. — Eh bien ! c'est précisément ce que vous avez *écourté* (non pas *résumé !*) qu'il eût fallu étendre et étudier en détail ; il y avait là une idée charmante, un motif heureux *que vous n'avez pas su apercevoir* et qui eût gagné à être développé ! — D'ailleurs la catastrophe est brusquée ; il fallait la faire prévoir progressivement dans les chapitres précédents ; à moins que, *vice versâ*, vous n'ayez laissé deviner le dénouement dès les premières pages, ce qui ôte toute surprise au lecteur et gâte l'effet final. — Et puis êtes-vous bien sûr que telle expression soit française ? l'avez-vous rencontrée dans les classiques ? — Je l'ai lue dans Bossuet. — Oh ! Bossuet ! C'est un orateur, Bossuet, et l'on sait ce qu'ils se permettent ! — Je l'ai vue dans Corneille. — Oh ! Corneille !... la correction de Corneille !... Mais l'avez-vous trouvée dans madame de Sévigné ? — Je crois que oui. — Dans quelle lettre ? — Dans *telle*, à Coulanges. — Oh ! précisément, c'est une des moins estimées.

Ainsi donc, abrégez ce qui est développé, développez ce qui est abrégé ; changez le sexe des personnages; mettez le commencement à la fin et la fin au commencement! — Je demande s'il est un romancier assez fort ou assez lâche pour supporter un pareil régime?

Êtes-vous poète? On vous fera observer que le cinquième vers de la troisième strophe est un peu dur et qu'il conviendrait de l'adoucir; on vous demandera — dans votre intérêt! — la suppression de certains mots un peu risqués, de certaines images un peu violentes; on vous priera de remanier tel passage — *inégal;* de retrancher les trois premières strophes et les trois dernières, en vous garantissant que le caractère *général* de la pièce y gagnera! J'ai entendu, dans un bureau d'imprimerie, le dialogue suivant entre le directeur d'un recueil des plus accrédités, comme on dit, et un poète célèbre : — Ne trouvez-vous pas, monsieur, que ce vers est un peu faible? — Oui, monsieur, répondait le poète en se mordant la lèvre ; et le vers suivant aussi est faible, mais ils sont là pour amener celui d'après, qui n'est pas faible du tout. — Je ne dis pas non, monsieur ; mais il vaudrait bien mieux qu'ils fussent tous les trois d'égale force. — Non, monsieur, répondait le poète, en colère cette fois; car alors où serait la gradation? C'est un art, monsieur, un art que j'ai mis vingt ans à apprendre, et... — il n'osa pas ajouter : dont vous ne savez pas le premier mot. Et cependant qu'aurait repliqué à cela l'autocrate? O poète, sois inspiré, sois savant du nombre et de la rime ; consume de nombreuses années et de longues heures à t'approprier le vocabulaire et à assouplir ta pensée ; aie de l'imagination, aie de l'esprit, de la verve, du génie, voilà où il en faudra venir, voilà par quelle école il te faudra finalement

passer! Et maintenant, je le demande, quelle flamme, quelle étoile, quel soleil ne sortira lumignon de dessous cet éteignoir?

Enfin, êtes-vous critique? oh! alors c'est bien pis! Le romancier, le poète peuvent à la rigueur reprendre leur poëme ou leur roman, les porter plus loin ou attendre des temps meilleurs. Mais le critique qui travaille à l'heure, pour être lu à un moment précis, le critique qui vit sur l'actualité, celui-là ne peut reprendre son manuscrit que pour le détruire. Il faut qu'il parle à son moment, en son lieu, ou qu'il se taise. C'est donc sur lui que pleuvent les exigences et que la brutalité peut s'exercer en toute sécurité. — A-t-il parlé en mal ou en bien de tel ou de tel personnage? En a-t-il parlé trop ou pas assez? a-t-il négligé de rappeler que la Revue a toujours défendu tel ou tel principe? A-t-il omis de faire telle ou telle allusion, de servir telle ou telle doctrine? — A côté du rédacteur en chef féroce, il y a le rédacteur en chef honnête, pudibond et scrupuleux. Il ne veut pas qu'on loue ses rédacteurs dans son propre journal, cela donnerait à penser; il ne veut pas que l'on maltraite dans son journal les écrivains qui n'écrivent point chez lui, cela ferait jaser : — Vous avez eu le malheur de louer M. X...; mais *on sait* que vous êtes son ami; vous êtes suspect, l'éloge ne passera pas! En vain protestez-vous que vous avez été sincère, que l'amitié d'X... et de vous est bien plutôt une sympathie d'idées, qu'une sympathie de personnes; vous alléguez d'ailleurs que votre amitié pour X... n'est pas plus connue du public, et l'est même beaucoup moins, que la haine de l'épicier du coin pour l'épicier d'en face. — Vous êtes suspect! l'éloge ne passera pas! Et vous voilà désormais dans l'aimable alternative de cesser toute parti-

cipation au journal, ou de ne vous lier pour la vie qu'avec des imbéciles. — Et maintenant, ô critique, efforce-toi de garder la dignité de ton ministère et l'indépendance de tes jugements !

Ne croyez pas que j'amplifie : j'abrège au contraire considérablement. J'ai des amis (hélas !) pleins de talent et que la nécessité, sans parler d'autres engagements, rive à cette dure besogne de plaire sans cesse à ces Shahabahams. Je connais leurs souffrances sans cesse renaissantes et, rien que de leurs confidences, je pourrais remplir tout un volume. Oui, sans cesse renaissantes ; car c'est là le plus beau : peut-être croiriez-vous à quelque initiation, à quelque épreuve maçonnique, laquelle une fois subie, l'écrivain dûment émancipé, rentre dans le libre exercice de sa pensée ? point du tout. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, à la vingtième fois comme à la première et à la centième encore, il subira dans toute leur rigueur, pour un mot, pour une virgule, ces exactions et ce martyre. Il ne traversera ce buisson d'épines qu'en y laissant des toisons de rimes et des lambeaux de prose, à moins que lié et relié, exténué par la discussion ou pris par la famine, il se résigne à ne plus rien faire que remplir des programmes et exécuter des plans. Il en est qui à ce métier sont devenus fous, fous furieux et qui n'attendent plus qu'un cabanon à Bicêtre. — Dernièrement un de ces amis dont je parlais tout-à-l'heure entrait chez moi, pleurant de rage, avec les épreuves d'un roman dont on le priait de changer le dénouement, pour l'accommoder favorablement à la politique d'un ministère étranger ! Que dire après cela ?

Peut-être demanderez-vous où cet homme prend tant d'assurance et de présomption ? Et, de fait, pour pratiquer

sérieusement ce contrôle universel sur la poésie, le roman, la critique, l'histoire, l'archéologie, etc., etc., il faut en vérité se croire un second Pic de la Mirandole. Mais c'est à cette question qu'on verrait le Rédacteur en chef redresser la tête et se carrer dans toute son ampleur ! Ses narines se gonflent et un sourire où l'ironie tempère la superbe s'épanouit sur ses lèvres :

« — Il est vrai, dit-il, je ne suis ni romancier, ni poète, ni critique, ni historien, ni savant. Je suis plus : je suis le Générateur de tous les talents et de toutes les sciences. Je n'ai jamais fait un vers, ni écrit une ligne, mais j'ai fait mieux : j'ai fait les meilleurs romanciers, les meilleurs poètes, les seuls critiques de ce temps-ci. Je suis l'indignation qui souffle la verve des Juvénals, et en même temps le modérateur qui la règle. C'est à moi que Y a apporté ses premiers vers et je lui en ai supprimé la moitié ; il est vrai qu'il a eu l'insolence de les rétablir plus tard dans le volume, mais qui est-ce qui lit les volumes? Osez me résister : vous connaissez Z (un imbécile presque toujours) et son dernier roman, qui a été son plus grand succès (dans les pensionnats de demoiselles) ? Eh bien il l'a refait quatre fois — POUR MOI ! — d'un bout à l'autre.

» Ainsi venez à MOI ! je vous prodiguerai les conseils de MON expérience. JE vous éleverai, JE vous corrigerai, JE vous formerai, JE vous *ferai* ! Confiez-moi vos vers et votre prose : je vous en jetterai par terre la bonne moitié et dans les commencements cela vous fera peut-être quelque effet. Mais à la longue vous vous y habituerez et en moins de quelques années vous serez tout étonné de vous trouver si souple et si parfait. Vous ne serez plus l'homme que vous êtes aujourd'hui : vous aurez dépouillé vos audaces, vos préjugés, votre vaine indépendance. Mais au

résumé vous serez un auteur classé et vous aurez l'honneur d'être un des écrivains accrédités de la Revue du Zodiaque ! »

Ah ! oui, bien heureuse la génération de 1830, qui a pu se développer en liberté sous le contrôle paterne du libraire !

Imaginez telle que vous voudrez des premières œuvres des écrivains de cette époque présentée à l'une de nos Revues actuelles et dans les conditions qui les régissent ! Et cependant n'est-ce pas dans leurs exagérations même qu'ils ont appris l'art et qu'ils ont acquis cette certitude qui les a fait rester grands écrivains, en dépit des Revues et des feuilletons que le malheur des temps les a obligés de traverser plus tard?

Ceci doit être porté au compte de la génération actuelle, qu'elle n'a pas eu sa libre floraison. De bonne heure il lui a fallu se résoudre à monter l'escalier d'autrui, et marcher dans des souliers qui n'étaient pas faits pour ses pieds. De là sans doute ces tiraillements d'idées, ces divergences, ce défaut apparent de conviction qu'on lui reproche de tous côtés si facilement.

On a beau jeu à nous jeter sans cesse à la tête la *Pléiade* de 1830. On nous crie qu'il n'y a plus d'écoles; que nous ne savons ni où nous allons, ni d'où nous venons; que nous ne procédons de personne ni d'aucun principe ; qu'il n'y a plus d'unité ni dans les volontés, ni dans les idées. Cela est vrai : les écoles aujourd'hui s'appellent la Revue jaune, la Revue rose, la Revue verte et la Revue saumon. Les maîtres d'école sans brevets ont pris la place des chefs d'école. Je le dis avec conviction, si ce despotisme de la Revue et du Journal, si ce féodalisme des Directeurs et des Rédacteurs en chef doit durer quelques années encore,

c'en est fait de la littérature du XIXe siècle. Nous aurons une littérature disciplinée et hiérarchisée par comptoirs et par rayons comme un magasin de nouveautés, mais nous n'aurons plus ni originalité, ni vertu. Ce qui le prouve, c'est que le petit nombre d'ouvrages, poésie ou roman, qui ont véritablement fait sensation dans le public depuis quelque temps, lui sont généralement arrivés par la voie directe de la librairie. Ce qui le prouve encore, c'est la répugnance instinctive que les talents vraiment originaux et vivaces de ce temps-ci éprouvent pour ces pagodes où l'on ne peut pénétrer qu'après s'être purifié dans l'écritoire d'un Brahmine.

Si la littérature se meurt, si la littérature est morte, comme on affecte de le dire (comme au surplus on le disait en 1820, à la veille du mouvement romantique), ce n'est ni la faute du public, ni la faute de ceux qui travaillent pour lui.

Le public ne demande pas mieux que de faire des succès, parce qu'il veut jouir ; et je ne vois pas que dans la multitude, plus grande que jamais, d'écrivains qui travaillent à lui donner des jouissances, il y ait pénurie de talents ou manque d'activité. Jamais la masse écrivante n'a été ni plus laborieuse, ni plus vaillante. Il y aurait de quoi dépasser la liste de Don Juan, si l'on voulait citer tous les noms qui dans le roman, dans la nouvelle, dans la poésie, dans la critique, dans l'histoire, dans l'érudition, s'efforcent journellement de percer la croûte de l'indifférence publique. Mais que demander à des esprits lassés par la discussion, épuisés de redites, et qui dans leurs œuvres même ont peine à se reconnaître ? Malheur à celui qui n'a pas soigneusement conservé son manuscrit primitif ! Après quelques années il ne retrouvera plus dans son ouvrage ni sa pensée, ni

la forme de sa pensée. Et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui à moi-même en relisant ces malheureux contes que je consens à trouver détestables, mais qui peut-être ne seraient que mauvais si le pouce du grand sacrificateur n'y avait passé.

Voilà pourquoi, le moment tant souhaité étant venu de dire librement ce que je crois sur mon temps et sur l'avenir, je ne le ferai pas.

Et à quoi bon? Est-ce le temps de faire des manifestes? Et au nom de qui? et pourquoi?

Je l'ai dit, il n'y a plus d'écoles : et non seulement il n'y a plus d'écoles, plus d'unité dans les volontés ni dans les idées, mais à peine trouverait-on aujourd'hui deux écrivains assez d'accord sur un seul point pour signer une déclaration commune. Parler en mon nom? Mais est-ce la peine! Et d'ailleurs, malgré mes protestations répétées et que je répéterai encore si besoin est, il ne manquerait pas d'esprits charitables pour dire que je fais une poétique à mon usage, et que j'attache à ma faible personne assez d'importance pour l'envelopper dans un mouvement quelconque.

Dernièrement, à propos de je ne sais plus quel article, on m'a fait l'honneur de me dire que j'étais d'une coterie. Ah! plût à Dieu! Plût à Dieu que l'amour de l'art fût actuellement assez vivace pour créer de ces amitiés vigoureuses qui, du moins, témoignent d'une forte organisation de la vie littéraire. Certes nous avons eu tort de nous tant moquer des *cénacles* et des *drapeaux tenus d'une main ferme*. Les alliances d'esprits prouvent au moins que c'est sur le terrain de l'esprit qu'est la guerre, et qu'avant tout l'esprit est compté pour quelque chose. Qu'est-ce, en définitive, qu'une coterie, si ce n'est l'association d'esprits qui se ressemblent et qui, sentant chez chacun

d'entr'eux une parcelle de la même vérité, se réunissent pour se compléter et pour avoir raison ensemble ? Or, je le demande, est-il plus triste sire que celui qui dans tout son temps n'a pu se trouver en parenté d'idées avec personne ; qui n'éveille, qui n'éprouve aucune sympathie intellectuelle ? Ses idées sont donc bien sottes pour que nul n'en veuille accepter la solidarité? En vain me répétera-t-on que les coteries sont le pavois des médiocrités ; que les grands esprits marchent seuls, etc., etc. Faux! faux ! archifaux ! Le grand homme est sa coterie à lui-même, à la bonne heure ; mais il n'y a pas de coterie qui n'ait eu son grand homme, et l'on peut affirmer que toutes les coteries, je parle de celles qui ont vécu, ont été produites par l'atmosphère qui se dégage d'une grande pensée. Que deux ou trois imbéciles se réunissent pour décréter entr'eux que

Nul n'aura de l'esprit hors eux et leurs amis,

leur association ne durera pas huit jours par ce temps de journalisme et de vie privée peu respectée. On sait surabondamment aujourd'hui que l'Hôtel de Rambouillet qui fut bien effectivement une coterie, n'a jamais été le modèle ni le sujet des *Femmes savantes*. En créant Philaminthe et Vadius et Trissotin, Molière ne songeait pas même aux *samedis* de mademoiselle de Scudéry, personne fort estimée et fort respectée de son temps, et qui recevait chez elle des gens du premier mérite et de la plus grande naissance. Il pensait à de certains pédants, à de certains sots impuissants, qui n'auraient pas été ce qu'ils étaient si leurs noms fussent parvenus jusqu'à nous.

Coterie donc ! coterie soit! Petite église encore, si l'on

veut. Je m'estimerais très-heureux, et je serais très-fier, d'être le dernier dans l'une ou dans l'autre. Quant à ceux qui me jettent le mot comme une injure, ils ne sauront jamais quel plaisir ils me font. De telles accusations prouvent en effet deux choses fort divertissantes : d'abord la sottise de ceux qui les portent, et ensuite le chagrin et le dépit que causent aux êtres hargneux et solitaires les amitiés des bons esprits.

Certes il serait bien doux, au tiers de la vie, de pouvoir décupler ses forces en s'unissant à ceux qui vous ressemblent et se placer dans un milieu chaud comme un nid où la sympathie serait un encouragement incessant. Je me rappelle ce conseil que Michelet nous donnait à son cours : — N'éparpillez pas votre volonté ; vivez avec vos semblables ; n'essayez pas d'être à la fois savants, artistes, philosophes et hommes du monde ; de vivre en même temps avec les esprits laborieux et avec les esprits frivoles. Si c'est aux lettres que vous vous donnez, donnez leur votre vie tout entière ; tirez-en vos plaisirs comme vos labeurs, vos distractions comme vos pensées sérieuses. — Telle était sa réponse aux jeunes désespérés d'alors, qui se plaignaient de ne savoir où se prendre et répondaient à ce premier conseil : voulez ! qu'ils ne savaient comment vouloir. — La volonté, vous l'avez, leur disait-il ; mais vous la dépensez mal ; sachez la concentrer.

Combien ce conseil, si excellent pour la pratique de la vie, serait profitable dans le commerce des idées ! Que de temps n'économiserait-on pas en supprimant dans la vie intime et journalière les contradictions, les heurts, les discussions inutiles, la réserve de commande ! Vivre avec les hommes de sa profession est salutaire sans doute ; mais choisir parmi ceux-là ses parents d'idées et de principes,

se développer dans les autres, s'éclairer par eux, quel profit et quelle douceur !

De telles aggrégations sont impossibles aujourd'hui sans doute ; et cela pour plusieurs raisons. J'ai dit la principale, le déplacement du lien, transporté de l'ordre des idées dans le milieu des intérêts étrangers. Comment, alors que les écrivains ne sont plus réunis par la sympathie intellectuelle, mais par l'arbitraire d'un régisseur, espérer ou craindre des camaraderies? Il y a d'autres raisons encore. J'en indiquerai une seulement, des plus graves selon moi, ne voulant pas quitter ce libre papier sans avoir exprimé au moins une idée utile. Je veux parler de l'adultère de la littérature avec des idées d'un autre ordre. Qu'est-ce qui a fait la force de la génération de 1830, si ce n'est d'avoir mis la littérature au-dessus de tout et avant tout? On s'est moqué de la doctrine de l'Art pour l'Art, sans prendre garde qu'elle avait tout sauvé. N'était-ce pas l'art, en effet, qu'il s'agissait surtout de régénérer alors? Après la littérature flasque, la poésie amorphe et fluente de la fin du XVIIIe siècle, n'était-ce pas en ravivant la forme qu'on pouvait redonner du relief à la pensée ? M. Viennet fait les vers comme Voltaire, il s'en vante et il a raison. Mais, je le demande, y a-t-il plus d'idées dans les vers sans nombre et sans rimes de M. Viennet que dans les odes les plus rhythmiques, les plus *plastiques*, si vous voulez, de Ronsard ? Croyez-vous donc qu'il n'y ait pas d'autre différence entre François Desportes et Parny, par exemple, qu'une forme plus travaillée et un outil plus parfait? Et ne voyez-vous pas qu'un poète qui a plus haute idée de son Art a nécessairement des pensées plus élevées. On va répétant sans cesse : — la forme! — mais la pensée? — Comme s'il ne fallait pas penser pour faire de

beaux vers et comme si les imbéciles avaient jamais pu faire de bons poètes! L'antagonisme de la forme et de la pensée en poésie est une invention des cerveaux épais qui trouvent plus facilement un lieu commun de morale que des nouveautés d'expression, et aussi des paresseux qui n'ont pas le courage d'apprendre leur métier. Soyons justes : avant 1830 la littérature se mourait d'ennui; les esprits du public d'alors étaient à l'état d'estomacs fatigués d'avoir trop longtemps mal digéré les mêmes drogues. Au théâtre toujours les mêmes formules et les mêmes conventions, les mêmes noms et les mêmes costumes : une poésie flasque, énervée, n'atteignant jamais à la vigueur de la prose; des romans chuchotés, comme des confidences de femme, prenant sous prétexte d'originalité tantôt le style négligé d'un journal, tantôt la forme épistolaire, voilà ce que le XVIIIe siècle léguait au XIXe; tout cela languissant, périssant, se déperdant faute d'une langue précise et de formes arrêtées. L'école romantique comprit cela, et ce sera son éternel honneur. Elle s'escrima avec le vocabulaire, elle remonta jusqu'aux saines traditions de notre littérature et retrouva chez nos vieux auteurs et chez nos vieux poètes du XVIe et du XVIIe siècle une langue pittoresque, vive, imagée, vigoureuse. En même temps elle réveilla la curiosité en offrant aux yeux des spectacles nouveaux. Rome, c'est-à-dire la littérature, était trop dans Rome; elle la fit voyager en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, dans l'Orient, quelquefois même dans les pays idéals de Shakespeare, de Hoffmann et de Gozzi.

Et, on ne peut le nier, les Hernani, les Stenio, les Fortunio, les Albertus, les Antony avaient au moins cet avantage considérable d'être plus divertissants que les Hector,

les Omasis et les Blinval de l'école Luce de Lancival — Arnault — Baour-Lormian — Ancelot — Picard — Colin-d'Harleville.

L'école romantiqne eut donc tout d'abord ce mérite dont le public doit lui savoir gré, d'avoir ramené un peu de joie et de vie à l'horizon littéraire. Mais surtout elle eut cette vertu, cette bonne foi d'aimer l'art pour lui-même. Elle n'a jamais cru que le roman fût fait pour sauver la société ni qu'une pièce de théâtre pût prétendre d'autres récompenses que les bravos. Elle a eu *la flamme de l'Art*, comme l'a dit excellemment l'an passé M. Sainte-Beuve dans un article qui est la meilleure histoire et (pourquoi faut-il que j'emploie ce mot?) la meilleure justification de cette école (1).

Et voilà pourquoi elle est restée une littérature, et pourquoi ce que nous avons aujourd'hui de grands écrivains vraiment dignes de ce nom, date absolument de cette époque.

Aujourd'hui, vue à distance, la littérature romantique nous apparaît comme un sommet splendide couronné d'une végétation touffue et vivace; en-deçà, une vallée, un trou, et au fond de ce trou l'*Ecole du Bon Sens* et le *Réalisme*, son puîné, la conspiration bourgeoise, la littérature pamphlet de morale, la littérature utile, et qui prenait le mot d'ordre de la bouche des caporaux du centre-gauche.

Il faut que les honnêtes gens perdent cette illusion que la réaction littéraire de 1840 a été faite pour la défense du bon sens. Ceux même qui l'inaugurèrent avaient trop

(1) *Moniteur* du 12 octobre 1857, à propos des *Poésies complètes* de M. Théodore de Banville.

d'esprit pour ne pas comprendre qu'une école du Bon Sens n'est pas plus raisonnable et plus possible en littérature que par exemple une école de la solidité en architecture. Il faut que l'écrivain ait du bon sens comme il faut que les monuments soient solides; mais un monument qui n'aurait pour lui que la solidité pourrait être indifféremment une grange, ou même une guérite.

Le mot d'école du Bon Sens fut un euphémisme fort spirituellement trouvé pour déguiser à la bourgeoisie sa propre platitude et sa propre barbarie.

L'école romantique s'était flattée d'avoir changé le tempérament de la bourgeoisie française, de lui avoir inculqué le culte du beau et du génie, l'admiration pour Shakespeare et pour Dante, l'intelligence de l'art et des beaux vers. Tout ce qu'il y avait en France d'esprits ouverts, pénétrants, élevés, cette élite qui est partout l'honneur et le moniteur des sociétés avait compris cet art nouveau, s'y était intéressée et y avait applaudi. Mais le reste, la masse du public, le *numerus,* le bourgeois en un mot ne l'avait accepté que comme une mode et comme une mode tyrannique. Par soumission à la mode, il s'était résigné à l'imitation des grands génies étrangers et aux accents mystiques de la *poésie de la mort;* mais au fond tout cela le troublait et lui faisait peur. En face de cet art savant et énergique il se sentait petit et un peu humilié. Il comprenait d'ailleurs vaguement que tout ce mouvement fait au nom de l'*Art* se faisait contre lui.

C'était lui, ce mari aveugle et ridicule que le même jeune homme amer et ravagé opprimait chaque soir sur la scène aux applaudissements des galeries; c'était lui, l'épouse faible et sans vertu, infidèle à l'époux, traître à l'amant, que l'on traînait échevelée jusque sur la rampe,

aux épithètes de criminelle et d'adultère ; — c'était lui le *Constitutionnel* en bonnet de coton ; — c'était lui l'épicier, le garde national que l'on étrillait si régulièrement dans le roman et dans le petit journal.

A la fin l'épicier devenu député, pair de France et grand cordon, prit la mouche et se fâcha.

C'est cette indisposition du bas-public, si *j'ose m'exprimer ainsi!* que les parrains de l'école du Bon Sens résolurent d'exploiter à leur profit. Ils tâtèrent le pouls à ce brave M. Prudhomme; ils diagnostiquèrent un à un ses griefs, et par une transmutation hardie, ils en firent autant de vertus au nom desquelles ils lui tressèrent des couronnes : — Il ne voulait plus d'Antony le bâtard, donc il était généreux ; il ne voulait plus de Chatterton le suicide, donc il était stoïque ; il ne voulait plus de Lucrèce Borgia, l'adultère, donc il était chaste ; il ne voulait plus de Joseph Delorme, le poitrinaire, donc il était fort! On lui cria, comme les Esprits de Swedenborg : Oh ! qu'il est sage ! Oh ! qu'il est sage ! On lui chanta sur tous les modes les joies du foyer et les douceurs de la propriété champêtre. La plaisanterie fut poussée si loin, qu'un jeune dramaturge, le plus spirituel assurément d'entre ces mystificateurs, osa décerner en plein Théâtre Français l'épithète de POÈTE à un avocat économe, qui attend pour avoir des enfants que la dot soit placée chez le notaire.

A ce coup M. Prud'homme se reconnut ; il s'admira, battit des mains, et porta l'école du Bon Sens à l'Académie.

L'insurrection romantique avait été faite au nom de l'Art ; la réaction de 1840 se fit au nom du Succès. Ce fut la revanche du Bourgeois sur le Rapin ; dès lors il ne pouvait plus être question d'art.

Et voilà pourquoi l'école du Bon Sens, même vêtue de

toute sa gloire comme Salomon, ne hasarda jamais de faire ni préface, ni manifeste; il eût été trop dangereux de laisser passer le bout de l'oreille. Voilà pourquoi aussi l'école du Bon Sens est toujours restée incomplète, même comme école, et n'a jamais pu nous donner un poète lyrique.

Le public aujourd'hui, le vrai public, longtemps opprimé par les trente voix du centre-gauche, commence à redemander ce qu'il lui a toujours fallu, de l'art, des idées, des vers. Il retrouve les mêmes poètes et les mêmes idées. Les poètes debout sont encore ceux qu'il a applaudis, il y a quinze ans. Les théories vivaces, discutables, sont toujours celles pour lesquelles il s'est passionné à cette date; et ce qu'on y a ajouté ne lui paraît pas avoir considérablement augmenté la somme de ses idées. Le brouillard du marais bourgeois est tombé, et sur le sommet de la montagne c'est toujours, *La Comédie Humaine,* les *Orientales, Stello, Volupté, La Comédie de la Mort....*

Sur le coteau opposé, celui vers lequel nous marchons, qu'y aura-t-il? Que je le sache ou non, je ne le dirai pas. Dieu m'a fait ce bonheur de me donner des amis illustres (qui le sont ou qui le seront); je ne veux pas charger leur avenir du poids de mon infériorité.

Quoiqu'il en soit, l'exemple existe, la leçon est donnée. On sait maintenant par une expérience de trente ans qu'une littérature qui veut vivre doit être avant tout, exclusivement — littéraire; que toute littérature qui prend son idéal en dehors de l'art, qui se fait la servante, soit de la politique, soit d'une doctrine quelconque, philosophique, religieuse ou morale, est une littérature périssable et suicide.

L'école du Bon Sens qui certes ni par ses œuvres, ni

par sa durée n'a acquis une grande importance littéraire, a du moins cette valeur comme fait démonstratif qu'on aura vu une littérature périr, pour s'être inquiétée d'être vertueuse avant que de s'occuper d'être une littérature. Succédant à une période d'art libre, elle s'est faite prude ; dans un temps de révolution, elle a été conservatrice ; c'est-à-dire qu'elle s'appuyait sur les deux sentiments les plus anti-poétiques et les moins nobles de la nature humaine, l'hypocrisie et la peur. Dès-lors, ni les encouragements ministériels, ni les prix de vertu, ni cet engouement qui sert les réactions, rien ne pouvait la sauver ; elle est tombée. Elle est tombée, parce qu'au lieu de prouver sa vertu en faisant *bien*, elle a cru qu'en faisant *le bien*, elle prouverait son génie. Faire le bien est du domaine de la morale ; bien faire est la mission de l'artiste.

Ce que je dis de la réaction bourgeoise de 1840, je le dirais de toute école littéraire ou de tout écrivain qui ferait de l'art un moyen de propagande pour un système on une doctrine quelconque. Un poème écrit pour soutenir les principes d'un parti, serait oublié le jour où ce parti serait vaincu. Un roman qui voudrait prouver l'existence de Dieu, ne prouverait rien d'abord s'il était mauvais, et, fût-il bon, n'aurait qu'une valeur de polémique. Dans ces dernières années un groupe de jeunes écrivains, pleins de talents d'ailleurs et de droiture, ont essayé de rendre la liberté de l'art solidaire de l'idée du progrès dans l'économie sociale ; ils ont fait, comme on dit, servir l'art à la propagation de leurs doctrines. Ils y ont gagné de n'être lus ni des poètes, que le fonds de leurs idées déroutait, ni des économistes pour qui les artifices de l'art sont toujours des développements inutiles.

Les arts n'ont pu être un moyen de propagation d'idées que tant qu'ils ont été le langage par excellence.

Les bas-reliefs des cathédrales et, au dernier terme de cette période historique, les peintures de Michel-Ange ont pu être un moyen d'enseignement pour un public qui ne savait pas lire.

Du jour où les hommes eurent trouvé un moyen direct et expéditif de se communiquer leurs pensées, les arts ont été dépossédés de toute mission d'enseignement, soit religieux, soit philophique. Le livre étant inventé, il sera toujours plus facile et plus tôt fait de lire un petit volume tel que le catéchisme ou le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, que de déchiffrer les sculptures d'un portail ou d'analyser les cinquante cartons de M. Chenavard. Dès ce jour-là il y eut divorce entre l'art et la philosophie dogmatique. Ou, pour mieux dire, l'art fut émancipé.

C'est la conséquence capitale de la découverte de l'imprimerie d'avoir remis tout en place et d'avoir si bien limité le domaine de chaque art qu'il ne puisse plus en sortir et envahir celui de l'art voisin qu'à la condition de se suicider.

Désormais l'architecte n'a plus d'autre mission que de bâtir; il n'écrit plus de ces textes de pierre qui tourmentaient l'esprit comme des énigmes. L'architecture a perdu sa symbolique.

Nous ne demandons plus au sculpteur que de belles figures et de belles formes; au peintre que la magie de l'art et l'intensité de l'*impression*.

Ne demandons pas au roman d'être un pamphlet, ni à la poésie lyrique d'être un article de journal.

Certes je ne veux pas faire de l'écrivain un mandarin

vivant dans une tour de porcelaine, isolé des passions et des intérêts moraux de son temps.

Je n'ai jamais compris que la qualité de citoyen, de chrétien ou de philosophe fût une *profession;* mais il est évident que l'écrivain, poète ou romancier, est comme tout le monde citoyen, philosophe et chrétien. L'artiste mettra toujours son âme dans son œuvre. Les vers d'un poète chrétien auront toujours l'odeur du christianisme. Le roman d'un athée aura toujours, quoi qu'il fasse, un fonds d'athéisme. Est-ce qu'on n'a pas depuis longtemps déduit les doctrines politiques, religieuses et sociales de Balzac qui cependant n'a jamais prétendu faire autre chose que des romans? Est-ce que tout lecteur intelligent ne sait pas à quoi s'en tenir, non-seulement sur les idées esthétiques, mais sur les idées morales de M. Théophile Gautier, le plus désintéressé comme le plus grand des poètes contemporains?

Ce que je proscris, comme mauvais, faux, pervers, c'est l'enseignement religieux, politique, ou moral, donné par des moyens qui ne sont pas doctrinaux; c'est l'intention préméditée de faire servir l'art à exprimer des idées qui ne sont point de son domaine.

Le moyen d'ailleurs est dangereux : l'art a ses entraînements qui parfois font gauchir la pensée de l'enseignant. N'avons-nous pas vu M. Veuillot, le grand ennemi de l'esthétique, essayer dans un accès de logique « s'il ne serait pas possible de composer un roman avec des personnages, des sentiments et un langage chrétiens? » Il n'a réussi qu'à faire un bréviaire de séduction que je conseille aux pères de famille de ne point laisser traîner sous les yeux de leurs filles; car ce qu'elles en retireraient de plus clair, c'est la doctrine de la *femme libre.*

L'école romantique a pratiqué ces idées : elle n'a jamais eu souci que de faire les vers le mieux possible, et de réaliser en toute liberté et en toute franchise des conceptions purement littéraires.

La génération actuelle paraît y retourner.

C'est de bon augure.

Et après tout, sans vouloir rien prédire, ni tirer l'horoscope de personne, il ne me semble pas qu'une génération qui a déjà donné, dans la poésie, Théodore de Banville, Charles Baudelaire, Leconte de Lisle, Philoxène Boyer ; qui dans le roman, dans la critique et dans l'érudition a produit des esprits brillants, subtils, des talents sérieux ; qui nous a donné les charmants contes de M. Hippolyte Babou, les élégants récits de M. Jules de La Madelène, les fortes et franches études de Gustave Flaubert, et même les beaux romans de ce cruel Barbey d'Aurevilly, qui gaspille dans des journaux sans critique un talent de premier ordre ; il ne me semble pas, dis-je, qu'une telle génération soit destituée d'avenir littéraire, ni indigne d'intérêt.

Ce serait vraiment me faire injure que de supposer qu'en traitant ces hautes questions j'aie pensé un seul instant aux Nouvelles qui suivent.

Mes pauvres Nouvelles ! Si j'avais une préface à y mettre, je la ferais en deux mots.

Je dirais que je les publie parce que je les ai faites ;

Et que je les ai faites — telles qu'elles sont — parce que je ne pouvais mieux faire.

28 août 1858.

LE CABARET DES SABLIERS



LE CABARET DES SABLIERS

—



'ÉTÉ de 184... est un des plus beaux dont les parisiens aient gardé le souvenir.

— Ce fut le plus malheureux temps de ma vie.

Captif dans un appartement charmant dont j'avais été le maître, au milieu d'un mobilier élégant qui m'avait appartenu et dont je n'étais plus que le gardien juré et responsable, je voyais s'envoler les heures avec indifférence. Tout espoir m'avait abandonné ; cette foi qui se conserve la dernière au cœur du désespéré, la foi au hasard, je l'avais per-

due ; et j'assistais à ma vie comme à un spectacle ennuyeux et triste, dont il ne dépendait pas de moi de presser la catastrophe.

On a souvent parlé de l'impression de tristesse causée par une salle de bal en désordre, au lendemain d'une fête; mais combien est plus glacial et plus navrant l'aspect d'un chez-soi transformé en bazar ! Les objets les plus chers, les meubles les plus accoutumés ne sont que des marchandises déposées là par quelqu'un qui viendra les y reprendre un jour ; la pendule, qui réglait en chantant vos moments d'étude et de plaisir, n'est plus qu'un mécanisme battant dans le vide : elle peut désormais s'arrêter, retarder, ou sonner quatre heures à midi ; que vous importe ce temps qui ne vous appartient plus? Les siéges sont rangés sans préférence le long des murs; le bureau, où vous attiraient chaque matin les pensées de la veille, est descendu au rang de table banale, sur laquelle vous déposez indifféremment les objets les plus hétérogènes; en vain y chercheriez-vous les instruments du travail quotidien ; votre écritoire n'est plus qu'une soucoupe salie par l'oxide; vos plumes, ne sont plus que des cure-dents malpropres.

Ce n'est pas tout : tel qu'il est, ce logis bouleversé, où tout est sens dessus dessous, ce bazar, ce capharnaüm serait du moins habitable ; il faut encore que vous en soyez chassé par la menace instante de l'ennemi du dehors. — Qui vous cause cette secousse

épileptique ? C'est que la sonnette d'entrée vient de retentir, et qu'à travers la porte, devenue transparente comme un cristal, vous avez aperçu, pendu au cordon en guise de gland, l'habit gris d'un garçon de caisse, l'habit noir d'un huissier.

Aussi comme à peine éveillé je m'empressais chaque matin de sauter à bas du lit ! Je revêtais à la hâte, sans choix, les vêtements quittés la veille, et lorsque j'avais franchi l'escalier, la cour, lorsqu'après avoir doublé l'angle d'une certaine maison, je me sentais assez loin pour ne plus craindre d'être rejoint ou rappelé, comme je relevais la tête et comme j'aspirais avec délices l'air de la liberté !

La liberté de quoi ? me dira-t-on. Eh ! qu'importe ! la liberté ! Ne me demandez pas quel emploi je faisais de ces heures ainsi dérobées au cours naturel de ma vie. Moi-même, quand je songe aujourd'hui à tant de journées employées à me fuir par peur de ma pensée, à oublier, à varier indéfiniment cet art funeste de TUER LE TEMPS « *qui te le rend bien* » ajoutait un ami railleur, — il me prend des désirs frénétiques de jouissance et de travail, afin de réparer tout ce que j'ai perdu.

Chaque soir je prolongeais la veille le plus tard possible, afin de laisser à mon portier le temps de se coucher et d'éviter par là les commissions désagréables dont il pouvait avoir été chargé pour moi pendant la journée. Je cherchais à tâtons ma clef et mon bougeoir, ensevelis sous le papier timbré, et,

poussant d'âpres soupirs, je regagnais mon appartement.

Ces moments-là, où, privé des distractions du jour, je me retrouvais seul en présence de moi-même, sans pouvoir m'éviter, étaient les plus cruels de tous. C'était l'heure des remords, des désespoirs violents et amers. La parenthèse d'oubli, ouverte le matin, se fermait. Je retrouvais dans chaque objet détourné de sa place un souvenir de ma vie passée, et chacun de ces souvenirs était un reproche plein d'angoisses. Souvent, ouvrant la fenêtre, je considérais les vitres sombres des maisons voisines; là, pensais-je, reposent des hommes endormis par la fatigue d'un travail régulier. Je levais la tête, et les étoiles scintillant dans le noir me disaient : — Nous voici revenues à la place où tu nous as vues hier ; pendant vingt-quatre heures nous avons gravité selon l'ordre accoutumé !

Quelquefois il m'arrivait, ayant aperçu par hasard mon visage dans une glace, de rester pendant un temps infini à l'examiner, comme on examine les traits d'un ami longtemps absent, afin de s'assurer par où il est changé. — Si je connaissais un homme travaillé de la manie du suicide, je lui conseillerais de se défier de ces longs tête-à-tête avec soi-même, la nuit, près d'une fenêtre ouverte, avec une conscience chargée.

La plupart de mes amis m'avaient abandonné. — Depuis qu'a été inventé l'art de raisonner, combien

de pages ont été écrites sur l'ingratitude des amis aux jours de malheur! Et cependant quoi de plus naturel et de plus juste que cet abandon? Tel qui s'était attaché à vous par sympathie pour votre caractère et votre manière de vivre, n'a-t-il pas le droit de s'en détacher alors que votre caractère et vos mœurs ont tout-à-fait changé? Tel autre qui vous recherchait pour l'agrément de votre conversation, continuera-t-il à se plaire avec vous, alors que vous n'avez plus assez de liberté d'esprit pour soutenir un entretien? Enfin n'est-il pas excusable de ne plus vous visiter, celui qu'attirait le confort de votre *home*, maintenant que votre logis n'est plus qu'un magasin inhabitable, que vous-même désertez dès l'aurore?

J'aurais, quant à moi, d'autant plus mauvaise grâce à me plaindre, qu'en dépit de tous mes désastres il m'était resté un ami, — un seul! c'était beaucoup.

Il était d'ailleurs le dernier venu de tous. Entré dans notre société, je ne sais comment, ni par quel hasard, il avait pris sa part de mes dernières prospérités.

Il se nommait Michel Horter; c'était un pauvre maître d'études sans place.

Ce qui l'avait retenu au milieu de la déroute générale, j'ose à peine le dire, tant je crains de me faire soupçonner d'une puérile misanthropie. Cependant, en vérité, en songeant combien j'étais

alors triste et maussade, il ne me semble pas qu'il y ait la moindre affectation de ma part à chercher un motif à l'intérêt que je pouvais inspirer.

Mes ennemis, ceux-là qui avaient mis sous le séquestre mes meubles, mes livres, mes effets, et qui certainement n'auraient pas demandé mieux que d'y mettre ma personne, croyaient probablement ne m'avoir rien laissé.

Ils se trompaient.

Ils m'avaient laissé une *propriété*. Une vraie propriété mouvante et transportable.

C'était un canot. Un beau canot, ma foi, long de dix-huit pieds et portant seize pieds de toile, et que dans un accès de romantisme shakspearien nous avions baptisé *Caliban*.

Le canot, garé à la pointe de l'île Notre-Dame, c'est-à-dire à un kilomètre environ de mon domicile, avait naturellement échappé à la rapacité de mes persécuteurs.

Il avait été le rendez-vous des dernières parties, l'instrument des dernières fêtes, et c'était sur le plancher du *Caliban* que Michel Horter avait été présenté et accepté comme ami.

Or, ce plaisir nouveau pour lui l'avait enthousiasmé; il s'était pris de passion pour la nage et pour la manœuvre, pour l'aviron et pour l'écoute. Et je ne crains pas d'exagérer en affirmant que ce qui scandalisait le plus Michel dans le départ de nos compa-

gnons n'était pas l'abandon de ma personne, mais l'indifférence pour les plaisirs du canotage.

De mes malheurs le pauvre garçon ne savait rien. Notre amitié improvisée n'avait donné lieu à aucune confidence. La première fois qu'il m'avait surpris à lire un papier timbré, il avait ouvert de grands yeux, de toute la grandeur de son innocence. Il avait alors vaguement compris que j'étais... *tourmenté*, et que j'avais de fortes raisons pour désirer d'être absent de chez moi le plus longtemps possible.

Combinant donc l'intérêt de son plaisir avec la charité, Michel arrivait chaque jour chez moi avec le soleil ; il me faisait habiller d'autorité (à l'occasion, il m'habillait lui-même), et m'entraînait dans l'escalier et dans la rue, où je m'éveillais souvent sans savoir comment j'y étais venu.

Mon bras passé sous le sien, les yeux à moitié ouverts et aveuglés par le soleil levant, je suivais les quais jusqu'au lieu d'embarquement ; là, Michel, déployant une activité supérieure, apprêtait les agrès, fixait le gouvernail, dressait le mât, hissait la voile, bordait les avirons, et tandis que d'une main encore engourdie, je conduisais machinalement la barre, il remontait la rivière de toute la force de ses solides poignets.

Une fois que nous avions dépassé la patache municipale qui marque, sur la Seine, la limite de Paris, Michel laissait tomber les rames ; nous

nous tournions du côté de la ville, et alternant, à la façon des bergers antiques, nous lui lançions par forme d'adieux les plus impitoyables invectives :

— Adieu ! m'écriais-je, adieu. ville maudite !

Et Michel, à son tour :

— Adieu, ville de boue et de poussière ! où l'on étouffe, où l'on manque d'air, où la langue vous sèche au palais.

— Adieu, papier timbré, créanciers, garçons de caisse, huissiers, clercs d'huissiers !

— Adieu, mon maître d'hôtel ! adieu, mon gargotier !

— Adieu, mon portier et ma portière !

— Adieu, ma blanchisseuse !

— Adieu, ville maudite ! Libres pour tout un jour !

Et un peu soulagés de nos rancunes, nous reprenions allègrement notre course. Un léger vent du sud-ouest, le plus commun à Paris, nous emportait dans la direction du pont d'Ivry. Nous déjeunions en route dans quelque cabaret du rivage, le plus souvent même sans toucher terre, d'un peu de pain, d'un peu de fromage et d'une bouteille de vin prudemment embarqués par Horter.

Tout en digérant, nous atteignions le dernier des îlots qui divisent la Seine en aval de la Bosse-de-Marne. Là, tandis que Michel (c'était un grand politique) lisait le journal ou fumait sa pipe, couché

dans l'herbe, je reprenais avec sécurité mon somme à l'endroit interrompu.

Après la sieste venait le bain. Puis, bien rafraîchis, nous mettions le cap sur Villeneuve-Saint-Georges, où, tantôt nageant, tantôt voguant, nous arrivions à la tombée de la nuit avec un grand appétit de dîner.

Puis, c'était un bonheur sans égal, une volupté particulière, inconnue aux gens de pavé, de redescendre doucement au fil de l'eau et de voir, couchés au fond du canot, les étoiles glisser lentement sur nos têtes.

Les douze coups de minuit étaient toujours sonnés depuis longtemps lorsque nous touchions la pointe de l'île Notre-Dame, et brisés par la double fatigue de l'exercice et du grand air, nous allions tomber sur nos lits, où l'épuisement des forces engourdissait la pensée.

C'est pendant une de ces promenades qu'un jour, surpris par une pluie battante, nous fûmes contraints de rebrousser chemin et de ramer vers Bercy pour nous y abriter sous le premier toit venu. La pluie, une pluie d'été drue et perpendiculaire, nous accompagnait depuis un bon quart de lieue. Nous ramions avec fureur, courbant le dos et serrant les dents.

Tout-à-coup, Michel lâcha l'aviron et regardant les manches de sa veste qui ruisselaient comme des aqueducs :

— Ma foi ! dit-il, nous aurions plus tôt fait d'aller nous adosser le long de cette bicoque !

L'abri qu'il indiquait était une baraque bien connue de nous et que nous apercevions chaque jour à notre droite, en remontant le courant, toujours fermée de porte et de volets, circonstance qui, jointe à son éloignement de toute autre habitation, lui donnait à nos yeux un certain intérêt de curiosité.

La circonstance n'admettait pas de longue discussion ; Michel d'ailleurs, en rompant la cadence de la nage, avait imprimé à l'embarcation un mouvement vers la rive. Le plus sage était donc d'aborder et de gravir le plus vite possible les deux toises de grève qui nous séparaient de la maison indiquée.

La pluie continuait de tomber à torrents. Je ne crois pas qu'il existe de situation plus favorable à la méditation que celle d'un homme resserré, comme nous l'étions alors, entre un mur et une averse, sans autre distraction pour l'œil et pour l'esprit que de regarder des fils de pluie gigoter parallèlement sur le ciel. Aussi nous n'étions pas depuis plus de dix minutes adossés contre le mur, nous y appliquant à qui plus près afin de disparaître plus complètement sous l'angle de la corniche, que nos yeux, éblouis par ce frémissement de gouttes d'eau, se retournèrent en nous-mêmes. A quoi pouvions-nous penser ? n'étions-nous pas en contact immédiat avec cette maison mystérieuse qui nous intriguait depuis le commencement de la saison ?

J'en ai dit deux mots tout à l'heure, et deux mots qui n'étaient pas flatteurs ! Je l'ai qualifiée de baraque et de bicoque, et c'était bien en effet une bicoque et une baraque, une bicoque tout près de devenir une masure, neuve et déjà se lézardant, — longue d'environ trente pieds, profonde de douze, élevée d'un étage sur rez-de-chaussée et présentant à la façade, au premier, trois fenêtres, et au-dessous deux fenêtres et une porte.

A cinq pas en avant du mur, quatre acacias-boules, plantés deux à deux, verdissaient à la faveur du voisinage de la rivière.

Bâtie sur le plateau de la berge, et, comme je l'ai dit, complètement isolée, la maison se dessinait en plein sur le ciel, elle nous servait ainsi de borne et de jalon pour diviser nos étapes et mesurer la vitesse de notre marche.

Chaque matin, lorsqu'après une première station, nous nous dirigions vers la Bosse-de-Marne, les dernières constructions de Bercy s'effaçant à notre droite démasquaient tout à coup LA MAISON, dont le mur de chaux s'allumait alors aux rayons de midi.

— Ah ! s'écriait Horter, voici *la maison !*

— Eh bien, lui disais-je, vous qui avez de bons yeux, n'y apercevez-vous rien de nouveau ?

— Toujours fermée.

— C'est singulier.

— Qui diantre peut avoir eu l'idée d'aller planter là cette échoppe pour n'en rien faire ?

— Mon cher, de telles maisons ne sont pas faites pour être habitées.

— Bah ! une maison à la Jean-Jacques, blanche et ombragée d'arbres ?

— Eh ! que voulez-vous qu'on vienne faire dans une guérite perdue dans un désert, entre l'eau et le ciel ?

De suppositions en commentaires, Horter, dont l'imagination allait fort vite, en était venu à trouver à *la maison* une physionomie sinistre.

— Mon cher ami, me dit-il un jour, cette coquine de maison n'est pas si honnête qu'elle en a l'air. Elle fait la prude au dehors ; elle met du blanc et se ferme ; mais soyez persuadé qu'il s'y passe des choses épouvantables. Si j'y voyais une branche d'orme plantée au-dessus de la porte, elle me ferait l'effet de l'auberge criminelle des mélodrames, où l'on assassine un voyageur toutes les nuits.

Décidément *la maison* ne pouvait être autre chose qu'un repaire de malfaiteurs, un lieu de recel ou un atelier de faux monnayeurs.

On s'y reposait le jour, donc on y travaillait de nuit : c'était clair.

Le soir, en revenant, nous nous arrachions aux douceurs de la contemplation pour nous écrier :

— Et *la maison* ?

— Noire comme un four.

— Pas de lumière ?

— Pas de lumière.

— Il est trop tôt.

— Il est trop tard...

— Nous verrons demain.

J'ajoute que, quelle que fût notre curiosité, nous n'avions jamais été tentés d'interrompre notre promenade pour pousser une reconnaissance. C'était donc la première fois que nous nous trouvions si rapprochés du sujet de nos commentaires quotidiens.

— Enfin, dit Michel, la maison du crime nous aura été aujourd'hui bonne à quelque chose.

— C'est à quoi je pensais, répondis-je.

— La voilà donc ! continua Michel en faisant un quart de tour sur lui-même afin de s'ouvrir un champ d'observation ; elle n'est pas plus belle de près que de loin : de la boue et du crachat.

Une fuite de gouttière qui lui tomba sur l'épaule l'obligea à reprendre sa première position.

Je voudrais bien savoir, reprit-il après un instant de silence, si seulement cette bâtisse appartient à quelqu'un.

— Pour cela, lui-dis-je, vous pouvez être tranquille, attendu qu'il est plus commun de rencontrer un propriétaire sans propriété qu'une propriété sans propriétaire... Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ?

Michel venait de donner un violent coup d'épaule dans la porte.

— Elle n'est pas déjà si solide, observa-t-il.

— Allons, repris-je en le voyant s'arcbouter sur ses talons afin d'opérer une pesée sur la serrure, ne faites donc pas d'enfantillages.

— Eh bien! quand j'enfoncerais cette porte, où serait le mal?

— Malheureux! on voit bien que vous n'avez pas fait votre droit : — Effraction commise en plein jour par deux personnes armées de gaffes (art. 386 du Code pénal) : cinq ans de travaux forcés. Etes-vous content?

— Je m'en moque!

— Avez-vous oublié que nous sommes convenus que cette maison ne pouvait être qu'un repaire de bandits?

— Raison de plus. Si cette maison est un repaire de bandits, ce serait rendre un mauvais service à la société que de ne pas les découvrir. Or, vous savez que je me pique avant tout d'être un bon citoyen.

— Allez aux galères, si vous voulez; quant...

Je m'arrêtai. La porte venait de céder à l'effort de Michel.

Instinctivement nous nous approchâmes de l'ouverture, et nos quatre yeux plongèrent dans l'obscurité.

— Hum! hum! hum! — Personne! fit Michel.

Il entra et je le suivis.

— Il est certain que si nous voulons voir quelque chose, il faut ouvrir le contrevent.

Jamais curiosité plus puérile ne fut plus excitée que la nôtre, au moment où Michel, ouvrant la fenêtre, poussa les volets en dehors.

La pièce où nous nous trouvions, la plus vaste de la maison, paraissait avoir été destinée à servir de cuisine. C'est du moins ce qu'attestait une haute cheminée de plâtre, dont le foyer était tout blanc neuf. Les murs, simplement recouverts d'un lait de chaux, étaient entièrement nus; le sol, de terre battue, remplaçait le plancher. Du reste, nul débris, nul vestige; rien qui indiquât que le lieu eût été habité, fût-ce pendant un quart d'heure. Dans un des angles, un escalier conduisait à l'étage supérieur.

Nous passons dans la seconde pièce, même solitude, même nudité.

— Voyons le premier, me dit Michel. Nous montons. La distribution du premier étage était la même que celle du rez-de-chaussée, à la réserve d'un corridor ménagé entre les deux pièces, ce qui les rendait à peu près carrées. La magnificence du propriétaire s'était ici signalée par l'application d'un papier de tenture jaune et bleu à rosaces, déjà mangé par le soleil en plus d'un endroit, les fenêtres n'étant point, comme celles du rez-de-chaussée, protégées par des contrevents.

Michel furetait partout avec la minutie d'un juge

d'instruction. Il sondait les murs et visitait les placards.

— Il y a un grenier! s'écria-t-il tout-à-coup en apercevant les premières marches d'un escalier tournant dans le corridor. Par malheur, le grenier n'offrait rien de curieux que la charpente du toit.

— Reste la cave, dis-je à l'investigateur désappointé.

— Oh! la cave! la cave! répéta-t-il en se frappant le front. Sans doute, c'est là que nous allons découvrir les balanciers, les fourneaux et les matrices! Attention à la cave!

Cette fois encore, nos pressentiments se trouvèrent démentis. La cave, creusée sous le sol et peu spacieuse, était aussi innocente, aussi vierge de vestiges humains que le reste de la maison.

— Enfin, me dit Michel lorsque nous fûmes remontés dans la cuisine, nous voici maintenant édifiés sur les mœurs de la maison mystérieuse; il faut avouer que nous l'avions bien calomniée. — C'est toujours bien singulier qu'il y ait des gens assez artistes pour bâtir une maison et la laisser là, pour la plus grande gloire de l'architecture apparemment; car il est évident que cette maison n'a jamais été habitée. Et voyez donc! cuisine, salle à manger, chambre à coucher, chambre d'ami, cave, grenier...

Et, s'échauffant à mesure de son énumération, Michel regagnait le premier étage. — Des armoires!

exclamait-il ! Quelle belle vue ! Comme on travaillerait bien ici ! Dire qu'il y a des gens.... etc.

Beaucoup moins enthousiaste, je hasardai de lui faire remarquer que la pluie avait cessé et que, le jour tombant, il était prudent de nous remettre en route.

Cette observation parut le glacer. Il me suivit sans mot dire, repoussa les volets et referma tant mal que bien la porte, non sans avoir jeté un dernier regard dans l'intérieur.

Sa préoccupation durait encore une demi-heure après ; la maison était déjà hors de notre vue. J'avais pris les rames ; Michel, assis à l'arrière, la tête penchée, barrait négligemment en regardant le plancher de la barque.

— Avouez, lui dis-je, que pendant un moment, vous n'avez pas été éloigné de vous croire propriétaire.

— Hum ! fit-il. — Il est vrai que j'ai complétement oublié la pluie. Je n'aurais pas même été fâché qu'elle tombât toute la nuit.

— Afin de passer la nuit dans la maison ?

— Je l'avoue.

— Mais, répliquai-je en éclatant de rire, pensez-vous bien qu'il nous aurait fallu dormir sur le carreau ?

Horter se redressa et fouetta l'air de son bras avec un geste de conquérant :

— Je songeais, me répondit-il, à prendre possession de ce lieu désert, au nom du roi de France.

Cette boutade grotesque ranima la gaîté et l'entretien. Au dîner, et pendant toute la soirée, il ne fut question que de *la maison* et des moyens d'en exécuter et d'en légitimer la conquête. Michel ne tarissait pas d'invention : tantôt il posait la question de savoir jusqu'à quel point un propriétaire a le droit de laisser sa maison inhabitée, « quand tant de gens manquent de domicile. » — « N'y a t-il pas, disait-il, des lois pour contraindre un propriétaire de terres à cultiver son champ ? » — Puis ce lui semblait une excellente plaisanterie que d'habiter un immeuble à l'insu de son propriétaire. — « Assurément, le propriétaire de l'immeuble en question ne le visitait jamais. Et quand il découvrirait au bout de six mois que sa maison est habitée ? Peut-on être passible d'une peine pour avoir pénétré dans une habitation où il n'y a rien à prendre ? Tout ce qu'on peut vous demander est de ne pas l'avoir dégradée. — Je trouve un chien errant sur le grand chemin, je l'attache et je l'emmène : c'est mon chien. — Au bout d'un an, son premier maître le reconnaît et le réclame. Suis-je punissable pour avoir gardé pendant un an un chien de rencontre ? — Au pis-aller, je le rends, et encore, si j'ai dépensé pour sa nourriture plus que le prix qu'il vaut, n'y a-t-il pas matière à contestation, etc., etc. »

Tel est, sous ses principales variations, le thème

que Michel sut développer et soutenir, cinq heures durant, avec une opiniâtreté de verve, avec une richesse d'imagination dont je ne saurais donner une idée, dépourvu que je suis de la passion qui, ce soir-là, donna à Michel presque du génie. Pour le pauvre maître d'études, condamné depuis qu'il avait âge d'homme, au supplice du dortoir et du cabinet garni, la possibilité d'habiter une maison entière en toute liberté, c'était une vision de la terre promise.

Je suis certain qu'il en rêva toute la nuit.

On comprend que le lendemain il fut impossible de passer devant la maison sans y aborder. Michel voulut même y transporter les vivres destinés à notre déjeûner, et il fallut bien lui passer cette fantaisie. Nous nous étions par précaution installés au premier étage : la cime des acacias se balançait aux fenêtres ; sujet de bonheurs extatiques pour Michel, qui prétendait sentir le parfum des fleurs, bien que les acacias fussent défleuris au moins depuis deux mois. Je dus me fâcher sérieusement pour obtenir de ne pas prendre mon second repas à plat-ventre, comme j'avais pris le premier. Michel ne céda qu'à la dernière extrémité, et encore me fallut-il subir toute la soirée sa mauvaise humeur contre les raffinés qui ne savent manger que sur une table, et qui n'ont appétit qu'autant qu'ils sont assis sur des siéges.

Le jour suivant, je trouvai le canot lesté d'un paquet assez volumineux que je ne remarquai pas

d'abord. Interrogé sur ce que ce pouvait être, Michel, pour toute réponse, me gourmanda sur une fausse manœuvre que je venais de faire, et pendant tout le trajet il affecta de me malmener au sujet de ma maladresse. Arrivé devant la maison, il tira le paquet à terre et le porta gravement dans la chambre où nous avions déjeuné la veille.

— On pense à vous, monsieur le sybarite, me dit-il en déroulant à terre deux paillassons tout neufs, ramassés (à ce qu'il m'avoua) sur un des paliers de l'hôtel où il logeait.

Le paquet contenait en outre différents ustensiles de ménage, tels qu'un petit fourneau en terre, deux fourchettes de fer, couteaux, verres, etc. Le moyen de bouder contre de pareilles marques de sollicitude ? L'habitude fut donc prise, à partir de ce jour, de déjeuner dans la maison : en retour de cette concession, et pour m'engager à persister, Michel déploya un talent de cuisinier qui lui eût assuré une forte clientèle dans le quartier latin. Il excellait à faire cuire sur un petit fourneau toutes sortes d'ingrédiens. Un jour, il me montra d'un air de triomphe un filtre à café qu'il avait dissimulé pendant la route ; ce jour-là, notre batterie de cuisine se trouva au complet.

Insensiblement l'accoutumance éteignit les derniers scrupules, les dernières inquiétudes que m'avait inspirées cette prise de possession de la maison d'autrui. La maison cessa dès lors de n'être qu'une

salle à déjeuner : on y revint après le bain pour faire la méridienne ; on s'y retrancha contre les ardeurs du mois d'août; de temps à autre je consentis à y dîner par déférence pour le caprice de Michel. Le brave garçon, d'ailleurs, ne négligeait rien pour faire de notre gîte un séjour de plus en plus habitable. Tantôt c'étaient des clous qu'il plantait dans la muraille, pour y accrocher nos effets; tantôt de vieux coussins de bergère, qu'il destinait à nous servir d'oreillers pendant la sieste; une autre fois, tourmenté par un besoin de luxe artistique, il achetait sur le quai une collection de complaintes à deux sous, dont il tapissait les murs de notre salon.

— Supposons, me disait-il, qu'un jour, inspiré par notre mauvais génie, le propriétaire vienne nous surprendre ; de quoi se plaindrait-il? Nous ne lui aurons rien soustrait; au contraire, nous aurons ajouté à la valeur de son immeuble par l'introduction d'objets d'art et mobiliers, que nous pourrons même (sauf votre avis), lui abandonner pour les dommages-intérêts, s'il fait trop le méchant.

Un matin, je me sentis, en entrant, le visage bridé par un obstacle tendu au travers de la chambre. En me reculant, je reconnus que j'avais donné du nez contre un hamac.

— J'ai couché ici, me dit en riant Michel, et j'ai passé même une fort bonne nuit.

— Vraiment? répondis-je. Et vous n'avez été troublé par personne ?

— Aucunement troublé. Le souvenir de nos anciennes conjectures m'a bien d'abord fait un peu rêver surprises, malencontres, brigands, faux-monnayeurs, etc.; mais, en somme, je n'ai pas tardé à m'endormir fort tranquillement. Et je vous déclare que me voilà décidé à ne plus retourner coucher chez moi.

— Vous devriez bien, reprit-il, en faire autant. Car pourquoi ne pas nous installer définitivement ici, puisqu'aussi bien nous y passons les quatre cinquièmes et demi de la journée? Nous descendrons à Paris, de loin en loin, pour y prendre de l'argent, du linge... (Et encore, voyez, moi, j'ai lavé ce matin ma chemise à la rivière). Qu'allez-vous faire chez vous? y chercher des impressions désagréables.

Il avait raison. — Oh! les bonnes heures de calme et de liberté que j'ai passées dans ce taudis, et comme je les savourais après tant de secousses que j'avais précédemment subies! Souvent, couché dans ce hamac (nous nous y étendions chacun à notre tour) et prêt à m'endormir, j'évoquais l'image de mon chez-moi désert et bouleversé : je m'y voyais sans cesse inquiet, tressaillant à chaque coup de sonnette, allongeant le cou dès que j'entendais un bruit de pas dans la cour, et me retirant aussitôt de peur d'avoir été aperçu par un visiteur à qui je ne voulais pas ouvrir; et comme je me réjouissais alors de me sentir protégé par la distance contre de si insupportables tourments!

Quelques-uns de nos anciens amis que nous rencontrâmes pendant nos rares apparitions dans Paris, intrigués par ce mot pompeux de *Maisons de campagne* que Michel ne cessait de leur sonner aux oreilles, voulurent savoir à quoi s'en tenir sur nos prétentions. Ils vinrent d'abord l'un après l'autre, puis tous ensemble, en apportant, d'après notre recommandation, le matériel nécessaire. Ainsi s'organisèrent des réunions, des banquets souvent renouvelés, et que voulurent bien présider de temps à autres quelques femmes aimables.

Ces jours-là Michel ne manquait guères de me dire d'un ton goguenard :

— Aujourd'hui nous n'avons rien à craindre. Si le propriétaire vient, nous sommes ici assez de monde pour le mettre à la raison. A la rigueur, s'il est bon enfant, eh bien, nous l'inviterons ! Et ce sera encore bien de l'honneur pour lui que de trinquer en aussi bonne compagnie.

Le propriétaire ne vint pas. Et j'ajoute que jusqu'à la fin de la saison aucune visite importune, nu accident ne vint nous troubler dans notre usurpation.

La rentrée des classes fit trouver une place à Michel. Quant à moi, il me fallut bien rentrer dans le cours naturel de ma vie, et prendre une résolution...

. . . .

. . . .

. . . .

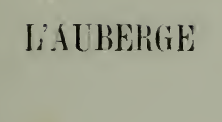
. . . .

La Maison a depuis ce temps cessé d'être inhabitée. Les compagnons sabliers y ont installé leur *mère ;* et le nom de la Mère-aux-Sabliers sert encore aujourd'hui d'enseigne à l'un des cabarets les plus fréquentés par les canotiers de la haute Seine.

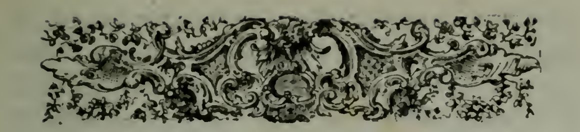
Pour moi, je ne penserai jamais sans douceur à cette masure où j'ai pu soustraire quelques heures au temps le plus malheureux de ma vie.

— 1845 —





L'AUBERGE



L'AUBERGE

—



Les voyages ont cela de bon qu'ils sont comme une parenthèse ouverte au milieu des ennuis de la vie ordinaire.

Quels que soient pour vous les tribulations du présent, les menaces de l'avenir, la difficulté des travaux entrepris, — le postillon a fait claquer son fouet, le capitaine a levé l'ancre, la vapeur a sifflé, — adieu soucis et travaux ! Vous voilà transporté tout à coup dans une sphère de repos, de paix et de loisir. Désormais vous ne rencontrerez plus que des visages indifférents, autant dire amis. Les tyrans si nombreux et si divers qui s'arrogeaient

des droits sur chaque minute de votre vie, sur chaque faculté de votre âme, ont perdu leur empire ; votre esprit a reconquis toute sa liberté pour admirer, pour jouir ; votre cœur, pour aimer, pour vivre. Il est vrai que la tyrannie n'y aura rien perdu et qu'au retour vous la retrouvez aussi impérieuse, aussi absolue ; ce sont là les angoisses du retour, le seul *mal du pays* que j'aie jamais connu : mais en attendant — qu'importe ? — vous avez devant vous trois mois, six mois, un an de tranquillité, — l'infini !

De là vient aussi le charme qu'on éprouve à retourner aux souvenirs de cette vie magique entée sur les peines journalières. Oui, lorsque l'impitoyable nécessité vous presse, lorsque l'amertume amassée au froissement de l'injustice et de l'adversité vous remonte à la gorge, comprime votre cœur et tuméfie vos paupières, il est bon, il est doux d'évoquer quelque riant tableau de voyage, comme il plaît au sein d'une vie calme de contempler les tempêtes extérieures ; tant est réel et vivace le besoin d'échapper à soi-même et de se retremper en tout temps par l'opposition des contrastes.

Donc, en 18.., jeune de mes vingt ans et tout affriandé de nouveautés et d'aventures, je parcourais les routes d'Allemagne.

Pourquoi l'Allemagne, à vingt ans, plutôt que l'Italie, la Grèce, ou l'Orient si fort à la mode alors ? Ah ! c'est que de ce pays si voisin du nôtre,

et son parent d'origine, j'avais une curiosité, un appétit que n'eussent pu distraire ni les ruines romaines, ni les temples grecs, ni les bazars de Constantinople ou du Kaire même. Outre l'identité de races, n'existe-t-il pas entre les deux pays un parallélisme d'études, une parité de pensées et d'inspirations bien capables de créer une sympathie de cœur et d'intelligence, une parenté d'enthousiasme entre les deux peuples ?

La France est souveraine du beau langage et de la critique littéraire, l'Allemagne règne dans la critique historique et dans la philosophie. Pendant les orages qui enveloppèrent la fin du dernier siècle et le commencement du nôtre, tandis que la France, Curtius des nations, se lançait dans le gouffre de l'inconnu et cherchait courageusement, d'expériences en expériences, à dégager la formule de l'avenir du monde, l'Allemagne conservait le dépôt sacré des conquêtes de la science et de l'inspiration. Les noms de Gœthe, de Schiller, de Herder continuent la gloire de Voltaire, de Rousseau, de Diderot et de Buffon, comme plus tard la gloire de ceux-là fut continuée par les noms éclatants de Châteaubriand, de Cuvier, de Lamartine, de De Maistre. Lorsque, subissant à son tour l'invasion du vainqueur, l'Allemagne s'arma pour la défense de ses sillons, ne peut-on retrouver une preuve de cette parenté que j'attestais tout à l'heure dans les rapports amicaux qui presque partout s'établirent entre les soldats des deux nations ?

Naguère encore, devant le foyer, nos pères rappelaient avec douceur les souvenirs de cette défense presque aussitôt convertie en hospitalité. Combien d'amitiés, combien d'alliances se formèrent alors comme en dépit de l'agression? Combien n'en retrouvai-je pas moi-même de vieux débris de notre armée établis sur cette terre Allemande où ils étaient entrés en agresseurs, et qui les avait retenus comme citoyens, comme époux! L'histoire de nos prisonniers de guerre en Allemagne est pleine d'unions ainsi contractées; ailleurs c'étaient de touchantes promesses, conclues et réalisées, d'échanger plus tard les enfants de l'une et de l'autre nation; et ainsi, par l'effet de ces échanges et de cette confiance mutuelle, s'amortissaient et se métamorphosaient en affections de famille les souvenirs de la guerre et du territoire violé.

Tels étaient les sentiments, les souvenirs dont se nourrissaient ma sympathie et ma curiosité pour le pays que j'allais voir. Pour m'y rendre, j'eus à traverser Londres et l'Angleterre ; à peine admirai-je, ingrat, les prodiges de sa civilisation et de son industrie. Hambourg! c'était là que je voulais surprendre l'Allemagne à son extrémité la plus éloignée, là aussi que m'attendait, comme pour continuer les impressions de la patrie et du foyer, l'hospitalité d'une sœur de mon père, mariée pendant l'émigration à un bourgeois de la ville fédérale. — O bon et vieil oncle, alors encore gai et

alerte, maintenant vieillard maladif, qui ne lirez certes pas ces pages, votre pensée ne me quittera pas sans que j'aie constaté ici ma reconnaissance pour votre accueil si paternel.....

J'avais quitté Hambourg et je courais sur Berlin de toute la vitesse des quatre chevaux de la *Schnell-Post*, la mieux servie et la plus scrupuleusement exacte que j'aie connue.

Entre Hambourg et Berlin se trouvent les magnifiques forêts du Mecklembourg, que je voulais voir d'après le conseil de deux honorables marchands de Lubeck que le hasard, ou plutôt la Providence des voyageurs, m'avait donnés en cette occasion pour compagnons et pour *ciceroni*. A un relai de Lauenbourg, je mettais pied à terre, et confiant mon bagage à la prudence de mes nouveaux amis, qui devaient m'attendre à Berlin, je m'engageais dans la forêt, au petit trot d'une monture de louage qui portait ma valise en croupe. Selon les instructions des deux Lubeckois, je devais, après une petite journée de marche, rencontrer dans une clairière située au milieu de la forêt une auberge d'où je pourrais les jours suivants rayonner dans les environs.

L'hôtesse, madame Hauptmann, était, selon leur dire, une de ces aubergistes modèles, par qui tout arrivant est aussitôt adopté comme un fils. La qualité d'étranger ne gâtait rien : madame Hauptmann, ayant été fort belle au temps de l'invasion, avait

conservé pour les Français une tendresse qui n'était que la reconnaissance des hommages qu'elle avait reçus dans sa jeunesse.

Un incident fâcheux, en me gâtant le plaisir de la promenade, éperonna le désir que j'avais de faire connaissance avec ce phénix des aubergistes : une pluie grise et triste qui menaçait depuis quelques jours, se déclara au moment même où je mettais le pied à l'étrier et m'accompagna jusqu'à ma destination.

Le jour tombait et la pluie commençait à se ralentir lorsque j'entrevis la clairière et la chaumière de madame Hauptmann, dont les vitres claires et nettes miroitaient à la lueur d'un de ces couchers de soleil roses qui remplacent dans le Nord les ciels sanglants de nos soirées. Notre soleil parisien, pâle au gré des Avignonnais, est un coloriste enragé comparé à ces couchers de soleil du Nord pareils à des aurores boréales; de même que nos ciels d'octobre paraissent des ciels d'Italie à l'œil du voyageur qui revient de l'embouchure de l'Elbe.

Les paysans de l'Allemagne septentrionale ignorent la surprise et la satisfaction que cause aux Français la vue de leurs élégantes habitations, si différentes des mottes de boue et de paille sous lesquelles s'abritent encore nos campagnards. On est surtout frappé de l'éclat des vitres frottées comme les glaces d'un salon. La maison d'un paysan alle-

mand, peinte si elle est en pierre, rabotée si elle est en bois, et entourée d'un jardinet d'arbres verts, semble toujours sortir toute neuve de la boîte de sapin d'un village de Nuremberg. On croit avoir devant les yeux la *Folie* de quelque solitaire mondain; et si la porte s'ouvre, vous vous attendez plutôt à en voir sortir une héroïne romanesque que la paysanne robuste et grave que le trot de mon cheval attira sur le seuil.

Je ne vois pas pourquoi je vous la décrirais. Une forêt est une forêt et une paysanne est une paysanne; vous pouvez être sûrs qu'à propos de cette simple anecdote, je ne vous infligerai la description ni de l'une ni de l'autre. Et puis à de telles distances et après tant d'années comment être sûr de la fidélité d'un portrait? Bonne madame Hauptmann! est-elle seulement aujourd'hui telle que je la vis alors? et telle que je la vis en ce temps-là, était-elle vraiment elle-même? N'y aurait-il pas injustice et cruauté à vous donner la ressemblance de la vieille aubergiste pour le portrait de la belle vaincue de 1812?

Madame Hauptmann, haute et vigoureuse femme, m'accueillit avec cette raideur silencieuse que les allemandes de pur sang ont accoutumé d'observer à l'abord. Tandis qu'un petit polisson, que les jours suivants je rencontrai sans cesse sur les escaliers et dans tous les coins, tenait la bride de mon cheval, elle-même enlevait de dessus la croupe mon porte-

manteau et l'emportait à la force du poignet dans la salle commune, où je la suivis.

La vue de mon passeport, sur lequel j'avais tant compté pour hâter les progrès de l'intimité, ne dissipa pas d'abord cette réserve : elle y jeta les yeux négligemment, lut tout haut, en l'estropiant, mon nom, et me rendit le papier plié.

Au surplus, l'envie de converser et la curiosité d'observations morales étaient en ce moment primées chez moi par d'autres besoins beaucoup plus impérieux. J'étais harassé, courbaturé, mouillé jusqu'au linge : aussi, après avoir absorbé une notable portion de bœuf salé et de pain noir, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de gagner mon lit.

Un moment après, je me trouvais inséré dans ce double matelas de plume dont les allemands font leur coucher, — une taie d'oreiller sous les reins et une montagne sur l'estomac.

Une légère fièvre, due à l'humidité qui m'avait pénétré pendant la route, m'occasionna vers le matin des rêves assez bizarres.

Madame Hauptmann entrait dans ma chambre, et s'asseyant au pied de mon lit, me reprochait en termes piquants de m'être laissé tantôt prendre aux apparences et d'avoir manqué de courtoisie à son égard : — Oh ! disait-elle en levant les yeux au ciel, les Français d'autrefois étaient bien plus aimables ! Là dessus commençait une série de récits et de ta-

bleaux où triomphait à mon désavantage la galanterie des vainqueurs de Bautzen. Madame Hauptmann elle-même se transfigurait à mesure qu'elle parlait : l'aubergiste ridée avait disparu ; je n'avais plus devant les yeux qu'une jeune fille fraîche, blanche, aux chairs fermes, pareille à celles que j'avais tant de fois suivies à Hambourg, au Neuenvall et sur les remparts. Ses cheveux blonds s'échappaient de dessous son calot et dévalaient en gigolant jusqu'à sa ceinture ; ses épaules sortaient du corsage, et sa gorge repoussait le traditionnel fichu rouge noué à son cou. Et cependant c'était bien elle : comment avais-je pu m'y laisser tromper ? me punirait-elle de ma méprise ? Ses lèvres pleines de sang vif, s'entrouvrant pour laisser voir deux rangées de dents appétissantes, n'annonçaient pas une âme inexorable...

L'influence de ce rêve absurde, vingt fois interrompu, vingt fois repris, eût pu me jeter le lendemain dans une confusion singulière, lorsqu'étant descendu dans la salle, pour déjeuner, j'y trouvai pour me servir, au lieu de madame Hauptmann, une grande et belle fille, toute semblable à elle, mais tellement semblable, que je pus douter un instant si la seule différence qui me frappait n'était pas produite par le changement de jour et de lumière, ou si même elle n'était pas l'effet d'une disposition particulière. Mêmes yeux, même taille, mêmes traits, même regard, même attitude, même

geste : c'était enfin madame Hauptmann elle-même, mais madame Hautpmann rajeunie, madame Hauptmann sans plis au front, plus fraîche de teint, plus légère de mouvements, plus rebondie d'épaules et de corsage.

Je n'eus pas besoin de me frotter les yeux pour découvrir la cause de ce phénomène. — Ce n'était pas madame Hauptmann, c'était sa fille, Johanna, dont le doux nom, défiguré par l'accent teutonique, prenait dans la bouche de sa mère une sonorité terrible.

La bonne Johanna me servait avec cet empressement que mettent aux soins domestiques ces filles du Nord, plus habituées à gagner des maris par la réputation de bonnes ménagères qu'avec des écus.

Il me sembla que l'occasion était toute trouvée de mettre à profit les enseignements du rêve et de restaurer l'antique galanterie française.

Malheureusement entre Johanna et moi la conversation ne pouvait aller loin. Elevée à la campagne elle parlait une sorte d'allemand particulier, primitif ou corrompu, appelé *plat-allemand* (plat-deutsch). Quant à moi dont l'éducation s'était faite dans les livres, je parlais l'allemand à peu près comme on parle français à Frédéricksdorf. — A chacune de mes questions, la pauvre enfant répondait par des sourires accompagnés de petites exclamations fort gentilles.

En ce moment madame Hauptmann apparut. Elle s'avança préalablement en appelant à haute voix le

nom de sa fille : Johanna ! qu'elle prononçait Jéharannâhâh !

J'étais en trop bon chemin pour m'arrêter : j'avais résolu cette fois de rompre la glace. Madame Hauptmann d'ailleurs parlait allemand comme une saxonne.

Afin de pénétrer de plain-pied dans l'intimité, j'exposai à ces dames comment j'étais parti de Paris pour visiter l'Allemagne, comme quoi je me rendais à Berlin pour y suivre la clinique du fameux chirurgien Dieffenbach : je leur parlai aussi de mon séjour de six semaines à Hambourg, des sept clochers, du carillon, de Jungfernstieg, de mon oncle fabricant de cigares au Ganzemarkt, etc., sans négliger de témoigner mon admiration passionnée pour le beau sexe allemand.

Madame Hauptmann m'écoutait gravement, droite sur ses pieds et le poing sur la hanche. A chacune de mes allégations, elle acquiesçait par un *ach!* fortement accentué.

En arrière, à deux pas d'elle, Johanna levait à chaque exclamation les yeux sur sa mère et, dès que je reprenais la parole, m'observait sournoisement, comme étonnée et piquée d'entendre un homme parler si longtemps, contrairement à l'usage de ses compatriotes. J'avais en dernier lieu fait part à mes hôtesses de mon projet de séjourner une huitaine dans l'auberge, afin de prendre un peu l'air de la

campagne avant que de m'aller enfermer dans l'hôpital de Berlin.

Malheureusement le temps ne changea rien ce jour-là à son programme de la veille et le continua sans modifications pendant toute la semaine : pluie le matin dès six heures; pluie jusqu'au coucher du soleil. Cette circonstance, en me contraignant à garder la maison tout le jour, hâta singulièrement la familiarité.

Accoté au poêle de la cuisine, fumant la provision de kanaster que mon oncle m'avait donnée au départ, je parlais à madame Hauptmann de son beau temps, de la campagne de 1812, de Davoust et du blocus dont j'avais vu les principales scènes reproduites en une série de petits tableaux au Stint-Fankt. A son tour elle me racontait que l'hiver avait été cette année-là si rude, que les soldats français étaient obligés de faire fondre à grand feu sur les places les tonnes de vin qu'ils dérobaient chez les paysans; comment son premier amoureux s'était laissé voler, elle étant à son bras, ses sabots par un sergent de voltigeurs, événement qui l'avait fait passer subitement du mépris du volé à l'admiration du voleur. Elle me disait les tours sans nombre joués à ses jeunes compagnes par nos sous-officiers; les ruses imaginées par les paysans pour soustraire leurs provisions au pillage, les calembourgs surprenants auxquels donnaient lieu les prononciations différentes des deux peuples, et surtout l'anecdote

authentique du cheval Nickel, dont un malentendu de ce genre avait fait donner le nom à un pain particulier, qui l'a conservé jusqu'aujourd'hui sur les cartes de tous les restaurants d'Allemagne (1). D'autrefois je la faisais rire en l'initiant à la vie des étudiants parisiens ; je lui déroulais la chronique amoureuse des écoles. Là l'amour-propre national et l'esprit de corps ôtaient à mon imagination tout scrupule : c'étaient des duchesses faisant arrêter leur équigage à la porte d'une église pour aller balayer de leurs mains la mansarde d'un étudiant en droit; des carabins tombant par la cheminée dans le boudoir d'une marquise, etc.

Nous étions, comme on le voit, les meilleurs amis du monde. Johanna, elle-même, s'était tout à fait humanisée, et me traitait à peu près comme un frère. Je n'omettais jamais chaque matin, à notre première rencontre, de l'apostropher par ces vers de la *Jeanne d'Arc* de Schiller ; *Ah! schœne Johanna!* Ah! belle Jeanne! etc.

Cette attaque ne manquait jamais son effet et mettait aussitôt en gaîté, gaîté bruyante, la mère et la fille.

(1) Il s'agit d'un cavalier de l'armée française, qui ne put jamais s'accoutumer au pain noir dont se nourrissent les paysans allemands ; toutes les fois qu'on lui présentait de ce pain, il le donnait à son cheval, en disant : *c'est bon pour Nickel !* — De là le nom de *Pum pur Nickel.*

J'avais fini par obtenir de Johanna, le soir, sans trop de prières, qu'elle me répétât cette chanson que je l'avais prise un jour à chanter entre ses dents, et où l'idéal allemand cherche si curieusement à se naturaliser espagnol : *Nach Sevilla! nach Sevilla!...*

« A Seville, à Seville il y a une petite maison ; dans cette maison une petite cuisine ; dans cette cuisine il y a un gros poêle ; et, près de ce gros poêle ma bien-aimée est assise. »

Ce poêle allemand transporté dans une cuisine andalouse me paraissait d'une bizarrerie charmante.

Cependant le temps passait : les huit jours convenus entre mes compagnons de route et moi étaient expirés. Nulle apparence que le ciel pût changer ; il fallait donc partir et me rendre là où j'étais attendu.

Je songeais à cela un soir, comme je faisais en fumant le tour de l'auberge entre deux ondées. J'en vins à me demander comment depuis trois jours que j'arrêtais à part moi mon départ, je ne m'étais pas encore décidé à l'annoncer ?

Était-ce simplement la paresse de rompre une habitude, ou bien avais-je sans m'en douter pris de l'attachement pour cette maison et pour ce ménage de deux femmes rustiques?

Évidemment non.

Était-ce alors la crainte d'affliger mes hôtesses en prenant congé d'elles ? Mais dès le jour de mon arri-

vée n'avais-je pas fixé le terme de mon séjour ? Ce terme même étant passé, en quoi l'annonce de notre séparation pourrait-elle les surprendre ?

En réfléchissant, je compris que cette résolution n'était ni aussi simple, ni aussi facile à prendre que j'affectais de le penser. Je découvrais au fond de ma pensée une hésitation dont je ne me souciais pas d'approfondir la cause. Ce n'était qu'une raison de plus de me hâter. Je regagnai donc la maison et m'acheminai vers la cuisine, lentement, l'oreille basse, mécontent comme on l'est d'un tort qu'on ne veut pas s'avouer.

Madame Hauptmann était seule et tricotait à la clarté d'une chandelle.

J'allai m'asseoir à ma place habituelle, et je continuai de fumer en me boudant moi-même.

Je devais faire une assez sotte contenance.

Par un hasard que je n'aurais pas attendu, madame Hauptmann vint au-devant de ma déclaration.

— Eh bien, quoi? me dit-elle, me lançant des regards de côté sans quitter son ouvrage, — vous pensez à nous quitter? — Cela est bien pressé, vraiment, de vous remettre sur les routes ! Restez donc chez nous : vous y serez bien soigné, — *bien aimé*. — Qu'allez-vous faire à Berlin? Encore vous casser la tête ! N'en savez-vous pas assez long ?

— Faut-il que je vous dise une chose? reprit-elle en faisant un mouvement vers moi pour poser sa

main sur mon bras. — Eh bien, restez chez nous... et vous y serez *chez vous* quand vous voudrez. — Oui, la maison, et une bonne fille par dessus le marché.

J'eus besoin de me répéter mentalement la phrase pour être sûr de ne pas m'être trompé. Après quoi je partis du plus bel éclat de rire qui fût jamais sorti de mon gosier.

Je m'en repentis presque aussitôt. L'air d'étonnement profond et même d'indignation qui se peignit sur le visage de madame Hauptmann me fit comprendre que je venais de commettre une impertinence, peut-être même une méchanceté.

Evidemment la proposition avait été faite de bonne foi et même avec une certaine générosité. La bonne aubergiste n'avait vu en moi qu'un pauvre *studiens* fuyant son pays, voyageant à peu de frais avec une mince valise, et se logeant dans les auberges de paysans : elle m'offrait sa maison et sa fille et se croyait en toute sincérité ma bienfaitrice.

Mais l'idée du fils de ma mère, transformé en cabaretier et tenant l'étrier à des maquignons, avait tout d'abord paralysé mon jugement.

Je balbutiai par forme d'excuse quelques phrases banales. Je crois que je parlai d'une fiancée imaginaire qui m'attendait dans ma patrie.

Et, après avoir annoncé mon départ pour le len-

demain au matin, je me retirai dans ma chambre, moitié confus, moitié gai.

Le lendemain, à l'heure dite, mon petit cheval se trouvait tout sellé et bridé devant la porte.

Du même air grave et digne qu'elle avait, huit jours auparavant, décroché et emporté ma valise, madame Hauptmann la rapporta et l'assujétit sur la selle.

Puis, me tendant la main, elle me souhaita, suivant l'usage allemand, un bon voyage.

En passant devant la fenêtre de la cuisine, j'aperçus Johanna assise et courbée sur son ouvrage. Elle ne me regarda pas ; mais la seule pensée qu'elle eût pu le faire me remua le cœur jusqu'au fond.

Je mis aussitôt mon cheval au trot et je m'en allai tout d'une traite jusqu'à Lauenbourg, où je devais reprendre la poste.

Plus d'une fois pendant le voyage je ressongeai à la proposition de mon hôtesse, tantôt pour en rire, tantôt, ma foi, pour en pleurer presque d'attendrissement.

Le soir de mon arrivée à Berlin, j'eus le courage de m'en égayer avec mes commensaux.

Cependant, aux heures de découragement et de lassitude, je me suis plu quelquefois à évoquer le souvenir de cette hospitalité si franche et si cordiale.

Je me revoyais assis sur le banc de pierre où souvent j'étais venu fumer ma pipe à l'heure du couchant ; j'entendais par la porte ouverte le bruit des casseroles et des marmites manœuvrées par madame Hauptmann ; Johanna mettait le couvert en chantant sa chanson.

— 1846 —



LES PROMESSES DE TIMOTHÉE



LES PROMESSES DE TIMOTHÉE

I

. . . .

Sans doute, me dit Timothée, c'est encore le meilleur parti que vous puissiez prendre. La position n'est pas tenable : point d'argent, des dettes et chez vous une femme malade qui se meurt... Venez me voir demain matin, et nous arrangerons cela, ajouta-t-il en prenant congé de moi par une chaude poignée de main.

Je restai quelque temps fixé à la même place, tandis que le bruit des pas précipités de Timothée se perdait dans l'éloignement.

Lorsque j'eus compris que j'étais seul, je respirai

largement comme un homme qui dépose pour un instant un fardeau trop lourd. Et je suivis machinalement le trottoir dans la direction opposée à celle que Timothée avait prise.

Il était environ minuit : les boutiques se fermaient. Paris prend à cette heure, principalement dans les quartiers riches, des aspects singuliers. Les boutiques closes de contrevents noirs laissant apercevoir par une dernière ouverture des pyramides de cachemires, d'étoffes de soie, de linge brodé ; des massifs de fleurs artificielles, des cabinets d'orfévrerie encore resplendissants de la lumière du gaz, font penser vaguement à ces bazars mystérieux, à ces palais fantastiques où, dans les Contes Arabes, des Filles de Rois entraînent, pour les enivrer, les portefaix et les kalenders.

Moi, les mains croisées sur les reins, la tête basse, je m'acheminais lentement, heureux peut-être à mon insu, après tant de courses faites les jours précédents, de marcher sans but déterminé.

Cette heure, — heure de repos pour la multitude organisée, — qui vide la rue et éteint les fenêtres et laisse la ville déserte et illuminée comme pour une fête de tyrans égoïstes et misanthropes, est pleine de douceurs pour l'homme opprimé. En le délivrant du bruit, et de la crainte des rencontres fâcheuses, elle lui rend la liberté, la lucidité de sa pensée ; aussi est-elle souvent pour lui l'instant

des partis-pris courageux et des inspirations lumineuses.

Comme l'avait dit Timothée, ma position n'était pas supportable.

Le plus pressé sans doute était de payer le propriétaire, ce doux millionnaire qui depuis six semaines menaçait de me mettre dehors, moi et les miens, en gardant mes meubles.

Je voyais déjà mon mobilier descendu dans la cour pour être ensuite empilé dans une resserre; mes livres, mes papiers, balayés jusque dans la rue.

Et cette pauvre fille qu'il allait falloir, — livide de fièvre et minée par la consomption, — jeter dans un fiacre pour la conduire... où ? — à l'hôpital, sans doute !

Depuis six semaines je m'évertuais par mille moyens incroyables à prolonger cette agonie de situation. L'imagination du romancier le plus inventif succombe à la comparaison de cette fécondité stimulée par la nécessité. Jamais avoué normand ne s'entendit mieux à multiplier les ajournements, à rajeunir les déclinatoires. Ne fallait-il pas chaque jour, avant de songer à moi, à mes dettes, à mes besoins de toute sorte, faire les avances nécessaires à un traitement coûteux, payer et défrayer une garde, alimenter le crédit chez le pharmacien, qui ne manquait pas de se montrer soucieux dès que la note dépassait un certain chiffre ?

Au milieu de cet état désespéré, Timothée m'était apparu comme un sauveur.

J'avais beaucoup connu Timothée autrefois. Je lui avais même rendu un assez important service deux ans auparavant en levant l'obstacle qui s'opposait à son départ de Paris, dans un moment où une place avantageuse l'attendait en province. Il va sans dire que dans la suite Timothée s'était montré assez peu reconnaissant du service, et je l'avais oublié moi-même, lorsqu'un soir je le heurtai sur le boulevard, rayonnant, parfumé de luxe et de bien-être, et fumant avec la volupté du flâneur un cigarre de premier choix.

Après un heureux séjour à Toulouse, sa patrie, Timothée s'en revenait prendre à Paris la gérance d'un journal quotidien.

La première embrassade fut chaleureuse, et je craignis un instant, tant les témoignages de son amitié étaient bruyants et expressifs, qu'il ne fît attrouper la foule autour de nous.

Je dus, pour éviter un scandale, entrer avec lui dans un café à la mode, où je crus d'abord qu'il allait faire apporter devant moi, sur la table, toutes les denrées de l'établissement, glaces, spiritueux, cigares! les propositions se succédaient de manière à agacer les nerfs d'un homme aussi peu disposé que je l'étais, à s'égayer. Il me fallut ensuite écouter le récit pittoresque de ses aventures à Toulouse, de ses bénéfices, de ses succès.

Deux heures se passèrent ainsi : Timothée toujours buvant, toujours fumant, toujours parlant de plus en plus fort ; moi fumant et buvant aussi, mais à froid, l'intensité du chagrin neutralisant l'action de l'alcool. Une pensée s'agitait en moi pendant tout le temps que le Toulousain me parla : — M'ouvrirais-je à mon ancien ami sur mes embarras ?

N'était-ce pas violer en lui la conscience de l'homme obligé en le forçant au souvenir du bienfait ?

J'avoue d'ailleurs que l'expansion du bonheur d'autrui a toujours eu sur moi cet effet de refouler l'épanchement du chagrin. Comment se résoudre à troubler par une confidence de cette nature le sacrement du bonheur complet dans un autre ? Un scrupule d'amour-propre s'ajoute à cette timidité instinctive : avouer son malheur à un homme heureux, n'est-ce pas se constituer vis-à-vis de lui en état d'infériorité ?

Timothée cependant m'avait mis à plusieurs reprises sur la voie d'une proposition. En m'apprenant qu'il allait être gérant d'un grand journal, il ne s'était pas fait faute de se déclarer tout à ma disposition et de protester que toute copie offerte par moi serait acceptée d'emblée, avec tour de faveur, et payée au poids de l'or. Une lettre de garantie signée du gérant d'un journal quotidien ne pouvait-elle pas attendrir pour huit jours encore mon propriétaire ? Or huit jours, c'était trois fois plus de temps qu'il

n'en fallait pour écrire deux mille de ces lignes que Timothée me paierait bien trois sous, puisqu'il disait cinq. Ceci, joint à cette considération que je n'étais pas seul à souffrir, me décida. Je proposai à Timothée de sortir un instant, et là, sous le gaz, une main posée sur chacune de ses épaules et les yeux arrêtés sur les siens, je lui exposai au net ma situation, en lui soumettant l'expédient auquel je rêvais depuis une heure.

Un joueur de paume sortant tout échauffé du mail, à qui l'on jetterait au creux de l'estomac un verre d'au glacée, ne serait pas sans doute plus déconcerté, ni plus surpris que ne le fut Timothée à cette ouverture. Mais il était trop de son Midi pour laisser rien paraître de son émotion dans une pareille conjoncture.

Je compris néanmoins au pincement de ses lèvres, à l'obstination avec laquelle il regardait en me répondant tantôt le pavé, tantôt les murs, à l'agitation nerveuse de sa canne, qu'il aurait préféré que j'eusse attendu un peu plus longtemps avant de profiter de sa bonne volonté.

Le coup néanmoins avait porté, et après bien des verbiages, le Toulousain lui-même résuma l'entretien par la phrase que j'ai citée en tête de ce récit.

Timothée agirait-il? j'aurais voulu pouvoir n'en pas douter. Le plus urgent était toujours de le mettre en demeure de prouver ses bonnes dispositions.

Rentré chez moi, je bouleversai des cartons auxquels depuis longtemps je n'avais pas touché ; et ayant enfin mis la main sur un travail passablement entamé, je passai la nuit entière à cette besogne fiévreuse, rebutante, qui consiste à combattre le sommeil et sa conscience pour accumuler des lignes.

II

Le lendemain, à l'heure dite (neuf heures), j'étais à l'hôtel de... dans la chambre de Timothée.

Je trouvai le gérant du*** au lit.

Il prit avec un geste plein de grâces le rouleau que je lui tendais et le lança derrière son oreiller en me souriant d'un air qui semblait dire : Vous voyez que je n'y regarde même pas !

Cette marque de confiance me donna quelque espoir.

— Ce n'est donc pas tout-à-fait impossible ? demandai-je à Timothée.

— Mais... non.

— Eh bien alors, mon cher, repris-je en lui saisissant le bras, vous ferez l'affaire ; car je me vois en position de tout exiger de mes amis.

Là dessus je lui répétai dans tous leurs détails les explications données la veille. A chaque raison que je lui faisais valoir, le Toulousain acquiesçait tantôt

par un signe, tantôt par des lambeaux de formules. Il excipa toutefois de sa position de nouveau fonctionnaire pour me faire comprendre qu'il ne pouvait prendre aucun engagement avant d'en avoir préalablement conféré avec l'autorité supérieure. Cette précaution au surplus n'était, selon lui, qu'une simple formalité qui ne pouvait entraver en rien l'effet de ses bonnes intentions à mon égard.

Nous devions nous revoir à quatre heures, dans les bureaux du journal.

Je passai ma journée à me promener sur les boulevards extérieurs, les préoccupations de l'attente et de l'espoir m'empêchant de sentir la fatigue.

A sept heures du soir Timothée n'avait pas encore paru. Je pris le numéro du jour pour savoir l'adresse de l'imprimeur : à l'imprimerie il me fut répondu que le gérant n'était plus attendu qu'au moment du tirage, c'est-à-dire à une heure assez avancée de la nuit.

Excédé de fatigue et d'inquiétude je m'en allai solliciter l'hospitalité d'un ami logé dans le voisinage de Timothée, pensant être plus sûr ainsi de ne pas manquer son réveil.

Le lendemain, point de Timothée. Sa chambre était ouverte, le lit était fait. Evidemment la galanterie méridionale me jouait un tour.

Trois démarches que je fis au bureau du journal ne furent pas plus heureuses.

Certes il y avait dans ces mésaventures autre chose que de la fatalité ; quand même le flair que j'avais pu acquérir dans de précédentes épreuves ne m'en aurait pas averti, ma raison, ma mémoire m'en fournissaient la preuve manifeste. En comparant la chaleur des protestations de Timothée à la timidité de ses réponses après que je l'eus mis en demeure de s'exécuter, il n'était pas douteux que le Toulousain après s'être ridiculement vanté par l'effet de l'ostentation innée chez ses compatriotes, n'osait par le même motif en convenir et préférait me leurrer indéfiniment, plutôt que de m'avouer franchement qu'il s'était trop avancé. Or, j'étais par une expérience récente, trop habitué à la mauvaise chance pour qu'un nouveau mécompte me pesât beaucoup ; mais il me paraissait inutile et même dangereux de rester plus longtemps dans l'incertitude. J'étais d'ailleurs choqué de l'idée que je servais la vanité d'un sot en prolongeant inutilement vis-à-vis de lui le rôle de solliciteur.

J'écrivis donc à Timothée une lettre polie, mais significative, où laissant percer le soupçon de son embarras, je lui offrais de reprendre sa parole ; j'ajoutai que j'irais moi-même chercher sa réponse à l'heure qu'il m'avait indiquée le jour précédent, quatre heures.

III

Cependant une scène désolante se passait chez moi.

Le propriétaire à qui la veille, fort de la promesse de Timothée, j'avais parlé sur le ton d'un homme prêt à payer, voyant s'écouler le délai prescrit, était entré comme la tempête au moment même où la malade reposait après une nuit de délire. Mon absence, qui lui parut une preuve de mauvaise foi, mit le comble à son exaspération. Il protesta bruyamment qu'il entendait n'être pas davantage dupe de mes défaites, et comme la garde s'avançait pour le supplier de ne pas troubler le sommeil de la malade dont le lit se trouvait dans la pièce voisine, il ne feignit pas de dire que cette maladie n'était qu'un prétexte de plus, un piège tendu à son humanité et dont il aurait raison sur-le-champ, comme de tout le reste.

La malade éveillée en sursaut, indignée autant qu'effrayée de ses menaces, avait fait un effort pour se lever et était retombée à terre contre son lit, en proie à une crise affreuse.

C'est à ce moment que j'arrivai, averti par un pressentiment de la nécessité de ma présence. En me voyant, le propriétaire, déjà quelque peu ému des conséquences de sa brutalité, crut prudent de

dissimuler ; mais un seul regard jeté sur lui, sa pâleur, l'agitation de la garde, le désordre du lit où l'on venait de replacer la malade m'avaient tout appris. Ce soupçon d'une violence dont j'étais loin pourtant de comprendre toute la portée, eut l'effet singulier de faire immédiatement cesser mes doutes sur Timothée. Le grand besoin que j'avais de compter sur lui me le fit immédiatement juger sincère. J'entraînai le propriétaire hors de l'appartement et je lui déclarai sans embarras que j'étais accouru pour l'informer d'un mal entendu. Je précisai tout, le titre du journal, le nom du gérant et le chiffre de la somme que j'attendais, ajoutant que si, contre toute vraisemblance, ma certitude venait à être déçue, je quitterais moi-même dès le lendemain matin sa maison, où il ne m'était plus possible de rester.

En descendant l'escalier, la conviction que j'avais cherché à inspirer à mon créancier était entrée en moi. Il me semblait que les choses étant à ce point, Timothée ne pouvait plus trouver de raisons pour manquer à sa parole. Je me sentais d'ailleurs résolu à emporter sa porte d'assaut et à le traîner jusque chez moi pour le soumettre à la sommation du fait.

Par bonheur, Timothée me reçut. Il vint à moi, et me serrant les mains, me tança énergiquement sur mes soupçons. Il parla avec une telle volubilité que j'en fus un instant étourdi.

— Mais, mon cher, lui dis-je, dès qu'il me fut

possible de placer un mot, je n'ai pas douté de vous ; songez seulement à l'empire des circonstances dans lesquelles je me trouve, et dont la gravité s'accroît d'heure en heure. (Ici je lui fis part de ce que je venais de voir et de supposer). — Enfin, où en sommes-nous?

— Mon cher, répondit Timothée, je n'ai pas encore vu D*** (c'était le propriétaire du journal).

Je tenais encore les mains de Timothée dans les miennes, l'étreinte se relâcha; il me passa de la glace dans le dos.

Et je m'essuyai le front.

— Eh! reprit le Toulousain, pétrissant à deux mains la table de son bureau, comme on dit que Mirabeau pétrissait le marbre de la tribune,— vous ne savez pas ce que c'est que de fonder un *organe* quotidien ! Savez-vous dans quelle situation nous nous trouvons en ce moment ? — On était alors en pleine crise ministérielle ; le bourreau entreprit de me tailler une tartine de ce pain-là.

Je l'arrêtai brusquement.

— Mais la lettre ?

— Eh ! la lettre... c'est justement pour la lettre que j'ai besoin de voir *machin*.

— Pourquoi ?

— La lettre, votre lettre, parbleu ! est un engagement !

— Un engagement... de vous à moi.

— Farceur ! répondit Timothée, passant subite-

ment de la véhémence tragique au ton le plus fin de la comédie. Et si je ne réussis pas dans la huitaine, qu'est-ce que vous en ferez de votre lettre ? la garderez-vous dans votre poche?

J'étais abasourdi. Néanmoins, cette prévoyance d'homme d'affaires me dégoûta positivement.

— Ah çà, dis-je, vous moquez-vous de moi décidément, Timothée ? Faut-il que je recommence le récit que je vous fais depuis trois jours? Je vous préviens pourtant que je suis déjà bien las de vous donner ma détresse en spectacle. Comprenez-vous ce que je vous demande, enfin?

— Oui, oui, — je — vous — comprends, interrompit Timothée en parodiant le geste et l'intonation de quelque premier rôle du grand théâtre de Toulouse. — Je comprends tout ! reprit-il. Croyez-vous que je ne lise pas depuis trois jours dans vos yeux le reproche que je vous vois prêt à me faire ? — Oui ! — J'ai obligé Timothée ! Timothée me doit de l'argent ! J'ai payé les dettes de Timothée ! Timothée est *hurux* ; il a une belle place ! Et cette place, il ne l'aurait pas eue sans moi, si je n'avais pas dégagé sa malle !

(Je multipliais les signes de dénégation sans pouvoir me frayer un passage à travers cette forêt de point d'exclamations).

— ... Eh bien ! savez-vous ce que Timothée avait dans sa poche il y a quatre jours, en arrivant à Pa-

ris? quarante francs! qua-ran-te francs!! et savez-vous ce qu'il a aujourd'hui?...

— Tenez! dit-il d'une voix sourde en arrachant un tiroir contre lequel il frappa du poing pour en faire sonner le vide, — rien! rien! (— et il repoussa le tiroir de façon à le briser.)

— ... Je comprends encore ceci : Timothée a une montre et une chaîne en or! On peut les vendre, n'est-ce pas? Eh bien, tenez! dit-il en me tendant les deux objets de l'air d'un ambassadeur posant un *casus belli,* allez les vendre! Je vous avertis qu'elles ne sont point payées, et qu'il y va pour moi de la police correctionnelle!!

— Sacrebleu! m'écriai-je à la fin; il ne s'agit pas de l'obligation que vous pouvez m'avoir. Je ne veux vous prendre ni votre argent, ni votre montre. Je viens tout simplement vous demander un service, comme à un homme que je crois disposé à me le rendre, et qui même s'y est offert. J'ajoute que dans aucune circonstance de votre vie vous n'aurez mérité plus de reconnaissance. —

Mon manuscrit à demi-déroulé se trouvait sur le bureau; il est présumable qu'il n'avait été ouvert que pour les besoins de la cause, et sur l'appel de mon nom.

Timothée, qui tournait autour du bureau comme une bête fauve, jeta un regard de côté sur le manuscrit.

— Voyons votre article, me dit-il.

Je sentis le piège et je sautai à deux mains sur le rouleau.

— Vous ne le verrez pas, m'écriai-je.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas besoin de le voir.

— Il est donc mauvais ? demanda le Toulousain avec un sourire aigre.

— Il est excellent, répondis-je. Tellement bon que je ne suis embarrassé de le placer nulle part ; mais le placement de l'article n'est pas la question du moment. La question, la question instante, c'est l'avance, c'est l'argent ; cet argent qu'il me fallait absolument il y a un mois, il y a huit jours, hier, ce matin, comprenez-vous ? l'avance, voilà le service ; et ce service, je ne puis le demander qu'à un ami comme vous.

Timothée, qui s'était rassis, roulait les yeux d'orient à occident et fourageait à deux mains son épaisse chevelure noire.

En ce moment la porte du cabinet s'entrouvrit et la tête d'un garçon de bureau s'avança par l'ouverture :

— Monsieur. .

— C'est bon ! ! tonna le gérant qui bondit sur son siège.

Mais, malgré son impétuosité, il ne put couper la phrase du garçon : — Monsieur D*** demande monsieur.

Un silence solennel suivit ce petit incident.

— Après ce que nous venons de dire l'un et l'autre, reprit Timothée d'un ton grave, vous ne pouvez pas douter que je ne fasse tout ce qui me sera possible pour vous satisfaire. Vous m'avez obligé...

Je voulus l'interrompre et faire cesser cette comédie de dignité burlesque; mais Timothée répéta en haussant la voix :

— Vous m'avez obligé, je vous dois beaucoup, et croyez bien que je n'ai jamais désiré plus vivement qu'à cette heure de m'acquitter. Je ne sais pas trop si je pourrai me faire écouter de D*** en ce moment; les complications de la situation politique...

— Oui, oui.

— Mais enfin, d'une façon ou d'une autre...

— Mon cher Timothée, dis-je en le retenant, puisque je vous vois en de si bonnes dispositions, permettez-moi de vous rappeler que le service que vous méditez de me rendre doublerait de prix en arrivant le plus tôt possible.

— C'est entendu.

— J'oserai alors vous demander à quelle heure...

— Me donnez-vous jusqu'à onze heures du soir!

— Parfaitement.

— Eh bien alors, onze heures du soir... à l'imprimerie.

IV

J'allai de nouveau me réfugier chez l'ami qui m'avait hébergé la veille, et qui, en vertu de cette hospitalité était devenu mon confident.

Le récit que je lui fis de mon dernier entretien avec Timothée l'édifia médiocrement.

— Votre homme du Midi, me dit-il, est en même temps un finot et un lâche. Je parie qu'il n'osera pas dire un mot à D***, par crainte d'user de son crédit, ou de compromettre sa position. En attendant, il vous amusera le plus longtemps possible, afin de conserver son rôle de protecteur. Ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est qu'il vous rende ce soir votre manuscrit avec un refus définitif.

Afin de vérifier sa prédiction, mon hôte m'accompagna jusqu'à l'imprimerie.

Il ne s'était pas trompé.

Le premier homme de service à qui je m'adressai me remit de la part de monsieur le gérant un paquet et une lettre.

Timothée, tout en mettant à ma disposition plus que jamais sa montre, sa chaîne et jusqu'à son lit, m'avertissait *loyalement* qu'il n'y avait pas à compter sur le genre de service que j'espérais de lui et, toujours aussi loyalement, me remettait mon manuscrit,

souhaitant que j'en pusse faire ailleurs un usage plus conforme à mes désirs.

Je refusai l'offre que me fit mon ami de m'accompagner plus loin, et seul, rompu de fatigue, la tête à peu près perdue, je pris le chemin de mon domicile avec le sentiment de résignation désespérée du soldat qui s'en va mourir à son poste.

Comme je remontais péniblement le faubourg, quelqu'un me barra le passage.

Ce n'était pas Timothée.

C'était X..., l'homme le plus décrié du journalisme, un de ces écrivains sans talent, sans la moindre qualité d'invention ou de style, ne vivant qu'en spéculant sur le talent et sur les besoins de leurs confrères, accumulant les combinaisons de journaux les plus impossibles, et comptant leurs fondations par leurs faillites; un de ces hommes, en un mot, pour qui l'on ne se découvre même plus, et avec lesquels on ne traite que la *copie* dans une main et l'argent dans l'autre.

Quelques semaines auparavant j'avais à peine rendu à X... son salut; mais ce jour-là les hommes m'étaient devenus tellement indifférents que je serrai la main qu'il me tendit.

— Qu'est-ce que vous avez? dit-il en m'attirant sous une lanterne.

Je fis la réponse ordinaire : — Rien.

— Ah! vous n'avez rien... Vous n'êtes pas malade?

— Eh ! non, je ne suis pas malade.

— Eh bien ! alors, mon cher, avec cette figure-là vous allez vous noyer, ou vous brûler la cervelle.

Je haussai les épaules.

— Voyons, reprit-il, qu'est-ce qu'il y a? Car assurément je ne vous laisserai pas dans l'agitation où je vous vois sans en savoir la cause.

Ma colère, comprimée depuis trois jours, éclata. Je n'examinai pas si cette question, adressée par un homme pire pour moi qu'un étranger, était une marque d'intérêt banal ou une tentation du sort, et avec l'éloquence de l'indignation, je racontai à X... tout ce qui s'était passé, sans omettre ce que l'on sait du détail de ma situation.

Je parlais haut, et quelques passans s'arrêtèrent, croyant à une dispute. X... m'écouta sans m'interrompre et sans me quitter des yeux.

Quand j'eus fini :

— Et de quelle somme s'agissait-il, me demanda X...?

— Trois cents francs.

— Eh bien! montons.

Et il alla frapper à la porte de la maison voisine, qui était la sienne. . . . .

. . . .

. . . .

V

C'est ainsi que je fus sauvé, non pas du suicide, je n'y songeais pas, mais d'un désastre qui certes eût été pour toute ma vie un souvenir amer.

Quant à Timothée, que depuis lors je pris l'habitude de ne plus saluer, il n'a cessé de se plaindre de mes obsessions et de mon ingratitude.

J'ai su qu'un jour, entendant parler de moi, il dit :

— Ce garçon-là n'arrivera jamais à rien ; que voulez-vous?... pas d'ordre ! !

— 1848 —





MON COUSIN DON QUIXOTE



MON COUSIN DON QUIXOTE

PHYSIONOMIE D'UN PHILHELLÈNE

—



Les coutumes, les institutions, les usages ne disparaissent point seuls dans les révolutions. Leur action (je parle des révolutions) ne s'arrête pas même aux idées, qu'elles emportent souvent. La morale, que les philosophes disent éternelle, en reçoit aussi de graves modifications. Telle vertu périt, se déplace, se transforme; des vices nouveaux s'engendrent, d'autres s'oblitèrent; de même qu'en suivant les âges on voit certaines maladies disparaître, d'autres se développer tout-à-coup. Et de même aussi qu'on peut faire l'histoire d'une idée, on peut faire l'histoire d'une vertu ou d'un vice.

Le Courage, cette vertu spontanée, agissante, irréfléchie, qui ne connaît ni préjugés, ni lois, et précipite l'homme vers son but au mépris de toute considération et de tout danger, qu'en avons-nous fait? Comment s'exercerait-elle d'ailleurs à travers les protections sans nombre qui nous entourent! protections abstraites ou matérielles : protection du magistrat sur son siége, du soldat dans sa caserne, du sergent de ville dans la rue, de la police partout! Je demande si à cette heure l'homme le plus lâche ne peut pas mourir sans avoir eu l'occasion de s'apercevoir de ce qui lui manque?

Certes, je ne veux pas calomnier mon temps, et la recherche puérile du paradoxe est aussi loin que possible de ma pensée. Non, le courage n'a pas disparu de nos âmes. Cet homme qui passe, courbé sous son chapeau de soie, portant dans son cœur le champ de bataille de son ambition et de ses faiblesses; cet autre qui chemine avec un front stoïque au milieu de difficultés inextricables, d'hostilités permanentes, et sous la perpétuelle sentence de mort du besoin ou de la faillite, ne sont pas, à mes yeux, moins héroïques que les Ariodant et les Membrin.

Mais au moins ce courage-là, que j'admire autant que qui que ce soit, est-il une transformation assez capitale de l'autre. D'une vertu tout en dehors, nous avons fait une vertu latente, patiente, pleine de circonspection et de calcul. L'autre, l'an-

cien courage, dans les rares occasions où il pourrait être de mise, ne peut plus même garder son nom. Il s'appelle vanité sur le terrain du duel, orgueil ou même entêtement dans le débat. Partout ailleurs il est tombé au-dessous d'un vice, et n'est plus qu'un ridicule. Miguel y Cervantès a conduit sa pompe funèbre et l'a enterré solennellement dans la tombe de son héros. Le Huron de Voltaire, pris sans cesse dans la contradiction des lois de l'honneur et des lois sociales, en est la caricature. Dans mon *Musée des vertus disparues*, je propose de placer dans une cage de verre la lance du héros de la Manche et le squelette de Rossinante, avec cette légende : L'HÉROÏSME.

Pauvre Don Quixote, avec ta lance toujours en arrêt et ta rosse toujours en marche, essaie donc de reprendre parmi nous ton œuvre de redresseur de torts ! Aujourd'hui l'homme qui prendrait la défense d'une femme inconnue ne trouverait même plus d'adversaires : on se contenterait de le plaindre comme un malade d'illusions, à moins qu'on ne déshonorât son dévouement par des interprétations avantageuses à sa vanité. Quant à celui qui s'aviserait d'entreprendre sur le rôle de la justice, en redressant les torts de la société ou de l'opinion, — on le conduirait chez le commissaire.

Il serait assurément bien puéril de regretter pour son temps des vertus dont il n'a pas besoin ;

mais de ces vertus même il doit être permis d'étudier les dernières et rares manifestations. C'est ce que je viens faire à cette heure, à propos d'une brochure de vingt pages, retrouvée au fond d'un carton, et qui ne contient pas autre chose que l'épanchement d'une âme généreuse et noble, la profession de foi d'un gentilhomme, d'un vrai chevalier, qui, comme Don Quixote et comme le Huron de Voltaire, expia par beaucoup de ridicule, sans parler d'autres infortunes, le malheur de n'avoir pas su trouver le rapport de sa propre vertu au temps et à la civilisation dans lesquels il vécut.

Ce pauvre Don Quixote était, quoique gentilhomme, mon cousin, cousin par alliance, je n'ai donc pas besoin d'excuse pour déguiser son nom. Il datait d'avant 89, et avait joué la comédie chez madame de Montesson, étant capitaine au régiment des dragons de Bourbon. Comment s'était passée sa jeunesse? C'est ce que je n'ai pu savoir, ne l'ayant connu que sexagénaire et déjà grand-père : on peut sans témérité parier pour de grandes folies, jamais vulgaires pourtant ; car c'est le privilége de ces natures étranges de pouvoir aller aussi loin que possible dans le ridicule, sans jamais tomber dans le commun. A coup sûr, s'il émigra, ce fut à la façon de Châteaubriand, pour courir les aventures, après un court engagement sous les drapeaux de l'armée de Condé ; à lui, pas plus qu'au gentilhomme breton, ne pouvaient convenir l'agitation frivole et la vie

cancanière des centres de l'émigration. Les tendances libérales de son esprit, qui se manifesteront tout à l'heure, font d'ailleurs supposer un tout autre rôle que celui de ces courtisans de l'exil si violemment caricaturés dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Evidemment Lafayette avait dû le séduire, s'il ne l'avait pas entraîné; sans doute il avait été de ces gentilshommes à qui un reste d'indépendance féodale avait fait saluer la destruction de la Bastille, et que l'amour immodéré de l'humanité rendit d'abord suspects à la cour de Coblentz.

J'ai dit que je l'avais connu sur le tard : j'étais moi-même alors enfant; et c'est sans doute à la surprise profonde que ses singularités causèrent à mon sens tout neuf, que je dois le souvenir si vif que j'en ai conservé.

Il vivait en ce temps-là retiré, à vingt lieues de Paris, dans une vaste propriété que son imagination mobile lui faisait bouleverser sans cesse sous prétexte d'améliorations. Tantôt c'était un bassin qu'il creusait et maçonnait lui-même au beau milieu d'une allée, tantôt un belvédère qu'il rasait pour se livrer sur le même emplacement à des essais d'agriculture. Dans la partie la plus découverte de son jardin, il avait élevé de ses mains une construction bizarre, consistant en deux pans de murs qui se coupaient à angle droit. En transportant successivement son siège dans chacun des angles formés par cette rencontre, il pouvait être assis à l'ombre

à toute heure de la journée. Dans ses travaux, il avait coutume de se faire assister de ses fils comme tâcherons, car c'était un de ses principes qu'un homme doit savoir tout faire, et que pour être libre il faut savoir se passer de tout le monde.

Mais ces améliorations par lesquelles il gâtait sa propriété n'étaient que la réduction en petit de ce qu'il rêvait pour l'embellissement et la grandeur de son pays. « La France, disait-il, en usant d'une forme de raisonnement qui fait songer au *Pédant* de Cyrano de Bergerac, la France est le plus beau pays du monde, Paris est la capitale de la France : il faut donc que Paris soit la plus belle ville de l'univers ! »

Oh ! les belles choses que nous verrions aujourd'hui, si le plan de Paris lui eût été confié ! Quelle bonne collection de curiosités et d'extravagances offriraient nos rues et nos places pour l'ébahissement des cockneys !

Je regrette de ne retrouver dans ma mémoire qu'un seul échantillon de ses visées sur ce sujet. Il s'agissait de la place Louis XV, dont la décoration a toujours été, sous la Restauration comme sous le gouvernement de Juillet, un grand embarras pour la commission municipale. Les uns, les *ultras*, voulaient à toute force un monument expiatoire du supplice de Louis XVI ; les autres, les libéraux, tournaient la difficulté en invoquant des raisons pratiques, telles que la nécessité d'avoir au

milieu d'une grande ville une vaste place pour les revues, les fêtes, etc. Voici comment mon cousin Francheville tranchait la difficulté. Il creusait au milieu de la place un bassin immense, pourvu de jets d'eau fantastiques ; puis à ce bassin, il adaptait un grand couvercle, qu'aux jours de cérémonie on faisait glisser dans des rainures : par là, jugez du reste !

Dès les premières phrases de cet article, j'ai été amené à parler de Don Quixote ; c'est que mon cousin Francheville ne lui ressemblait pas seulement par les côtés aventureux et extravagants de son caractère, il le rappelait encore par l'analogie de la figure et de toute la personne ; par sa haute taille, par sa maigreur, par la courbure impérieuse du nez, par la fierté avec laquelle il rejetait la tête en arrière, en promenant incessamment à l'horizon ses regards toujours en quête d'une aventure qui sollicitât son intervention.

Sa tenue, généralement fort négligée, était au besoin relevée par le grand air et les belles façons du plus courtois gentilhomme. Un madras, roulé sous le col de sa chemise et noué en dépit du bon sens, laissait à nu son cou maigre et nerveux comme le manche d'une contre-basse ; ses habits, ses guêtres (indice d'anglomanie), ses mains même n'accusaient que trop la nature de ses occupations ordinaires. Mais qu'une femme se montrât à la porte de la salle, ou du jardin, il avait bientôt fait de se lever,

de s'épousseter, de croiser sa redingote; et la grâce de son salut, la galanterie de son sourire étaient autant de mouches qui attiraient l'œil et le faisaient glisser sur le désordre et la malpropreté du costume. Il faisait beau surtout de le voir, aux jours de gala, faire avec une parfaite élégance, les honneurs de sa large table ; beau encore de l'entendre, au dessert, entonner d'une voix chevrotante ce couplet, qu'il ne refusa jamais à la sollicitation de sa voisine :

Français et militaire,
Dans l'âge du plaisir.
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mon seul désir !

Sa déférence obséquieuse pour *le sexe* n'est qu'une nuance de plus qui achève de l'appareiller à son type. Don Quixote dansant au château de Tordesillas, n'avait pas meilleure volonté que ne l'avait mon cousin Francheville à chanter sa chanson. Et de son côté, le comte de Francheville n'eût pas supporté avec une docilité moins grave les lutineries des filles de chambre de la Duchesse. Pour lui, le sexe faible était toujours, en raison de sa faiblesse même, le sexe le plus noble ; et s'il n'avait pas quelque part une Dulcinée à qui envoyer ses madrigaux et ses soupirs, c'est qu'à côté du culte qu'il professait pour la femme idéalisée, le vieux patriarche féodal avait le culte pratique de la famille et le zèle de

l'éducation. Les principes de Rousseau, dominant à l'époque où il avait quitté la France, avaient bien pu aussi laisser leur levain dans cette tête enthousiaste que séduisaient toutes les excessives grandeurs, l'emphase du discours, comme la témérité de l'action.

Le comte de Francheville avait huit enfants, garçons et filles ; il en avait eu douze ou quatorze. Le développement le plus large de la population était un de ses principes en économie politique. Dans la brochure que j'ai sous les yeux, et dont je possède peut-être aujourd'hui l'unique exemplaire, je lis cette belle phrase, qui paraîtra à plus d'un de mes contemporains avoir dévancé de vingt ans le style des polémiques de 1848 :

« Ce n'est pas en supputant et l'importation et l'exportation, en balançant et la production et la consommation, — et *la population*, — en trouvant le point où il faut défendre ou ordonner à la femme d'être féconde, ce n'est point ainsi que l'on détermine le bonheur des nations.... La nation la mieux régie est celle où l'on ne redoute pas le nombre de ses enfants — *trésor au-dessus de tous les biens de la terre !!!* »

Au moins le bon M. de Francheville savait-il n'être pas inférieur dans la pratique à ses théories.

Le peu que j'en ai dit plus haut a déjà pu faire préjuger son système d'éducation. Pour ce brave,

aux yeux de qui l'idéal de l'homme était le guerrier, et la femme accomplie l'héroïne, les meilleurs moyens d'éducation étaient les plus propres à développer indistinctement chez tous l'énergie et l'intrépidité. Cette intention éclatait jusque dans le choix des noms qu'il donnait à ses enfants au baptême. Il appelait les garçons, Jean-d'Arc, Maurice, Henri ; les filles, Camille, ou Sabine. Tout petits, il les lançait lui-même à la rivière, sans autre secours qu'une botte de paille, et les hissait tant bien que mal sur les chevaux les plus difficiles. Le palfrenier, le carossier même n'avaient pas plus affaire chez lui que le maçon ou le terrassier. C'était, à vingt ans de distance et dans une exécution plus sévère, l'organisation de la colonie de Ménilmontant. On peut croire qu'avec une telle direction, les accidents n'étaient pas rares et que plus d'une fois fils ou filles furent rapportés à la maison, les uns à moitié noyés, les autres plus ou moins marqués du fer de leur monture. Jamais peut-être mère ne fut plus éprouvée dans sa tendresse que Mme la comtesse de Francheville.

De ce que M. de Francheville vivait, comme je l'ai dit, à vingt lieues de Paris, dans une petite ville, il ne faudrait pas inférer qu'il eût résolu de priver ses concitoyens du concours de ses lumières et l'humanité tout entière de sa protection. Ce qui pour tout autre eût été une retraite, n'était pour lui qu'un camp d'observation. Sa lunette toujours tendue vers Paris ne lui laissait pas per-

dre le plus petit incident des mêlées parlementaires, et l'on eût incontestablement trouvé plus d'un député beaucoup moins bien informé qu'il ne l'était de ce qui se passait à la Chambre. Il s'en fût trouvé un bien plus grand nombre qu'il eût fait rougir de leur inertie par l'intérêt actif qu'il apportait aux affaires publiques. Il faisait à la lettre litière de journaux et de brochures, et la meilleure partie de ses matinées, il la passait assis sur un trône de paperasses, un pied sur une chambre, un pied sur l'autre, dévorant, analysant, comparant, non sans interrompre fréquemment ses méditations par des exclamations, par des sourires amers, et par de véhémentes apostrophes à l'adresse des députés qui ne partageaient pas ses opinions. De là des correspondances, lettres, réponses, rectifications, démentis, défis, adresses qu'il expédiait sans hésitation, après les avoir rédigés sans ratures sur son genou. Plus d'une fois les presses de l'imprimeur de la ville en gémirent.... Projet sur la liberté de la Presse, Projet sur l'Éducation, Projet sur l'organisation et la distribution de la Force publique, ce dernier *conforme* (je cite la brochure) *aux principes du général Tarayre*. « A la barre de la chambre, ajoute-t-il, je ne craindrais pas d'en soutenir la discussion ! » Je crois, en effet, me rappeler qu'il fut un jour expulsé du palais Bourbon, pour avoir voulu, du haut d'une tribune, haranguer l'Assemblée. Ses éternelles requêtes avaient fini par

lasser la patience des membres du comité des pétitions, qui de temps à autre se permettaient dans leurs rapports d'égayer la Chambre à ses dépens. Mais c'est au sujet de ces attaques félonnes d'ennemis cachés derrière une tribune, que se réveille dans toute sa hauteur le mâle courroux du Don Quixote.

Il apprend qu'un jour... le 20 décembre 1821, — il donne la date ! — un de ses projets a été irrévérencieusement traité par M. de R... et C... d'I..., députés. — Vite un cheval ! (a horse !) et le voilà sur le perron de la chambre, attendant imperturbablement MM. de R... et C... d'I... pour leur donner une leçon de gravité !

Pauvre M. de Francheville ! qu'alliez-vous faire dans une assemblée d'orateurs constitutionnels ? Vous, l'homme tout d'une pièce, pour qui les mots n'avaient qu'un sens, qu'alliez-vous faire dans cette galère, ou plutôt dans cette volière de geais babillards et de perroquets moqueurs? Quelle réception firent MM. de Riancourt et Cornet d'Incourt, desquels il s'agit ici, au cartel du chevalier-patriote? je ne l'ai pas su ; mais quant à lui, j'en suis bien sûr, il s'en revint la tête basse avec son affront, — son épée sous le bras, et au pas de son cheval. Car ce n'est pas de nos jours que les épées ont barre sur les langues, et qu'une contenance héroïque triomphe du laço de la rhétorique et des lazzis d'une assemblée parlementaire.

L'étincelle qui devait faire éclater toutes les bor-

dées d'héroïsme de mon cousin Francheville, c'était la question de l'indépendance de la Grèce.

Bien des gens peuvent se rappeler encore l'enthousiasme fou que la guerre du Péloponèse excita en France. Cet enthousiasme fut poussé jusqu'au délire par la société parisienne, toujours disposée à s'amuser de tout et à se passionner pour tout événement qui lui permet de changer sa toilette et ses habitudes. La République avait restauré le costume antique : on inventa en 1820 les étoffes à la grecque, les tentures à la grecque, les coiffures à la grecque. On dansa pour les Hellènes; on quêta pour les Hellènes. Les romances ne parlèrent plus que de klephtes et de janissaires. Quoique tout enfant à cette époque, j'ai gardé le souvenir de certains faits particuliers bien caractéristiques.

J'ai surtout mémoire d'un pâtissier qui pleurait en servant la pratique, et répétait sur un ton dolent digne des mètres d'Eschyle, à ceux ou à celles à qui il servait ses *darioles :* — Ah ! monsieur ! ah ! madame ! il n'y a plus de Grecs ! il n'y a plus de Grecs ! — C'était au lendemain de la nouvelle du massacre de Scio. — Je ne parle pas, bien entendu, des dithyrambes de l'auteur des *Messéniennes* et de l'auteur des *Orientales*.

M. de Francheville n'était pas homme à borner son dévouement à des larmes et à des odes. S'il

publia une Cantate en faveur des Grecs (1), ce ne fut qu'un prétexte pour répandre dans le public les idées plus sérieuses qu'il méditait pour leur affranchissement. La Cantate — en vers — n'occupe que quatre feuillets de la brochure : ce sont, comme on peut l'imaginer, des vers de militaire et de gentilhomme campagnard, et la gaîté que l'on pourrait trouver dans quelques-uns ne vaut pas l'ennui de lire le reste. Mais ce qui dépasse comme grotesque et comme étrangeté la poésie des premières pages, c'est la prose des pages suivantes, dans lesquelles le bon gentilhomme entreprend de justifier les sentiments manifestés dans sa cantate. Dix pages d'un style fiévreux, hâtif, agressif, entrecoupé d'apostrophes, d'allusions, de réticences, où se succèdent les propositions les plus hétérogènes et où nous passons presque sans transition de la dissolution des cortès portugaises, par Don Miguel, à l'abolition de la peine de mort, et de la théorie du suffrage universel aux fusils à la Paoli ! Il me paraît clair que l'ardent philanthrope, comptant sur le succès de l'à-propos, avait cherché à fondre et à résumer dans les *Notes* toutes ses propositions précédentes. La première de ces propositions a naturellement trait

(1) *Cantate sur les Grecs,* considérations sur le droit politique, et proposition d'une croisade en faveur des Grecs, par le comte de F..... — *Se vend au profit des Grecs.* Paris, Delaunay, au Palais-Royal, in-8° 1827.

à la régénération de la nation grecque pour laquelle il rêve une république fédérative :

O Grec ! redeviens grand, libre et républicain !

s'écrie-t-il ; mais en bon royaliste, il ajoute en note : « Jadis la Grèce fut république, *il y a ici légitimité.* »

Vient ensuite une distinction ingénieuse entre le gouvernement représentatif et le gouvernement *interventif*, mot créé par l'auteur. « De gouvernement représentatif il ne saurait y en avoir. Les gouvernements peuvent se nommer interventifs, le peuple y intervient. Mais la souveraineté inhérente à la masse ne peut appartenir à aucun corps, à aucune autorité. »

Plus bas il ajoute : « L'on peut voir que je n'aime pas les chartres octroyées. — Parlons de celle de Portugal ! » et il en parle !

M. de Francheville n'aime pas les Anglais, ou plutôt, comme il le dit, *l'Anglais*, dont il abhorre l'esprit de conquête,

Reste armé sur ta terre, et ne la franchis pas !

s'écrie-t-il avec véhémence.

M Canning est sa bête noire, lord Castelreagh, son antechrist ; quant à M. Pitt, c'est bien lui « qui solda (p. 15) tous les acteurs des crimes de la Révolution française avec les fonds votés par le Parlement. »

Le triomphe de la politique de mon cousin Don Quixote, c'est la création du *Tribunal d'arbitrage suprême,* destiné à vider pacifiquement les différends des peuples, et auquel devaient concourir trois envoyés nommés par chaque nation pour un temps déterminé. M. de Francheville s'empresse de reconnaître que la paternité de cette idée ne lui appartient pas absolument : « Après tant de sages, dit-il, je l'ai bien souvent proposée. » Il est fâcheux qu'ici l'homme d'état campagnard n'ait pas cru devoir nous citer toutes ses autorités. Peut-être ignorait-il que parmi les ancêtres de sa proposition il pouvait compter Henri IV, qui, à ses projets de monarchie européenne, avait joint l'idée d'un tribunal des souverains.

Où l'infatigable ami de l'humanité, ce marquis de Riquetti de la Restauration, plaçait-il le siège de son tribunal? Je vais vous le dire, car à coup sûr vous ne le devineriez pas. C'était à l'isthme de Panama !

« La jonction qu'il forme des deux Amériques, une large voûte souterraine qu'il *doit être possible d'y creuser,* réunissant les deux mers et par là les deux hémisphères, eussent peut-être rendu ce lieu le plus favorable de la terre. »

En vain objecterait-on l'insalubrité de l'isthme : « Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il *faut en rechercher les causes pour les détruire!* » — Oh ! fort bien ! — Un peu plus bas :

« Au moment où ce trop faible écrit sort de dessous la presse, je l'y fais rentrer. J'ai besoin d'exprimer, etc., etc. » Il s'agit de refuter un article de M. Avenel, dans la *Revue encyclopédique,* sur l'histoire d'Alexandre Ier de M. Alphonse Rabbe. — M. Avenel a dit trop de bien des Anglais.

En passant, nous accrochons la question de la peine de mort. Nous recevons dans les yeux une gerbe de noms propres : Volf-Tone, Riego, le duc d'Enghien, le maréchal Ney, M. de Villèle, M. Canning (toujours M. Canning) !

Mais le morceau capital de la brochure, le plus significatif, celui qui donne à la fois l'accent du Don Quixote et la mesure de l'homme de guerre, c'est la dernière page intitulée : *Engagement et serment du croisé*. Ici M. de Francheville se redresse, et comme honteux de son bavardage, il met la main sur son épée. Il semble dire, pour me servir d'une expression soldatesque : Assez causé, debout !

« Nous suffira-t-il de faire pour les Grecs de stériles vœux? de leur offrir des secours pécuniaires ? Nos ressources sont bornées. Aux Grecs il faut des bras, il faut du fer !

» L'hiver va s'appesantir : si, au 1er mars prochain (1827), l'indépendance absolue des Grecs par *le Turc* n'est pas proclamée,

» Que tout Français, brûlant du désir de servir l'humanité sainte, pénétré du principe sacré de l'in-

dépendance mutuelle des peuples, se croise pour voler au secours de la Grèce.

» Les journaux *la Revue encyclopédique, le Courrier français, le Constitutionnel, le Journal des Débats* et *le Producteur* sont priés de constater son serment.

» Au cas où le nombre des croisés atteindrait trois mille, tous, le 1er avril (quelle rencontre !) sont rendus à Marseille. Accourez, jeunes Français ! Leur nombre est immense...

» ... Le croisé est muni d'une épée, d'un fusil *à la Paoli,* garni d'une baïonnette. Il a cent cartouches, une épée ou un sabre ; une paire de pistolets, un poignard. Il solde sa subsistance ; — il vit de peu, celui qui vit de son courage !

» ... Le duel parmi nous sera déclaré infâme...

» Le croisé se distribue par centuries. Chacune nomme son chef, etc. »

SERMENT DU CROISÉ

« Je soussigné Louis-Camille P. de Francheville, ancien capitaine de dragons, né le 25 décembre 1763, demeurant à ***,

» Profondément affligé des maux que fait peser sur la Grèce l'insolente domination des Turcs, pensant que nul peuple ne doit prévaloir l'un sur l'autre ;

» Je déclare me croiser en faveur des Grecs, aux conditions insérées ci-dessus, le nombre des croisés atteignant trois mille, l'indépendance de la Grèce n'étant pas solennellement reconnue par le Turc, mes facultés physiques et intellectuelles m'étant conservées.

» Je prends sur mon honneur l'engagement d'être rendu à Marseille le 1er avril prochain, et là, à mes risques et à mes frais, réuni aux centuries qui devront se former, et dont je ferai partie, je me porterai à la première occasion qui pourra s'offrir sur le territoire grec, sous les ordres du colonel Fabvier.

» Je serai obéissant aux lois de la discipline, aux lois de l'honneur.

» Toute propriété particulière ou publique me sera sacrée; mon but, protégé par Dieu, est de la défendre et d'obtenir l'indépendance de la Grèce aux dépens de ma vie.

» Je désire servir l'humanité.

» J'en fais le serment.

» FRANCHEVILLE. »

Ce qui suit est plus touchant encore :

« *Nous suivrons notre père,*

» CH. DE FRANCHEVILLE,
» et H. DE FRANCHEVILLE. »

Et en capitales :

» L'ÉLAN DE MES ENFANTS M'HONORE !

» F. »

Eh bien ! une seule réflexion suffit pour corriger l'enflure théâtrale et un peu gasconne de ce manifeste, c'est qu'au moment où M. de Francheville publiait son serment, son fusil *à la Paoli,* ses pistolets, son sabre, sa baïonnette étaient prêts, sa dépense, ses frais de route calculés ; c'est que, au 1er avril, le cas échéant, il n'eût pas hésité d'une minute à faire le sacrifice de sa vie et de celle de ses enfants. Il eût embrassé sans faiblesse sa femme et ses filles, et il eût emmené ses deux fils, sans leur laisser le temps, sans leur reconnaître le droit de se dédire. Il eût agi, j'en suis sûr, avec autant de simplicité que son langage avait d'emphase, et c'est par là qu'il échappe au ridicule ; et c'est ainsi que cette vertu, superflue dans une société régie par la diplomatie et gardée par des armées permanentes, mérite encore tous nos respects. Ce qui sauve d'ailleurs la mémoire du comte de Francheville, c'est l'honorabilité de ses fils, devenus des hommes aguerris et industrieux, à travers cette éducation de pionniers et de caraïbes.

M. de Francheville fut emporté, en 183*, par l'épidémie. Sa mort dut être un passage sans troubles

et sans tempêtes. Nulle terreur, nul remords n'agita son âme prête à partir ; car bien mourir c'est encore la science des héros.

— 1850 —



LE ROMAN D'UNE DÉVOTE



LE ROMAN D'UNE DÉVOTE

—

LA COMTESSE DE B*** A SIDONIE DE C***



L vous plaît, chère petite, pour faire diversion à la vie que vous menez ici, dans ce vieux et ennuyeux château peuplé de vieilles et ennuyeuses figures qui pour vous n'ont plus que l'apparence de la vie, — il vous plaît de vous adresser à la plus vieille (vous voyez que je ne vous fais pas dire la plus ennuyeuse) et de la faire parler d'amour ! — C'est un contraste, et votre âge les aime. Vous riez d'avance de la grimace que fera ma bouche en prononçant ces jolis mots. Eh bien ! chère enfant, vous ne la verrez pas; car, au lieu de parler, je vais écrire. Et je vous devrai de

plus une bonne soirée; car je me suis promis de veiller cette nuit en écrivant pour vous mes impressions de jeune fille.

Quand je dis pour vous, je ne sais trop qui de vous ou de moi y profitera davantage : il est bien vrai que vous lirez demain ces confidences; mais moi je les lirai ce soir, et je suis sûre qu'il m'arrivera plus d'une fois d'oublier que j'écris pour une autre. Et puis, d'ailleurs, c'est mon propre roman que je raconte; quelle histoire, quelles aventures pourraient me toucher davantage ?

Mon roman! ah! je vous vois ouvrir de grands yeux. Eh bien! oui, un roman, et des plus romanesques, je m'en vante!

Mais d'abord, mettons-nous d'accord sur le degré d'estime où nous devons tenir les romans; je ne voudrais pas non plus exposer par trop ma vieillesse à vos malices. Me poser en coquette octogénaire, tourmentée du regret de ses galanteries, ne serait pas du tout mon fait. Sachez que je tiens ma vie pour très-bien employée, quoique j'aie été mariée à dix-neuf ans à un homme plus âgé que moi de vingt ans et fort peu galant. Et si Dieu ne m'avait repris mes deux pauvres enfants, dont l'un est mort à l'armée, et l'autre, vous savez comment, je ne supporterais la comparaison avec personne pour le bonheur.

Je ne veux pas médire de l'amour : on a dit qu'il était la grande affaire de notre sexe. Mais croyez-

moi, la règle suprême de la vie est la PRUDENCE, et tout compensé, on ne se trouve pas trop à plaindre, lorsqu'arrivée à cette extrémité de l'âge, on recueille le tribut légitime d'hommages que le monde accorde aux grands devoirs remplis. On peut alors se livrer sans mélange d'amertume à ces retours vers le temps de la jeunesse ; on les met sur le compte de la caducité, j'allais dire de l'enfantillage. Ne pensez pas, chère enfant, que j'abuse du privilège dévolu aux cheveux blancs. L'amant le plus aimé, le plus aimable, peut nous coûter un regret, nous enlever une illusion, et mieux vaut, à tout prendre, à côté d'une vie sans tache, emporter un souvenir non défloré, que d'avoir à déplorer dans sa vieillesse la perte de son bonheur et de son repos, sacrifiés à une erreur.

Aimez votre mari, si vous pouvez; mais aimez avant tout votre honneur : la noblesse est à ce prix.... Je m'aperçois que j'intervertis l'ordre accoutumé, et que la morale vient ici avant la fable. A qui la faute ?

A vous, sans doute. A coup sûr je ne songerais pas à moraliser, si votre image obstinée ne demeurait au bout de mon papier. — Allez-vous en, et laissez-moi toute à mes souvenirs.

J'avais donc dix-sept ans. Dix-sept ans!... Environ le cinquième de l'âge que j'ai aujourd'hui. Je viens de réfléchir pendant une demi-heure sur cette ligne,

et j'ai pensé plus de choses que je n'en pourrais écrire pendant toute cette nuit.

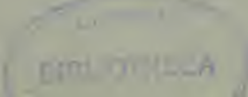
Faut-il vous décrire la personne que j'étais alors? A quoi bon? Vous avez vu le portrait qui est dans ma chambre, et que mon mari fit peindre par Tocqué, l'année même de notre mariage. Eh bien! j'étais tout le contraire de ce portrait-là; on m'y a fait les yeux bleus, et je les avais gris; la main potelée, et je l'avais maigre. A cela près, j'en valais bien une autre; quoique ma chevelure fût plutôt brune que blonde, ce qui était un malheur alors, attendu que la reine avait les cheveux blonds, et qu'en tout le roi fait la mode. Dites à mon petit neveu Henri de vous réciter là-dessus un vers latin qu'il sait, et qui dit cela fort bellement.

J'étais à dix-sept ans orpheline de père et de mère, et je ne faisais que sortir du couvent, d'où ma grand'-mère, Mme de Rémontré, m'avait retirée pour me prendre avec elle, autant pour se donner une compagnie que pour m'initier aux soins d'une maison et à l'usage de la société.

Mme de Rémontré avait été longtemps pour moi toute une famille; j'avais perdu mon père à sept ans, ma mère à douze, et pendant les six années que j'avais passées au couvent, le visage de cette bonne femme avait été le seul que j'entrevisse aux heures de récréation derrière la grille du parloir. C'était encore avec elle et grâce à elle que j'avais pu, à certains jours, prendre un avant-goût de la vie de

ce monde, dont les mystères exaltaient si fort les imaginations des jeunes recluses. Mon bras passé sous le sien, je m'aventurais dans les rues, repaissant ma curiosité des merveilles étalées dans les boutiques, et cherchant à pénétrer le secret de l'activité, des attitudes, des regards de cette foule qui circulait autour de nous. — C'est encore à ma grand'mère que j'avais dû de ne pas trop m'apercevoir que j'étais orpheline aux jours de vacances. N'était-ce pas tout simple, après cela, que je lui reportasse toute l'affection dont mon cœur était plein, et que tant de pertes laissaient sans objet ?

Toutefois, il faut le dire pour être vraie, cette volonté d'attachement ne résista pas à trois mois d'intimité. Douée de toutes les vertus qui rendent une femme de son âge vénérable, Mme de Rémontré apportait dans la pratique de la vie cette ponctualité mesquine à laquelle se plient difficilement les jeunes filles élevées hors de la maison et du ménage. Vous dirai-je toute la vérité, mon enfant ? ma grand'mère était ce qu'on appelle *bornée*. Fière d'avoir élevé six enfants, et d'avoir, pendant quarante ans, tenu irréprochablement sa maison, elle ne concevait pas d'autres occupations pour une femme que celles de l'office et de la lingerie. Pieuse, elle avait une dévotion étroite et formaliste qui me choquait d'autant plus, qu'isolée de bonne heure et contrainte en quelque sorte de dépenser mes tendresses en rêveries,



j'avais rapporté du couvent une piété exaltée et mystique, que mon confesseur m'avait plus d'une fois engagée à régler. — Défiez-vous de l'orgueil, me disait-il.

Nous occupions, ma grand'mère et moi, sur les derrières de l'hôtel d'A..., rue Saint-Dominique, à l'entresol, un vaste et sombre appartement dont toutes les fenêtres, une exceptée (celle de ma chambre, qui avait vue sur des jardins), donnaient sur la cour. Dès le premier jour de mon arrivée, j'étais entrée, sous le contrôle de Mme de Rémontré, en fonctions de ménagère : une partie de la matinée se passait à faire mon éducation; les visites et les exercices de piété remplissaient le reste de la journée. Tout le temps dont je ne pouvais justifier l'emploi par une occupation déterminée était réclamé par ma grand'mère, à qui je faisais en outre compagnie pendant toute la soirée.

Une fois par semaine, Mme de Rémontré réunissait à dîner toute sa famille, réduite par la mort de mon père à cinq membres, trois fils et deux filles, tous mariés, et dont quelques-uns avaient des enfants déjà assez grands pour être mis à table. Vous comprenez, ma chère enfant, que ces jours-là étaient des jours de bataille rangée. Il s'agissait de présider au recensement de la vaisselle, au dénombrement des compotes, à l'ordonnance du dessert. Ma grand'mère était parfois près de se scandaliser de l'indifférence et du sang-froid que j'apportais à ces manœuvres,

qui provoquaient chez elle une activité voisine de l'enthousiasme.

Un autre jour, et à tour de rôle, nous dînions chez l'un de mes oncles qui ce jour-là recevait aussi chez lui toute la famille.

Ces deux dîners par semaine et trois ou quatre bals que mes tantes donnaient chaque hiver, étaient les seules distractions à la vie la plus monotone, la plus uniforme, la plus triste, en un mot, qu'il soit possible d'imaginer pour une jeune fille de dix-sept ans. Dieu m'est témoin, mon enfant, qu'en rappelant les souvenirs de cette vie, je n'y mêle aucun sentiment d'amertume contre celle qui me la faisait partager. Elle sait, et Dieu aussi, que sa mémoire n'a jamais cessé d'être bénie, et qu'à mesure que les années effaçaient l'impression des inégalités que la différence d'âge créait entre nous, j'ai senti croître ma vénération pour ses vertus et ma reconnaissance pour sa bonté maternelle, et peut-être aussi le regret de les avoir trop peu appréciées autrefois. Mais est-ce ma faute si, en essayant de redevenir l'enfant que j'ai été, je réveille en moi les susceptibilités et les préjugés égoïstes de l'enfance, si j'éprouve un certain frisson à me retrouver dans ces profondes et mornes pièces peuplées de mes inquiétudes et de mes tristesses d'orpheline? Était-ce ma faute alors si, durant ces longs tête-à-tête, pendant les soirées d'hiver, ma pensée retournait avec regret au souvenir des con-

versations du couvent, où du moins il se disait quelque chose?

Il est vrai que j'avais contre ces ennuis un refuge, ma chambre, située, comme je vous l'ai dit, au fond de l'appartement; ce qui en faisait une véritable retraite. Là étaient les portraits de mon père et de ma mère; là aussi mon clavecin, les quelques livres que j'avais rapportés du couvent et dont la plupart m'avaient été donnés par mes institutrices, et encore deux ou trois dessins encadrés, présents de mes compagnes chéries. C'était là que, sous prétexte d'étude ou de toilette, je pouvais me retirer de temps à autre, pour me recueillir en moi-même, souvent pour pleurer sur les malheurs de mon enfance, et plus souvent encore pour déplorer mon avenir aussi plein d'angoisses que mon passé.

Car, sachez-le, ma fille, au malheur d'être orpheline, s'ajoutait pour moi l'embarras d'être pauvre. Mon père s'était vu ruiné dès les premières années de son mariage (ce désastre foudroyant avait abrégé sa vie) et le peu que j'avais à prétendre dans l'héritage de ma grand'mère faisait de moi un parti peu considérable. Ç'avait donc été, dès les commencements de notre réunion, le texte ordinaire des remontrances grand'maternelles, qu'ayant peu de dot à apporter à mon mari, je devais redoubler d'attention sur moi-même, afin de lui rendre en *bonheur* ce qu'il me donnerait en *fortune*. Je devais surtout me préparer à l'avance à considérer mon époux

comme un bienfaiteur, et à accueillir comme actes de générosité les recherches dont je serais l'objet. Je vous avouerai que, modestie à part, ce raisonnement me blessait un peu. Il me semblait que si pauvre que je fusse, ce n'était pas un si mince cadeau que ma personne, et que je valais bien la peine d'être désirée. Cette façon de me présenter les idées des hommes sur le mariage me fit prendre en mépris le sexe tout entier. Les marques de politesse ou de galanterie, les *compliments* que je recevais, au bal, de mes danseurs, me paraissaient autant de lieux-communs hypocrites, ou de consolations outrageantes, dont je me vengeais, soit par des railleries, soit par le plus hautain silence. Mon parti, d'ailleurs, était pris d'échapper à cette fatalité d'humiliation. Plutôt que d'accepter le mariage comme un bienfait et de voir mettre en balance mes affections et une fortune, j'étais décidée à tenir éternellement compagnie à Mme de Rémontré; dussé-je, redevenue pour la seconde fois orpheline, retourner au couvent pour n'en plus sortir.

J'étais, du reste, trop persuadée que ces résolutions seraient généralement peu approuvées autour de moi, j'avais même trop lieu de craindre de les voir interpréter d'une manière désavantageuse, pour ne pas éviter de les manifester. Jamais les exhortations de ma grand'mère ne soulevèrent, de ma part, la plus légère objection. Les allusions que l'on faisait en ma présence à mon futur établissement,

étaient accueillies tête baissée et en silence. Mais cette réserve obstinément gardée chaque fois que revenait sur le tapis ce sujet, si éminemment intéressant pour toute jeune fille avait elle-même quelque chose d'inquiétant. — « Oh ! nous savons que vous avez une tête, » — me disaient en riant les plus clairvoyants de la famille...

Ici, je m'aperçois qu'ayant à nommer fréquemment, dans le cours de ce récit, mes oncles et mes tantes, le plus court moyen de vous les faire connaître est de vous les présenter tout d'une file, comme en tête d'une pièce de comédie. Je vous ai dit que madame de Rémontré avait conservé trois fils et deux filles. Celui de mes oncles qui était devenu l'aîné après la mort de mon père était appelé, dans la famille, M. de Rémontré ; j'appelais les deux autres simplement par leurs noms de baptême, le cadet, mon oncle Bertrand, le troisième, mon oncle Léviste ; mes deux tantes (les deux sœurs de mon père), qui prenaient rang après l'aîné de mes oncles, avaient épousé l'une un magistrat, M. de Danville, l'autre M. de Riffec, commissaire des guerres.

D'une si nombreuse parenté, une seule personne m'avait inspiré une sympathie véritable : c'était ma tante Léviste, de son nom Madeleine de Lévi, et que j'appelais communément ma tante Madeleine. Elle n'avait que quelques années de plus que moi, et le soin qu'elle mettait à m'appeler sa nièce, pouvait passer pour une coquetterie, tant la comparaison lui

était avantageuse. Je l'avais trouvée, à ma sortie du couvent, mariée seulement depuis cinq ans et mère d'une jolie petite fille de quatre ans que nous promenions ensemble. C'était une personne enjouée et spirituelle, tempérant par une bonté excessive, un esprit des plus vifs. Dès les premiers jours, elle m'avait mise à l'aise en démêlant fort délicatement le sujet de ma mélancolie et de ma réserve. Comme le respect qu'elle portait à sa belle-mère était sincère, elle ne craignait pas d'y faillir en s'égayant dans le particulier sur les *manies* que l'âge lui avait fait contracter. Souvent il lui arriva de dissiper, à force de saillies, les accès d'humeur que certaines tracasseries m'avaient causés. Il était du reste impossible, tant sa gaîté était communicative et sa franchise innocente, de concevoir contre elle le moindre ressentiment, comme de ne lui pas tout accorder. Que de fois elle fit tourner à mon profit cet ascendant de son heureux caractère, en enlevant d'assaut des permissions, des tolérances que je n'aurais jamais osé solliciter ! Je puis dire que si j'ai dû à ma grand'mère de passer honorablement les années de ma jeunesse, c'est à ma tante Madeleine que je dois de ne les avoir pas tout à fait passées sans joie et sans plaisir. — J'allais lui devoir plus encore, car elle fut, ainsi que vous l'allez voir, l'occasion de l'événement qui pendant deux ans anima ma vie et dont il est temps que j'aborde le

récit, si je ne veux absolument vous noyer avec moi dans mes radotages.

Un jour donc, un jour, — nous devions précisément dîner le lendemain chez mon oncle Léviste, — ma tante de Riffec vint dans la matinée faire visite à sa mère. J'étais assise à quelques pas d'elles; et je brodais, ne donnant à l'entretien qu'une assez médiocre attention, lorsque les mots suivants, prononcés par ma tante, me firent tout à coup sortir de mon indifférence.

— Nous aurons demain, chez Madeleine, disait-elle, un convive sur qui vous ne comptez pas.

— Et qui donc?

Ma tante se mit alors à parler fort bas et fort vite, manœuvre qui lui était habituelle, car elle était nanaturellement fort mystérieuse et particulière.

Je voyais seulement ma grand'mère lever les yeux au ciel d'un air de componction et joindre piteusement les mains en poussant des : Hélas!

— La pauvre enfant! quel malheur! C'est une grande croix que le Seigneur lui a infligée! Quelle plaie pour une famille! etc. — Eh! pourquoi ne pas le laisser à son régiment? Qu'en veut-on faire à Paris?

— Il n'y sera qu'en passant, répondit ma tante. Et là-dessus elle reprit le ton confidentiel et ne le quitta plus jusqu'à la fin de sa visite.

J'avoue que ce peu de mots et l'annonce d'un personnage inconnu avaient quelque peu éveillé ma

curiosité, bien que je fusse habituée à voir ces dames considérer comme événements importants les choses les moins intéressantes. Le soin qu'on avait pris de me mettre en dehors de la confidence me rendait les questions assez difficiles. Heureusement pour moi, madame de Rémontré, naturellement peu gardeuse de nouvelles, me mit au fait dans le courant de la soirée.

Le convive inattendu que nous devions trouver le lendemain chez ma tante Madeleine n'était autre que son propre frère, M. de Lévi, qui traversait Paris pour s'aller embarquer au Hâvre.

— Sa famille, me dit ma grand'mère, a pris le parti de l'envoyer aux Indes, car, ajouta-t-elle, c'est un *mauvais sujet !*

Un mauvais sujet ! que pouvait-ce être qu'un mauvais sujet ? Habituée à ne jamais voir d'autres hommes que mes oncles, ou les amis de la famille, gens pour la plupart bien nés et d'une urbanité parfaite, que pouvais-je imaginer qui répondît à cette qualification? Ce mot réveillait d'ailleurs dans ma mémoire un souvenir confus de certaines imaginations fantastiques de mon enfance. Quelquefois, alors que j'étais toute petite fille, il m'arrivait d'être troublée dans mon sommeil du soir par des chants et des cris poussés dans la rue. J'appelais ma mère et je lui demandais qui étaient ces gens qui chantaient et criaient si fort à pareille heure? Et ma mère me répondait : Ce sont de *mauvais sujets,* mon enfant.

Le frère de ma tante Madeleine était-il donc de ces gens-là !

Assurément il aurait le teint allumé, les mains rouges, les cheveux en désordre et sans poudre ; une grande épée mal attachée lui battrait aux jambes ; il sentirait le vin et le tabac, parlerait haut ; il jurerait peut-être (— s'il allait jurer ! —) et si j'allais être placée près de lui à table? En y réfléchissant, je finissais par trouver ma grand'mère bien imprudente de m'exposer à un semblable voisinage.

Lorsque nous arrivâmes le lendemain chez mon oncle, le cercle était déjà formé autour de la cheminée. En traversant la pièce, je vis une ombre se lever à ma gauche dans l'embrasure d'une fenêtre et nous faire un salut profond, auquel je répondis sans lever les yeux. Et ma prudence m'avait bien inspirée, car, en approchant du cercle, je n'y découvris aucun visage inconnu. Il fallait donc que l'ombre qui nous avait saluées fût le Mauvais Sujet en personne.

Il s'était rassis après tout le monde et avait repris l'occupation que nous avions interrompue, qui était (le singulier passe-temps pour un homme de sa trempe !) de faire sauter sur son genou la petite fille de ma tante, l'enfant dont je vous ai parlé. Assise à la place la plus reculée, je pouvais sans me détourner et rien qu'en prêtant l'oreille deviner à quel jeu il l'amusait. Il lui parlait à mi-voix et sur un ton comique, lui disant apparemment des choses fort

plaisantes, car la petite se tordait de rire à chaque parole. Elle fit à la fin un tel bruit, que toutes les têtes se tournèrent, moins la mienne, vers la fenêtre, et mon oncle de Riffec, qui se chauffait adossé à la cheminée, dit :

— Voilà une petite fille qui paraît bien aimer son oncle.

— Mon frère, répliqua ma tante Madeleine, aime beaucoup les enfants, et, comme il fait tout ce que veut celle-ci, ils sont les meilleurs amis du monde.

Le Mauvais Sujet, ainsi interpellé, se leva, et soutenant à deux mains la petite cramponnée à son cou, s'avança dans le cercle :

— Il faut bien que je m'occupe beaucoup d'elle si je veux qu'elle se souvienne un peu de moi !

Il avait parlé ! — Etait-ce bien lui que j'avais entendu ? Etait-ce bien la sienne, cette voix douce, voilée, chantante, à l'accent timide et presque plaintif ?

J'osai alors le regarder ; il n'était qu'à deux pas de moi.

Ma chère, cet homme, que je m'étais figuré sous des dehors épouvantables, était mince et mignon, comme une jeune femme. Il était vêtu tout de gris, simplement, mais avec goût ; son épée, ses manchettes étaient en ordre, et à part le dérangement causé par la pétulance de sa compagne, il eût été aussi irréprochablement coiffé qu'aucun des cavaliers avec qui j'avais dansé au bal. Je ne vous

dirai rien de sa figure ; c'est le seul visage d'homme que je n'aie pu considérer sans me sentir troublée.

En ce moment on vint avertir que le dîner était servi. Mes oncles et mes tantes s'acheminèrent deux à deux vers la salle. Restée la dernière et seule, je me disposais à les suivre, lorsque M. de Lévi s'approcha de moi, tenant toujours la petite fille assise sur son bras gauche :

— M'excuserez-vous, me dit-il, mademoiselle, si je ne vous offre que la main qui me reste ?

Je lui abandonnai avec circonspection le bout de mes doigts, et, détournant la tête, je me laissai conduire à ma place.

Cette fois mes craintes se réalisèrent : on m'avait placée à la droite du Mauvais Sujet ; et j'avoue que, quoiqu'il m'eût déjà fallu rabattre de mes préventions, je ne me sentis pas d'abord fort à mon aise. Je craignais à tout instant que le mauvais naturel de mon voisin ne se fît jour par quelque horrible incartade. Certes, pensais-je, si ce jeune homme est tel qu'on le prétend, il est en même temps un grand hypocrite ; mais pourra-t-il soutenir son rôle jusqu'au bout ? Rebuté de ne recevoir aucune réponse aux paroles qu'il m'adressait par politesse, il entreprit de lier conversation avec sa voisine de gauche. Bien que je me sentisse un peu soulagée en le voyant porter ailleurs son attention, je ne cessai pas pour cela de désirer impatiemment la fin du dîner. Je savais que, le repas terminé, mes oncles

avaient l'habitude d'organiser quelque partie de jeu, à laquelle ni mes tantes ni moi ne prenions part; or, M. de Lévi ne pouvait manquer d'être joueur et joueur forcené. J'espérais donc que nous serions par là délivrées de sa compagnie pour tout le reste de la soirée. Mais, contre mon attente, M. de Lévi, sans se soucier du jeu le moins du monde, vint s'établir derrière nos siéges; et comme sur ses instances répétées on avait ramené l'enfant au salon, il la prit de nouveau sur ses genoux et recommença de lui faire cent contes fort drôles, dont la petite riait aux larmes. Après qu'on l'eût remmenée pour la coucher, ce qui ne se fit pas sans résistance, M. de Lévi alla s'accouder au fauteuil de sa sœur et se mêlant à notre conversation conta deux ou trois anecdotes fort spirituelles et de bon goût, dont ces dames eurent le courage de se divertir. Quant à moi, je n'en aurais pas ri pour un empire, tant je craignais d'attirer sur moi l'attention de cet homme terrible.

Plus tard, mon oncle de Danville, qui avait quitté le jeu, entreprit de causer avec lui du pays qu'il allait visiter; M. de Lévi parla fort savamment, en homme qui a beaucoup réfléchi et qui sait ce qu'il va faire.

Et la soirée se passa ainsi.

Je me retirai, dirai-je fort désappointée? fort intriguée, si vous voulez. Mes idées étaient tellement brouillées, qu'incapable d'accorder ce que je venais

de voir et d'entendre, avec ce que j'avais attendu, je pris le parti de m'en ouvrir en route à madame de Danville.

Elle ne put s'empêcher de rire du portrait que je m'étais fait de M. de Lévi d'après mes impressions d'enfance : — Il est vrai, me dit-elle, qu'il serait assez difficile de te donner une idée des torts qu'on lui reproche ; mais sois bien persuadée qu'on ne t'a pas trompée et qu'il est bien réellement ce qu'on t'a dit qu'il était, *un mauvais sujet.*

Je ne savais vraiment pas que penser.

Comment ce jeune homme qui avait la voix si douce qu'il semblait s'attendrir en parlant ; cet homme qui aimait les enfants comme une femme, au point de s'amuser toute une soirée du babil d'une petite fille de cinq ans ; cet homme qui se montrait sobre à table, réservé en paroles, qui n'avait pas goût au jeu, cet homme-là était un mauvais sujet !

Que pouvaient être ces torts si graves, qu'il m'était impossible de soupçonner ? Une chose achevait de me déconcerter ; c'était la remarque que j'avais faite d'une sympathie profonde entre ma tante Madeleine et son frère. Chaque fois que les hasards de la conversation les faisaient échanger quelques mots ensemble, je voyais sa belle âme monter à ses yeux, et les regards qu'ils attachaient l'un sur l'autre étaient empreints d'une tendresse infinie.

Comment imaginer un attachement si vif entre

une femme d'une aussi haute vertu et un homme dégradé par le vice ?

En prenant congé de nous, M. de Lévi avait sollicité de ma grand'mère la permission de lui rendre visite le lendemain. Vous pensez bien que je n'eus garde de m'absenter du salon à ce moment-là.

La visite, au surplus, fut courte ; et, bien que M. de Lévi me parût d'une politesse exquise, madame de Rémontré ne l'encouragea nullement à la prolonger.

Le second jour qui suivit cette visite était celui où ma grand'mère avait coutume de réunir ses enfants chez elle. Elle ne crut pas pouvoir se dispenser d'engager le voyageur, d'autant que, comme il logeait chez sa sœur, elle eût pu se trouver choquée d'une omission.

J'eus donc ainsi une nouvelle occasion d'éclaircir mes doutes.

J'étais au reste un peu mieux renseignée cette fois que la première. L'attachement que j'avais surpris chez ma tante pour son frère, m'avait donné à penser qu'en m'y prenant bien je pourrais obtenir d'elle quelques explications (vous comprenez bien que jusque-là ma curiosité seule était en jeu). J'allai donc un matin lui rendre visite.

Ma tante prit, en me parlant de son frère, un air sérieux et pensif. Tout ce qu'elle me dit à son sujet peut se résumer dans ces quelques phrases que j'ai retenues : — C'est un malheureux enfant, disait-elle

qui n'a jusqu'ici fait de mal qu'à lui-même, mais il s'en est fait beaucoup; heureusement qu'il est encore assez jeune pour pouvoir tout réparer. — Le parti qu'on prenait lui paraissait rigoureux, et elle n'était pas sans inquiétude en songeant au climat du pays où il allait vivre.

Ainsi donc, je ne m'étais pas trompée; ma tante aimait profondément son frère. J'étais certaine, au ton dont elle m'avait parlé, qu'en présence d'un juge sévère elle eût pris sa défense.

Une pareille caution était bien faite pour ébranler mon jugement.

Il est vrai que j'avais recueilli autour de moi pendant ces trois jours des bruits tout différents. J'avais entendu parler de sommes considérables follement dissipées, de coups de tête, de fuites, d'ordres paternels méconnus, etc. Cette phrase de ma grande mère : *Pourquoi ne pas le laisser à son régiment?* m'avait été expliquée. J'avais appris que contraint par son père d'entrer au service, M. de Lévi s'était mis dans la nécessité d'en sortir, et que cette dernière frasque avait motivé le parti qu'on avait pris de l'envoyer aux Indes.

A ces griefs, j'opposais les raisons d'excuse que la conversation de ma tante Madeleine m'avait fournies. D'un côté, une mauvaise direction, une sévérité excessive, de l'autre, les emportements de la jeunesse; et j'arrivais à cette conséquence que peut-être ce jeune homme ne faisait que porter la peine

d'un mal-entendu entre sa famille et lui. Si graves que fussent ces prodigalités, ces fougues, ce n'était là, comme l'avait dit ma tante, que des fautes envers soi-même, et dont le coupable avait été seul à souffrir ; et pour les lui faire expier, on l'exilait à deux mille lieues des siens, sous un climat meurtrier, peut-être l'envoyait-on à la mort !

Ce second dîner pendant lequel je me trouvai encore la voisine de M. de Lévi, se passa sans aucun incident nouveau, à cela près que, moins mal prévenue ou moins intimidée, je cessai d'affecter pour l'entretien de mon convive l'éloignement que j'avais manifesté le premier jour. J'ajoute qu'il parut se plaire à ce changement et que le soin qu'il prit de s'occuper de moi me témoigna que ma bonne volonté n'était point perdue.

Vers la fin de la soirée, dans un moment où le hasard nous isola l'un et l'autre du reste de la compagnie, il me parla de ses inquiétudes sur l'avenir et du regret de tout ce qu'il laissait en France, en termes si touchans, avec une mélancolie si désespérée, que j'en frissonnai de compassion.

Je me renfermai dans ma chambre, fort agitée ; émue comme on le serait en quittant un malade à l'extrémité qu'on ne doit plus retrouver en vie. Je voyais ce pauvre jeune homme isolé au milieu des siens par l'opinion, comme je l'étais moi-même par les vides que la mort avait faits autour de moi. Qui sait si je ne devais pas encourir les mêmes blâmes,

subir le même abandon à la première occasion qui s'offrirait pour moi de résister à des injonctions prévues? Cette conformité dans nos situations me frappa.

L'instinct céleste qui porte les êtres malheureux à se dévouer les uns pour les autres, qui pousse la fille déshéritée au chevet des mourants d'un hôpital, cet instinct parla tout à coup en moi; ma vie étant, comme je le croyais, vouée fatalement au sacrifice et à l'abnégation, je me demandai si, plutôt que de la jeter aux pieds d'un homme heureux qui croirait me faire grâce en l'acceptant, ce ne serait pas en faire un meilleur emploi que de la consacrer à consoler, à relever, à convertir ce malheureux.

Vous voyez d'ici se bâtir et se développer ce roman conseillé par l'insomnie à une imagination de dix-sept ans. Il s'agissait simplement d'aller trouver de pied ferme M. de Lévi, et de lui déclarer hautement, loyalement, que s'il consentait à me prendre pour femme, j'étais décidée à le suivre, à partager sa pénitence et à me dévouer à son salut. Quelle plus belle tâche pouvait être proposée à une femme courageuse? Je partais avec lui, je l'aidais à supporter ses épreuves, je le touchais, je le sauvais peut-être; le monde ne pouvait me blâmer, et Dieu, j'en étais sûre, m'approuverait.

Si maintenant vous trouvez que c'était aller bien

vite et faire succéder bien rapidement à la curiosité l'intérêt, à l'intérêt l'enthousiasme, l'amour, si vous voulez ; songez, qu'entraînée par les nécessités du récit, je suis obligée d'omettre bien des détails qui vous eussent marqué les différentes phases par lesquelles je passai pendant ces quelques jours. Songez surtout que cet événement qui me troublait si violemment, était le premier qui eût mis en éveil les facultés de mon âme, assoupies jusque-là dans la stagnation de ma vie. C'était ma sensibilité qui éclatait et envahissait toutes mes pensées.

Moi-même, je n'étais pas sans étonnement, sans frayeur, dirai-je, en éprouvant cette impétuosité d'attachement pour un inconnu, — et, ajoutais-je en pleurant, pour un inconnu que j'étais assurée de ne revoir jamais ! —

Je devais le revoir cependant. Une circonstance que j'ai ignorée, ou oubliée, prolongea le séjour de M. de Lévi à Paris. Peut-être lui écrivit-on du Havre que les vents contraires retardaient le départ du navire. Quoi qu'il en soit, à quelques jours de là, ma tante Madeleine vint à la maison et annonça à madame de Rémontré que son frère désirant dîner une dernière fois en famille avant son départ, elle la priait de se joindre à ceux de ses parents qui se réunissaient chez elle pour recevoir les adieux du voyageur.

La nuit qui précéda ce dîner fut terrible pour moi. Je me figurais que ce retard imprévu était une som-

mation que Dieu m'adressait de remplir le devoir qu'il m'avait indiqué. Et j'avoue que plus d'une fois depuis je me suis demandé si je m'étais trompée en attribuant à l'Intervention Divine l'inspiration que j'avais eue.

En entrant dans le salon de ma tante, j'étais tellement émue, que je ne vis ni n'entendis rien : le bruit de toutes les voix était couvert par celui des battements de mon cœur.

Le dîner, comme vous pouvez penser, fut triste ; il se ressentit de la cérémonie qui devait le suivre. Placée ce jour-là fort loin de M. de Lévi, je le voyais de temps à autre, dominé par sa préoccupation, appuyer son coude sur la table, puis relever la tête aussitôt et sourire à sa voisine. J'avais alors besoin de tout mon courage pour retenir les larmes prêtes à s'échapper de mes yeux. Quelle différence entre ce jour et celui où j'avais si ardemment désiré la fin du repas pour me dérober au voisinage du nouveau venu !

Au sortir de table, M. de Lévi, pris à part par deux de ses plus proches parents, s'entretint fort longtemps debout avec eux. Ainsi s'écoulaient rapidement ces heures qui me séparaient à jamais du seul être qui eût réellement intéressé ma vie ; car vous devinez sans doute qu'en dépit des résolutions prises dans la liberté de la nuit et de la solitude, je n'aurais osé pour rien au monde aborder une explication.

Comme M. de Lévi devait partir le lendemain de bon matin, il avait été convenu qu'il ferait le soir même à tous ses adieux définitifs.

Lorsque ma grand'mère en se levant donna le signal de la retraite, j'eus à peine la force de me soulever sur mon siége, où je retombai aussitôt. M. de Lévi commença alors de faire le tour du salon, en prenant congé successivement de tous ceux qui s'y trouvaient. Déterminée à ne pas me contenter pour adieux d'une simple révérence, je m'avisai d'un expédient qui vous fera peut-être sourire, mais qui me parut à moi d'une audace inouïe. J'appelai la petite fille, qu'on avait laissé veiller exprès ce soir-là plus tard que de coutume, et je la pris sur mes genoux.

Arrivé près de moi toujours assise, M. de Lévi passa, en souriant tristement, la main sur la chevelure de l'enfant.

— Quand vous reviendrez, Monsieur, lui dis-je, toute tremblante, vous trouverez votre petite nièce bien changée.

— Quand je reviendrai, me répondit-il, — si je reviens, — je souhaite de retrouver toute entière l'amitié de ceux qui m'ont aimé.

Ces mots, prononcés d'une voix lente, et que l'émotion faisait vibrer, me jetèrent dans le dernier trouble. Il me sembla que c'était à moi qu'ils s'adressaient; et, de même que tout à l'heure j'avais craint

de n'être point assez comprise, j'eus peur alors de m'être trahie tout-à-fait.

En ce moment ma grand'mère passa devant moi, fort vite : Venez-vous ? me dit-elle. Je me levai toute droite et sortis précipitamment, sans même saluer ma tante Madeleine qui nous suivait.

Pendant tout le trajet je ne fis autre chose que serrer mon mouchoir entre mes dents, tant je craignais de laisser échapper les sanglots qui me suffoquaient.

Rentrée chez moi, je tombai à deux genoux dans mon alcôve et avec une ferveur que je n'ai retrouvée qu'aux moments les plus solennels de ma vie, au départ et à la mort de mes fils, je suppliai Dieu de veiller sur ce jeune homme, de le protéger, enfin de le changer, puisqu'il fallait qu'il changeât. Oh ! si jamais la prière d'une âme pure et vraiment animée du zèle de la charité fut exaucée par le ciel, les anges durent conduire par la main cet enfant prodigue, qui s'éloignait sans se douter qu'il emportait avec lui les trésors d'un cœur brave et sincère.

Je passai la nuit dans le délire ; je m'accusais de m'être dérobée par lâcheté à l'ordre que Dieu m'avait donné. J'allais jusqu'à me croire responsable dans l'avenir des fautes où le désespoir et l'isolement jetteraient cet homme si faible. A qui offrir désormais les restes de cette vie dont il m'avait été donné de faire un si noble emploi ? Chaque fois que la fatigue ou le sommeil fermaient mes yeux, le cauchemar

me représentait en tableaux effrayants le sujet de mes inquiétudes. J'apercevais tantôt un navire emporté loin du port, et, penché sur le bord, M. de Lévi qui me reprochait mon manque de courage; tantôt ce même navire, démâté, brisé, battu par les vents et par les vagues, et du milieu des débris s'élevait une voix désespérée qui criait au secours en appelant mon nom.

Quand, le lendemain, Mme de Rémontré entra dans ma chambre, étonnée de ne pas me voir paraître à l'heure accoutumée, elle me trouva prise d'une forte fièvre. Le médecin fut appelé. Je fus gravement malade pendant plusieurs jours. Tant que dura ma maladie, j'évitai soigneusement de m'endormir en présence de la garde qui me veillait, craignant que le délire ne me trahît.

Peut-être croyez-vous que cette crise, jointe à la certitude de ne revoir jamais M. de Lévi en ce monde, détruisit l'intérêt romanesque que je portais à sa personne? Vous vous tromperiez. Rendue à ma vie monotone de chaque jour, je consacrai à son souvenir toutes les heures qui m'étaient laissées. Soir et matin je priais Dieu longuement pour le succès de son voyage. Aussi longtemps que dura la traversée, j'observai jour par jour son itinéraire, marquant sur une carte, que je cachais ensuite avec soin, tous les endroits où il devait passer, tous les ports où il devait toucher.

Je veillai ainsi pendant deux ans sur le secret de mon triste, de mon chaste amour.

Avec quelle avidité je recueillais de la bouche de ma tante Madeleine les moindres détails de sa correspondance !

Un jour enfin, interrogée par l'un de mes oncles sur les dernières nouvelles qu'elle avait reçues des Indes :

— Bonnes, excellentes, répondit ma tante, avec une effusion de joie. On m'écrit que mon frère réussit à merveille, et qu'il est sur le point de contracter un mariage fort avantageux.

— Un mariage, demanda quelqu'un. Est-ce que par hasard il épouse une indienne?

— Non, mais une anglaise.

— Une protestante ! observa dédaigneusement Mme de Riffec.

— Elle ne l'est pas ! répliqua vivement ma tante Madeleine. Il prend soin de m'en informer lui-même.

Ces paroles tombèrent sur mon cœur comme des gouttes d'eau glacée. Le ressort qui pendant ces deux années avait imprimé à ma vie une si grande activité, se détendait tout à coup. M. de Lévi n'était plus à plaindre : il n'avait plus besoin ni de mon dévouement ni de mes prières. Il était heureux, riche, aimé, et marié déjà peut-être, à cette heure où commençait pour moi le deuil de mes premières illusions. Ainsi, mon Dieu ! je m'étais abusée, et cette impression rapide que je croyais avoir laissée

dans sa mémoire, il ne l'avait pas reçue, ou, ce qui est pis encore, l'avait oubliée.

A quelque temps de là, M. de Boisguyon me fit demander en mariage. Ma grand'mère, alitée depuis quelques mois et se sentant près de sa fin, me conjura d'agréer cette alliance. Elle invoqua pour vaincre ma répugnance tous les droits que lui donnait sur moi la mort de mon père et de ma mère, me représentant qu'accepter le sort qu'on m'offrait, c'était la délivrer du seul souci qui pût attrister ses derniers moments.

M. de Boisguyon avait quarante ans passés. Il quittait justement le service de l'armée et proposait de m'emmener à Marseille, sa ville natale, où le roi venait de lui accorder des fonctions en échange de son grade. Il me sembla qu'une union offerte dans de telles conditions pouvait s'accomplir sans forfaire au deuil que je m'étais imposé. Et j'épousai M. de Boisguyon.

—

Il y a un épilogue à cette histoire. Je revis M. de Lévi, mais bien tard; environ vingt ans après les derniers faits que je viens de vous rapporter. J'avais encore alors le bonheur d'être mère; et je rentrais un jour, après une visite faite au collége de la ville où étaient mes fils, lorsqu'en traversant l'antichambre, je me rencontrai avec M. de Boisguyon, qui

sortait accompagné d'un petit monsieur fort affairé. Ce personnage, dont je ne pouvais voir la figure, était tellement engagé dans sa conversation, qu'il ne s'aperçut pas de ma présence. Averti par un signe de mon mari que j'étais là, il se détourna pour me saluer. En le regardant, j'eus un soupçon, et ce soupçon me fit courir le frisson depuis la nuque jusqu'aux pieds.

Celui qui venait de me troubler ainsi avait néanmoins repris son discours, et bientôt après il disparut avec mon mari.

Au bout d'un instant, M. de Boisguyon rentra seul.

— Qui est, lui demandai-je, ce monsieur que vous venez de reconduire ?

— C'est... Eh ! mais, vous le connaissez sans doute, car il est allié de votre famille, et j'aurais dû vous le présenter ; c'est M. de Lévi, le frère de votre tante Léviste...

Ce nom me produisit l'effet d'une commotion électrique.

— ... C'est, poursuivit M. de Boisguyon, un drôle de corps. Il paraît qu'après avoir eu une jeunesse assez orageuse, il s'en est allé aux Indes, où il a fait et défait deux ou trois fois sa fortune. Il vient tenter à Marseille, pour le compte du roi de Lahore, une opération dont je n'ai pas bien haute idée ; mais qui, dans les mains d'un homme tel que lui, peut réussir. Le roi de Lahore s'est mis en tête d'avoir une artil-

lerie à l'européenne. Or, les vaisseaux anglais croisent toute l'année dans la mer des Indes, ce qui rend le débarquement des pièces assez difficile. M. de Lévi a imaginé...

En ce moment, un bruit de pas précipité se fit entendre dans la pièce d'entrée, la porte s'ouvrit brusquement et M. de Lévi reparut :

— Pardon! mon cher monsieur de Boisguyon ; excusez-moi, madame, — j'ai oublié...

— J'ai oublié moi-même de vous dire, interrompit mon mari, que vous étiez ici en famille plus que vous ne pensez. Madame, qui est de Rémontré, est nièce par alliance de madame votre sœur : elle se souviendra peut-être de vous avoir vu autrefois à Paris.

M. de Lévi, quelque peu déconcerté par cette pointe, me considéra d'un air assez interdit.

— Ne vous souvient-il pas, monsieur, lui dis-je, pendant votre passage à Paris, alors que vous alliez vous embarquer au Hâvre, d'avoir dîné deux ou trois fois en famille, à côté d'une demoiselle qui vous connut tout juste assez à temps pour vous faire ses adieux ?

M. de Lévi, toujours aussi décontenancé, s'inclina pour me répondre :

— Madame a une excellente mémoire... En effet... je me rappelle... Oh ! voilà bien longtemps de cela ! J'ai fait depuis bien des voyages, vu bien des pays ! — Je regrette, madame, que mon temps soit aussi

compté, sans quoi j'aurais tenu à grand honneur de vous faire ma cour, mais...

— Je sais déjà, monsieur, repris-je, que vous êtes ici en affaire instante. Il n'est donc pas juste que je vous fasse oublier ce qui vous restait à dire à mon mari.

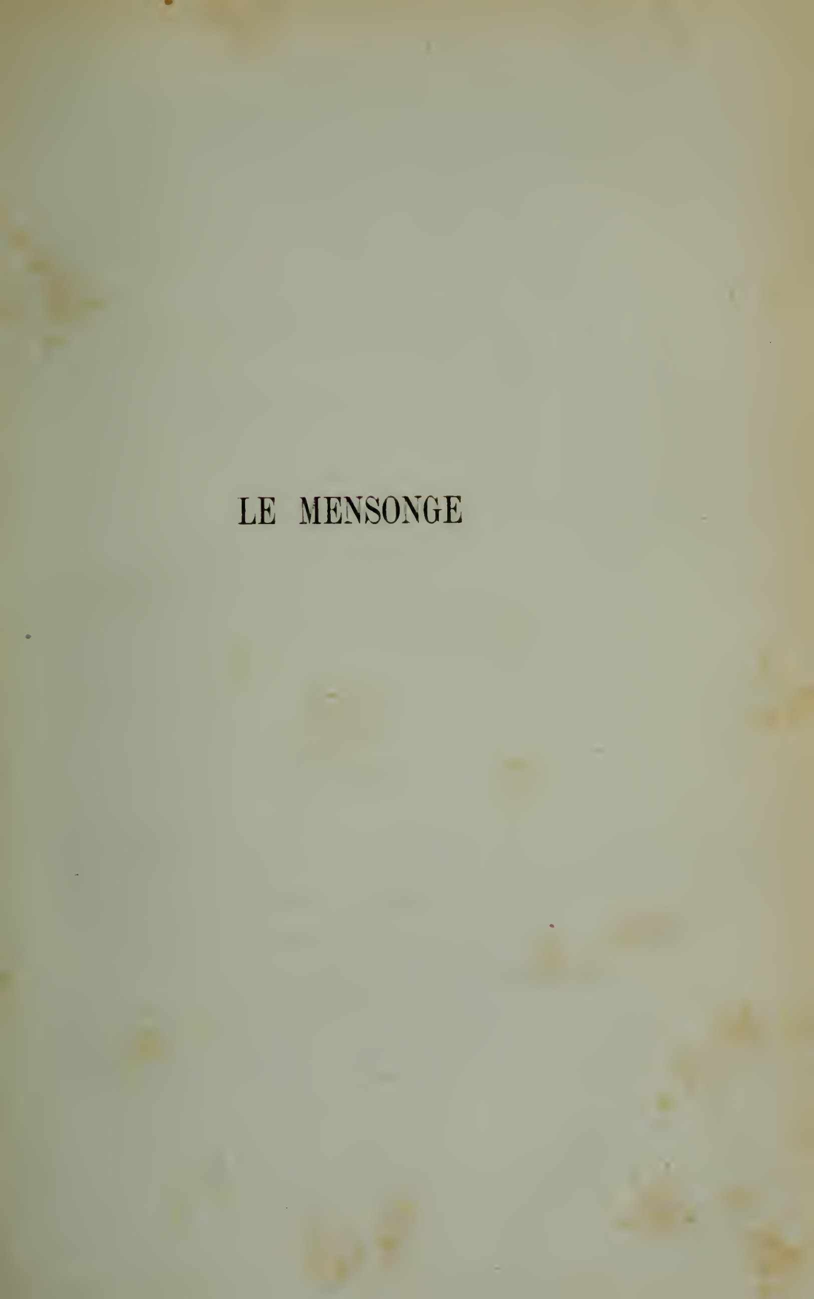
— Puisque vous le permettez, madame, dit M. de Lévi en se redressant... Mon cher monsieur de Boisguyon, je voulais vous rappeler que vous m'avez promis de parler à D*** pour les harnais.

— Bien, bien, mon cher monsieur de Lévi, répondit en riant mon mari, que l'embarras de son visiteur amusait; soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

— Madame, excusez-moi de prendre congé de vous si promptement. Je ne suis ici qu'un homme d'affaires... en voyage. Croyez que si jamais je reviens en France, mon premier soin sera de vous rendre mes devoirs. — Mon cher monsieur de Boisguyon, je vous prie, n'oubliez pas les harnais.

— 1847 —





LE MENSONGE



LE MENSONGE

NOUVELLE MUSICALE

A A. P.-MALASSIS

> Tout est mensonge — tout !
> Rien n'est réalité !
>
> JACOPO ORTIZ.

I

INTRODUCTION

Et comment vous nommez-vous? demanda la baronne avec un sourire de bienveillante curiosité.

— Gaston de Chantreuil !

Ce n'était pas vrai ! — Non, celui qui faisait cette réponse ne s'appelait pas Gaston, — de Chantreuil, bien moins encore. Il s'appelait Jules-Théophile Miller, ce qui, du reste, n'ôtait rien à son mérite.

Mais comment faire comprendre au lecteur le motif qui fit substituer par Jules Miller à ses noms patronymiques et baptismaux, le pseudonyme précité? (Autant vaudrait leur raconter tout entière la vie de Jules Miller.)

Lui-même n'en savait rien; et il s'en repentit amèrement le soir, lorsqu'en contemplant de sa fenêtre les genêts de son jardin, il se prit à songer qu'il ne pourrait dorénavant, sans commettre un faux sur porcelaine, mettre sa carte chez la baronne.

Et, qui sait? si... plus tard... (et ici il soupirait plus péniblement) où pourrait-elle adresser ses lettres ?

Tranchons dans le vif ! — Jules avait menti toute sa vie; menti effrontément et sans pudeur : il en convenait lui-même, et, ce qui est pis, il ajoutait qu'il mentirait encore.

Un vilain péché! pensera-t-on. Mais quoi ! Jules ne raisonnait pas de cette façon :

Un péché? niaiserie ! Qu'est-ce qu'un mensonge? disait-il ; de l'imagination à la deuxième puissance. De convoiter une chose, à dire qu'on la possède, il n'y a que le carré du désir. — *Le Menteur* de Corneille n'était à ses yeux qu'un personnage fort raisonnable : quand il raconte à Clarice ses exploits dans la guerre d'Allemagne, il fait dans ce moment plus de frais pour se persuader que pour la persuader elle-même. Il se voit sur la brèche en costume

d'officier ; il commande l'artillerie, pare celle-ci, pousse celle-là, monte à l'escalade et plante le drapeau sur le glacis ! Il porte la main à sa poitrine, pour comprimer la douleur de sa blessure. Il vit en une minute des années d'une vie de dangers et de triomphes (voyez ses yeux, comme ils brillent !) et se trouve au bout du compte aussi riche de gloire et de bravoure que le grand Condé au lendemain de la bataille de Rocroi !

S'il raconte à Philiste ébahi *le divertissement sur l'eau et la collation en gondole,* voyez comme il se répand en détails, comme il caresse en artiste les moindres traits, les moindres circonstances ! C'est qu'en ce moment il n'est plus sur la place, entre ses amis imbéciles et son assommant valet ; il est réellement sur l'eau, couché mollement dans sa gondole *tapissée de feuillages ;* il respire les parfums du *jasmin* et de l'*oranger,* sent l'odeur de la poudre du *feu d'artifice,* s'enivre des regards de la *belle inconnue* et presse amoureusement sa main, en écoutant les *modulations infinies* de la flûte et du hautbois !

Cliton a beau le tirer par son habit. — Tais-toi, plat animal ! — Et maintenant qui me prouvera que je n'aie pas donné hier au soir une collation royale à la plus belle d'entre les belles ? Je te dis que j'en reviens. Je le raconte à deux niais ébaubis qui me croient et me félicitent sur ma magnificence ;

eh ! s'ils me croient, eux, comment ne me croirais-je pas ?

— Voilà vivre ! —

Ainsi il avait vécu. Et plus qu'un autre, disait-il, et nous le croyons bien !

Il avait été tour à tour millionnaire, virtuose, avocat, député, conspirateur, prince déguisé, lazzarone, chasseur tyrolien, fellah d'Egypte, guerrier, touriste, organiste de paroisse, prédicateur, pêcheur de harengs et professeur de littératures étrangères. Il avait possédé des palais, des chaumières, des petites maisons à la Jean-Jacques, des écuries superbes, des harems, des bricks armés en guerre, des galeries de tableaux, des collections d'autographes.... le tout suivant l'occurrence et le tempérament de l'auditeur ou de l'auditrice.

Ses amis, voyant le vice incurable, s'étaient résignés de bonne foi au rôle de Philiste et d'Alcippe. — Jules était, d'ailleurs, quelquefois amusant à entendre, pourvu qu'on ne dérangeât pas sa poésie.

A quoi bon me servirait-il, disait-il un jour à l'un d'eux, de m'être fatigué dix ans pour apprendre à jouer du violon? voilà cinq ans que je suis sûr d'en jouer mieux que Paganini (il y a pourtant des jours où je suis de l'école de Baillot); je m'en joue tous les soirs pendant des heures d'une façon ravissante, telle que jamais personne ne me causera un plaisir égal. Je me fais des tableaux comme tu n'en feras jamais, Gustave. Et pour être officier de la

Légion d'honneur, je n'ai qu'à me promener une heure dans les rues sans regarder ma boutonnière. J'étais hier à la séance de l'Institut : mon discours a obtenu un succès immense ; veux-tu que je te le récite ? Voulez-vous que je vous décrive la fête que j'ai donnée, la semaine passée, dans mon hôtel de... ? Tout Paris y était. M... a été charmant ! Liszt s'est un peu fait prier, mais il a fini par s'exécuter et être admirable. Ç'a été la plus belle fête de l'hiver. On ne verra plus cela... etc., etc.

C'était un système, comme vous voyez.

J'ai connu des gens comme cela.

Un, par exemple, fort maltraité par les huissiers, ayant reconnu que l'argent était la cause foncière et principale de ses tourments, s'était demandé de sang-froid pourquoi il ne supprimerait pas — l'argent?

Et allons donc ! à compter de ce jour, l'argent n'exista plus qu'à l'état de fantôme. Il ne prononçait plus le mot : si l'on venait à le prononcer devant lui, il pensait à autre chose. En passant le pont des Arts, il avait la bonté d'étendre sa main ouverte sur la planchette, pour ne pas voir le sou qu'il donnait à l'invalide. Au restaurant, il jetait sa pièce sur la table, en disant au garçon : — Enlevez cette coquille d'œuf !

Mais hélas ! comme tous les faiseurs de systèmes, le malheureux avait creusé autour de lui un abîme, — la réalité !

Le triomphe de cette doctrine serait d'arriver à la folie complète.

Le pauvre garçon dont je parle avait senti cette vérité; mais en la découvrant, il fut bien désolé; car il fut forcé de reconnaître qu'il lui restait encore assez de raison pour la trouver.

Jules n'allait pas aussi loin, ou plutôt il allait plus loin encore : il voulait persister dans la folie, en dépit de la réalité.

— Qu'est-ce que la vie ? demandait-il, — un mensonge! — Lisez Montaigne, etc., etc...

Mais quel choc rude et douloureux éprouvait le chasseur tyrolien en tombant du pic du Mont-Blanc sur le trottoir de la rue Vivienne ; — quel choc le millionnaire, en chutant du haut de son belvédère sur le parquet de sa petite chambre !

Quel dédale monstrueux et compliqué ce mélange de faux et de vrai avait jeté dans la vie de Jules! — comparable au supplice de cet autre excentrique, qui, possesseur d'une salle pavée en pierres de liais, noires et blanches, et rêvant apparemment un dallage blanc uniforme, — s'était interdit de marcher jamais sur les dalles noires ; supplice renouvelé chaque jour et à chaque instant !

Pour le moment, la pierre noire, c'était pour Jules Miller la visite du lendemain promise à la baronne.

— Qui sait? songeait-il en contemplant toujours les mêmes genêts, ces choses-là n'arrivent qu'à moi,

— si cette damnée baronne ne m'aura pas fait suivre pour savoir positivement qui je suis? Peut-être en ce moment un laquais galonné s'arrête chez la portière !

— N'est-ce pas ici que demeure M. Gaston de Chantreuil !

— Inconnu !

— Un jeune homme brun, vêtu de noir, etc... Il vient de passer à l'instant.

— Ah ! ça ? M. Jules Miller, un jeune homme qui ne fait rien — là-haut au troisième.

Quelle chute !

— Eh bien ! après tout, continuait-il, suis-je le premier exemple d'un homme qui ait été contraint de cacher son nom ? Je m'appelle Gaston de Chantreuil, parbleu ! ma famille est originaire du Piémont (je connais beaucoup Turin). — Chantreuil ! Canteroglio ! c'est cela ! — Je suis ici, à Paris, caché. J'ai eu quelque mauvaise affaire là-bas... En Italie, c'est si commun ! — Ou bien je suis poursuivi pour mes opinions.

— Et puis, — et ceci était dit lentement, d'un ton attendri, en regardant la lune (c'était la lune qui éclairait les genêts), — si je suis forcé d'avouer ma faiblesse, si je suis convaincu — d'imagination — par la baronne..... Eh bien ! mes pistolets sont là !

Ressource ordinaire des gens à imagination et sans caractère.

— Ou bien, je..... — Ou bien je..... bonsoir !

Et là-dessus Jules ferma sa fenêtre, et s'en fut se coucher.

II

ANDANTE.

Peut-être serait-il à propos ici, et à coup sûr il serait convenable de mettre le lecteur au fait de l'aventure dont Jules était le héros, de lui raconter dans ses détails la rencontre merveilleuse qu'il fit de la baronne Lydie et de nous mettre enfin au sujet de cette dernière en quelques frais de description.

Mais à quoi bon ?

Depuis le temps que ce personnage mythique et éternel, — ce Saturne lettré qu'on appelle le LECTEUR, — fait passer par son estomac sans fond, — comme un ruban sans extrémité, — cette manne perpétuelle et infinie qu'on appelle le ROMAN ;

Depuis tant de siècles qu'on la lui prépare sans cesse sous tant de noms divers, Poëme, Conte, Histoire, Nouvelle....

Depuis le temps seulement que j'en lis moi-même, j'ai mis chaque fois tant d'empressement à tourner du pouce les bienheureux feuillets qui, dans tout ouvrage de ce genre, contiennent l'aventure (l'aventure ! ce cauchemar, cette roue d'Ixion, cette pierre de Sisyphe du romancier, odieux stratagème

qu'il lui faut combiner et varier perpétuellement, sachant qu'il sera perpétuellement omis à la lecture), pour arriver au développement et à la péripétie ;

Que je me suis toujours étonné qu'il ne se soit pas encore rencontré un homme assez audacieux, assez fort pour laisser en blanc lesdits feuillets, après la précaution prise d'écrire en tête, par manière d'intitulé : Ici un tel et une telle se rencontrent; les circonstances sont abandonnées à la fantaisie du lecteur.

J'avoue d'ailleurs que je suis retenu par une autre difficulté. On a tellement usé et épuisé le romanesque sous toutes ses formes, et jusque dans ses combinaisons les plus innocentes, que les écrivains de nos jours, pour se présenter au public décemment et d'une façon un peu neuve, ont été forcés d'affecter les dehors de la simplicité la plus banale. Mais ici nouvelles complications, nouveaux labeurs; le tout pour arriver à cette formule hypocrite :

Chapitre III (c'est ordinairement au Chapitre III que se produit la rencontre, les précédents étant généralement consacrés aux préliminaires, à l'histoire, à la description); — *Chapitre III* : Un matin, Rose et Théodore se rencontrèrent. — Comment? — Je pourrais vous dire que le ciel était, ce jour-là, chargé de nuages; — vous transporter dans un paysage mélancolique, au sein d'une nature sauvage et effarée qui vous eût disposé aux pressentiments;

— vous peindre Rose emportée sur un cheval fougueux, courageusement saisi au mors par Théodore.... Hélas ! il me faut, pour être vrai, renoncer à ces dramatiques accessoires. — Rose et Théodore se rencontrèrent tout bonnement — un matin — sur le trottoir de la rue du Bac. — Rose avait un tablier de soie noire., etc., etc....

Oui, si seulement Jules eût rencontré Lydie là où un jeune homme et une baronne peuvent naturellement se rencontrer tous les jours — dans un salon, — sur le boulevard, — à l'Opéra, — j'atteste que je prendrais courage, et que je me résoudrais encore, moi deux cent millième, à rouler la pierre du récit de l'Aventure.

Mais, pour mon malheur, la rencontre de Jules fut, je le répète, merveilleuse, incroyable, impossible, — telle que, pour la faire accepter au lecteur, je ne vois pas de moyen meilleur que celui que je vais prendre : qui est de la lui laisser faire à lui-même.

Que le lecteur donc — si lecteur il y a — se remémore, en quelques minutes de recueillement, tous les prodiges littéraires qu'il a, depuis qu'il est au monde, — absorbés ! — qu'il remonte à la nage et les rencontres du roman moderne, et les *coups de foudre* du dix-huitième siècle, et les *par hasard* de tous les temps, et que, de ce butin, passé à l'alambic de son génie, il compose un précipité, le

plus romanesque, le plus extravagant, le plus inconcevable.

Nous lui fournirons seulement, en deux coups de crayon, deux ou trois indications pour servir à la mise en scène, savoir : une baronne en calèche, un jeune homme à pied, et, pour encadrer le tout, quelque paysage emprunté aux bois de Meudon, de Saint-Cloud ou de Versailles.

Et maintenant que nous vous avons rendus complices de l'extravagance du sujet, nous poursuivrons, le cœur plus léger, le récit des grands et petits péchés de notre ami Jules.

Jules, je l'ai dit, ne se contentait pas de mentir sans vergogne; il fallait encore que ses mensonges eussent des approbateurs.

Aussi, le lendemain de cette soirée mémorable où nous l'avons vu faire à ses éternels genêts de si admirables apostrophes, il se rendit, dès le matin, dans l'atelier de son ami Gustave le peintre, où se trouvaient aussi son ami Antoine le musicien, son ami Arsène l'avocat, et son ami Marcus le naturaliste.

— Oh ! oh ! dit Gustave en le voyant entrer, quelle nouvelle histoire aujourd'hui ? Je vous trouve une toilette et un air tout pleins de triomphes et d'aventures.

— Et ces apparences, mon cher, répondit Jules en se laissant tomber sur le divan, — ces apparences ne sont point trompeuses. Je suis en effet le héros de l'aventure la plus extraordinaire et la plus roma-

nesque; la plus romanesque et la plus flatteuse... et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle est vraie.

— Oh! firent les trois amis d'un ton d'incrédulité.

— Hélas! trop vraie...

Et, pour expliquer cet hélas, Jules raconta la rencontre que j'ai laissé imaginer au lecteur; et communiqua à ses amis les embarras qui, par sa faute, venaient en contrarier les résultats.

— De sorte, ajouta Marcus, que te voilà prêt à te donner au diable pour n'avoir pas voulu te laisser aimer par une intéressante personne qui ne demandait pas mieux?

— Marcus, mon cher ami, je ne vous ai jamais dissimulé que vous étiez une bête. Croyez-vous que la baronne m'eût accueilli aussi facilement et que les choses seraient aussi avancées si je n'avais eu la présence d'esprit de me donner pour son égal? Apprenez que le romanesque a sa logique comme tout au monde. Ne vous souvient-il pas de ce jardinier qui, surprenant une dame endormie, s'écrie : — Ah! pourquoi ne suis-je pas un beau monsieur? — Eh bien! moi, rencontrant une baronne, j'ai trouvé plus tôt fait de me baptiser vicomte; et la baronne doit me savoir gré d'avoir épargné le temps en lui faisant sauter deux ou trois degrés de l'échelle sociale.

— Bah! insista Marcus, on a vu des rois épouser des bergères...

— Eh! dit Arsène, vous avez eu un quart d'heure de gentilhomme, c'est quelque chose; maintenant

mettez-moi la baronne de côté, et n'y pensez pas davantage.

— Impossible, reprit Jules ; je l'aime.

— Filer une intrigue avec une baronne de rencontre, c'est un piètre dessert pour un homme qui a eu des rendez-vous dans la grande tour de porcelaine avec la fille de l'Empereur de la Chine !...

— J'en conviens, j'en conviens. — Que voulez-vous ? les attachements ont leur fatalité, comme les livres. L'amour est un grand pipeur de dés. — Au surplus, j'apprécie votre observation. Arsène, touchez là ! vous êtes un homme d'esprit. Donnez-moi la main, vous dis-je ; entre nous je puis vous accorder cette marque de familiarité. Bientôt, au grand jour, je serai — qui sait ?.... l'héritier d'un trône, une tête couronnée...

— Ah ! s'écria-t-il en se rejetant sur le divan, c'est un beau rêve, mes amis. — Si j'allais épouser cette femme ? si, dans sa famille, la noblesse se transmettait à l'époux ? — Elle a de beaux domaines, j'en suis sûr. Tu serais notre peintre ordinaire, Gustave ; Antoine serait notre maître de chapelle ; Marcus dresserait le catalogue des plantes et des insectes de nos jardins. Arsène, qui est avocat... prendrait la régie de tous nos biens.

— Je couvrirais vos murs de peintures et d'arabesques ! dit en se levant Gustave.

— Quelle musique ! s'écria Antoine. Vous en au-

riez le matin, à votre lever ; musique pendant le repas, musique le soir, à votre coucher...

— Pour nous endormir ?

— Oui, pour vous endormir ; mais de quelle façon ! Dis plutôt pour vous bercer comme le chant des génies. — Concert tous les jours et opéra trois fois la semaine, dans une salle bâtie exprès.

— Moi, dit Marcus, dont le visage s'illumina, j'imprimerais à vos frais le catalogue avec planches, et j'en ferais un ouvrage qui m'ouvrirait les portes de l'Académie.

— Je ne laisserais pas un coin sans un coup de brosse, reprit le peintre, *nullus murus sine figurâ*. Ce serait plus beau qu'au palais Borghèse. Je voudrais qu'on vînt voir cela de tous les points de la France ! — Quelle œuvre ! sans parler de l'Institut et de la décoration qui seraient au bout.

— Ma fortune serait faite, ajouta Arsène. Je ne plaiderais plus que les affaires majeures : ou bien tu me prêterais de l'argent pour acheter un cabinet d'avocat à la Cour de cassation ; je ferais un beau mariage, et je pourrais aussi, moi, acheter un château — qu'il faudrait encore décorer, dis donc, Gustave ?

— Mon cher, tu ne serais pas assez riche, et je ne m'encanaille pas à travailler pour les petites gens.

— Quelle musique ! dit encore Antoine.

— Corbleu ! le beau livre ! repartit Marcus.

— Animaux ! brutes ! hypocrites ? s'écria Jules en se levant avec violence. Je vous y prends à faire de l'imagination à votre tour. Ne venez-vous pas de vivre en un instant plus que vous n'avez fait et que vous ne ferez jamais dans toute votre existence de colimaçons et de vers à soie ? Regarde à présent ta toile, Michel-Ange ; et toi, monsieur l'avocat à la Cour de cassation, regarde tes bottes ! Vous en êtes-vous donné pendant un quart-d'heure ! Des commandes, des décorations, des palmes vertes... Fermez donc les yeux une bonne fois, et retournez-moi vos toiles. Abandonnez-vous franchement à la Chimère, — soyez conséquents, — puisque vous avez la lâcheté de lui céder pendant dix minutes. Mais non ! vous n'avez de goût que pour les croûtes, le galimatias, et le pathos de la police correctionnelle ! Je vous méprise. Adieu. A ce soir.

III

MENUET

J'ignore si le lecteur a jamais essayé de faire pour son compte ce que Jules faisait si audacieusement aux dépens d'autrui :

J'entends — appeler l'illusion à son secours pour faire diversion à la réalité ; évoquer par l'imagination les formes entrevues de tous les bonheurs rêvés.

J'avouerai, quant à moi, dût cet aveu me faire soupçonner d'autobiographie, que je l'ai fait souvent, et que c'est encore le moyen que j'emploie le plus heureusement pour échapper aux trivialités brutales de cette sotte vie.

Le temps vous attriste ; l'ennui du présent vous jette dans la défiance de l'avenir, dans le dégoût du passé ; le monde vous déplaît; vous fermez alors les yeux, et, dans votre cerveau, clos comme la chambre noire d'un jeu d'optique, viennent se refléter pour un instant les images des Eldorados bâtis en songe.

Passe-temps innocent non moins que récréatif.

Des trois ou quatre verres favoris de ma lanterne magique, il n'en est pas un qui me sourie davantage et où mon imagination s'arrête plus volontiers que celui où, en tête-à-tête avec une femme aimée, je me vois traîné, au branle voluptueux d'une voiture bien suspendue, à travers un beau pays par une belle soirée de printemps.

C'est précisément ce rêve idéal, purement idéal pour moi, hélas! que réalisait Jules Miller, une heure après avoir quitté ses amis.

Certes, à le voir passer ainsi, emporté au trot de deux chevaux de race, dans cette calèche armoriée, engagé dans une conversation rieuse avec cette jeune femme élégante et jolie, — voilà un homme heureux! durent s'écrier ceux qui les rencontrèrent.

Et cependant Jules n'était pas sans inquiétude. Il

commençait à ressentir les embarras de l'incognito. Le rôle de proscrit piémontais qu'il essayait depuis vingt-quatre heures ne pouvait se soutenir longtemps ; et cette crainte vague faisait passer plus d'un nuage dans le ciel bleu qui se déroulait sur sa tête.

Disons, au surplus, que, grâces aux dispositions favorables de la baronne, cette préoccupation ne le servait pas mal.

Arrivés à l'endroit désigné comme but de la promenade, Lydie fit arrêter, tendit la main à Jules qu'elle appela Gaston, et sauta lestement sur la pelouse.

Le lieu où ils se trouvaient, bien connu des promeneurs coutumiers de la vallée de la Seine, est un des sites les plus enchanteurs de ce délicieux pays qui se groupe autour de Versailles, de Saint-Cloud et de Saint-Germain.

La calèche s'était arrêtée sur un plateau boisé que la maison du garde et mieux encore un pavillon surmonté d'un drapeau, attestent avoir servi de lieu de rendez-vous à cette dynastie de rois chasseurs qui finit en 1830 avec Charles X. Tout le paysage environnant offre ce mélange de grandeur et de servitude, de force et d'obéissance, dont le dernier mot se retrouve en petits caractères dans les pins façonnés autour du parc de Versailles. Les arbres hauts et puissants sont alignés comme des cloisons, les pentes sont calculées, les avenues sont tapissées

d'un gazon vivace qui croît avec la régularité d'un tapis d'Aubusson.

De tous les points du plateau partent des allées, les unes circulaires et revenant capricieusement sur elles-mêmes, les autres se perdant, ou se fondant dans d'autres avenues plus larges ; d'autres, enfin, aboutissant à une vaste prairie dont une fontaine située au bas de la colline et désignée, je n'ai jamais su pourquoi, sous le nom de *Fontaine aux prêtres*, explique la verdeur et la fécondité.

C'est dans l'une de ces allées, la plus étroite et la plus touffue, que s'engagea Lydie appuyée au bras de notre ami Jules Miller. On était en avril : l'aubépine était en fleur ; les bouleaux noyaient dans la lumière leur branchage rose ; — un gazon dru et d'un vert vif repoussait le sable jaune de l'allée. Au loin, la verdure, moutonnant au penchant des coteaux, formait de vigoureuses harmonies avec le bleu cru du ciel. Il faisait une de ces journées d'une beauté accablante qui s'imposent irrésistiblement à la mémoire, et qui si, comme il arrivait ce jour-là pour Jules, elles s'associent à quelque impression du cœur, vous jettent plus tard dans une véritable folie de regret, en vous révélant l'horreur de l'irréparable.

Qu'on se figure maintenant ce jeune homme à l'imagination malade, s'avançant dans cette allée en fête, ébloui par un ciel dont la pureté donne le vertige, entêté par les saveurs et les parfums capiteux

du printemps, et l'oreille chatouillée par le babil de sa compagne qui lui faisait en gazouillant une querelle de pie-grièche.

— Savez-vous, lui disait-elle, que vous êtes d'une distraction et d'une brusquerie impardonnables ? Vous hachez vos discours, vous tournez continuellement la tête, et vous passez d'un propos à un autre, d'une façon qui rend toute conversation impossible. — Je crois qu'il y a là un peu d'affectation, et que vous n'êtes si décousu et si fantasque que pour piquer la curiosité et provoquer les questions.

— Avouez, répondit Jules, que ce ne serait pas trop maladroit et que le moyen ne serait pas mauvais, si j'avais réellement l'intention de vous entendre plus souvent et plus longtemps.

— Tout cela est sans doute fort galant, mais je vous assure que je préférerais beaucoup un causeur moins étourdi et plus intelligible.

— Eh, madame ! peut-être gagné-je à me taire ; peut-être risquerais-je beaucoup en étant moins réservé.

— Voici une apparence de discours régulier et saisissable ; voyons si vous irez jusqu'au bout.

— Il était une fois à Téhéran... Voulez-vous que je vous cueille cette fleur pour la joindre à votre bouquet ?

— Qui bientôt ressemblera à une vraie botte de moissonneuse, dit Lydie dont le visage mignon, il-

luminé par la joie et par l'air vif, brillait comme une rose entre les blancs rameaux d'aubépine. — Il était une fois à Téhéran?...

— Plaît-il?

— Je vous répète votre dernière phrase : — Il était une fois...

— Ah oui ! c'est un conte persan que j'ai lu l'autre soir pour m'endormir.

— Eh bien ! ce conte l'achèverez-vous? Est-il possible d'en avoir la fin ? Je vous jure que cette fois je veux être satisfaite, ajouta-t-elle en frappant avec mutinerie de son petit pied qui courbait à peine les herbes.

— Mon Dieu ! je vous le dis, c'est un conte qui m'est revenu à l'esprit je ne sais à propos de quoi.

Il était une fois à Téhéran, — non, ce devait être à Agra, — n'importe ! — un jeune vizir qui s'attira la faveur et l'amitié de son roi. C'était un jeune homme fort sage et fort instruit, mais fort modeste et fort réservé, et qui n'ouvrait jamais la bouche, si ce n'est au conseil, pour donner un avis sensé ou pour en combattre un mauvais.

Un jour le roi lui dit : Tout le monde ici me demande des grâces; comment se fait-il que, seul de tous mes courtisans, tu ne me demandes jamais rien ? — C'est apparemment, répondit le vizir, que mon ambition est plus haute que la leur : si je vous demandais ce que je désire, peut-être que vous

me le refuseriez, et alors j'aurais perdu les seuls biens que je possède, — l'Illusion et l'Espérance. »

— Voilà un vizir bien avisé, dit Lydie.

Puis faisant quelques pas en avant :

— Détachez-moi cette branche, reprit-elle, c'est la plus belle que nous ayons vue.

Son bouquet était alors devenu si énorme que ses mains d'enfant ne le pouvaient contenir et qu'il éclatait à chaque pas entre ses doigts.

La branche était élevée, et, pour l'atteindre, Jules fut obligé de se hisser un peu après l'arbre, et s'ensanglanta les mains aux épines.

Lydie, pour l'aider et saisir la branche qu'il courbait vers elle, s'avança; mais le massif était bordé d'une rigole, et son pied chaussé de satin s'enfonça de quelques lignes dans la vase.

Elle jeta un cri; Jules sauta à terre, tenant la branche désirée, et tous deux se prirent à rire de bon cœur en considérant, l'un ses mains déchirées, et l'autre sa chaussure souillée.

Au bout de quelque temps, l'allée qu'ils suivaient les ramenant au point de départ, ils se retrouvèrent à l'endroit où ils avaient laissé la voiture. La baronne était rêveuse ; Jules, sombre et plus préoccupé que jamais.

— Gaston? dit Lydie en lui tendant la main pour qu'il l'aidât à remonter.

— Monsieur de Chantreuil? reprit-elle en haussant un peu la voix.

Jules tourna brusquement la tête et ouvrit les yeux comme un homme qu'on éveille en sursaut.

Puis la voiture, au grand trot, les ramena vers Paris, faisant défiler rapidement à leurs côtés la silhouette estompée des arbres et les quais ténébreux brodés de lumières comme ces morceaux de papier noirci que les enfants s'amusent à regarder se consumer dans la cheminée.

Le même soir, Jules tombait comme une bombe au milieu de ses amis réunis sur le boulevard autour d'un pot de bière (1).

— Mes amis, leur dit-il, je suis perdu. Cette femme m'adore.

— Vous voilà bien à plaindre, répondit Gustave ; j'aurai donc ma commande ?

— Gustave, Gustave, ceci est sérieux. Cette femme m'adore, vous dis-je, et j'en suis fou ; elle veut m'épouser.... J'en meurs d'envie ; comment faire ?

IV

RONDO

Et de fait, la situation devenait délicate. Lydie n'était pas une femme qu'on pût abandonner sans motif ; Jules, d'ailleurs, on l'a vu, l'aimait éper-

(1) Alors il tombe dans la bière. (*Note de l'auteur.*)

dument. Et comment arriver jusqu'à elle en passant par-dessus le comte de Chantreuil, ses biens et ses domaines, et ses exploits et ses dangers, et ses complots et ses proscriptions tant de fois décrits et racontés avec le luxe de détails et d'incidents que Jules déployait en ces matières ? L'amour de la baronne résisterait-il à une pareille épreuve? Sa passion pour Jules survivrait-elle au ridicule? Mourir ! c'était facile ; mais renoncer à un bonheur certain, inespéré, légitime !

Un jour, Jules, invité à dîner par Lydie, fut surpris en entrant d'apercevoir son ami Arsène l'avocat.

— Si tu m'avais appris, dit celui-ci, le nom de *la baronne*, je t'aurais dit qu'elle était ma cliente.

Ce jour-là, pendant tout le repas, Jules ne tarit pas en descriptions de Turin et de ses environs, en détails sur ses relations et sa famille. Il se surpassa dans le récit de ses aventures, et prit plus d'une fois à témoin le pauvre Arsène, qui, bien malgré lui, se trouva ainsi, de son propre aveu, l'ami d'un gentilhomme piémontais et d'un proscrit.

Dans la soirée, profitant d'un moment où ses hôtes la laissaient seule, Lydie prit Jules à part et lui parla bas pendant quelques instants. Arsène, qui les observait, remarqua que Jules devenait fort pâle.

En s'en revenant, Jules lui apprit que Lydie ne mettait plus d'obstacle à leur mariage.

La coupe était, comme on le voit, pleine à ras.

Jules, désespéré, imagina de se croire malade. Peut-être l'était-il réellement plus qu'il ne croyait. Lydie envoya chaque jour savoir de ses nouvelles. Ses amis, Marcus, Gustave, Antoine, et Arsène lui-même, lui faisaient rigoureusement compagnie. Gustave, sur ses indications, lui fit un portrait à peu près satisfaisant de la baronne; Antoine lui jouait sur le piano les airs qu'il lui avait entendu chanter. Marcus, réduit au rôle du quatrième officier dans le convoi de Marlborough, s'en acquittait de son mieux en fumant du matin au soir le tabac de son ami ; de temps à autre il hasardait, pour le distraire, quelque observation d'entomologie.

Mais Jules ne voulait pas de distraction. Il s'entretenait sans cesse de son malheur, en se livrant sans relâche aux projets les plus fantastiques : un jour il résolvait d'écrire à Lydie que, rappelé par la guerre de l'indépendance, il était allé prendre du service en Sardaigne; motif à lettre pathétique, sacrifice de l'amour à la patrie, etc. D'autres fois, il voulait faire annoncer sa mort dans les journaux, se réservant ainsi dans l'avenir certaines apparitions romanesques qui ne seraient pas dépourvues d'effet : son père, au lit de mort, le réclamait pour l'exécution d'une vengeance de famille ; — sa mère, dans les douleurs de l'enfantement, l'avait voué au célibat ; — sa parole était engagée pour un mariage politique, ordonné par le souverain pour mettre fin aux dissentiments de deux maisons riva-

les, — il était marié secrètement — musulman — chevalier de Malte, etc. — Un autre jour il s'écriait : Et pourquoi n'aurais-je pas été mis dans les ordres contre ma volonté ?

Le seul moyen auquel il ne voulût pas entendre était d'avouer sa folie à la baronne. L'idée seule le jetait dans de véritables convulsions ; c'était le déshonneur, c'était la mort. On n'en parla plus.

Un matin, Jules, à demi vêtu, était étendu sur son lit ; Antoine était assis au piano, Gustave, à son chevalet ; Marcus, comme on voit Jupiter en certains passages de l'Iliade, s'enveloppait majestueusement d'un nuage .. de fumée.

Le licencié Arsène entra d'un air mystérieux et solennel. Après avoir échangé avec Jules quelques paroles indifférentes, il l'amena par voies détournées à parler de Lydie et dcs moyens d'entrer avec elle en composition.

— Tu m'as trahi ! s'écria Jules tout à coup, éclairé par certaines réticences de l'avocat ; tu as dit à Lydie...

— Elle sait tout, répondit flegmatiquement Arsène, et elle te pardonne. Elle attribue à ton amour pour elle la ruse dont tu t'es servi ; et n'est pas éloignée de la trouver fort spirituelle.

Et comme Jules, exaspéré, s'emportait de nouveau, l'avocat tira de sa poche un pli cacheté qu'il tendit froidement au malade.

Jules arracha violemment le cachet, et se mit à

lire ; mais son visage s'altérait visiblement, et sa respiration précipitée faisait flotter le papier comme un drapeau. — Arsène le considérait avec le calme d'un médecin qui vient d'administrer un remède énergique et qui attend la crise.

Quand il eut achevé, Jules, atterré, le front moite, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses bras le long de ses flancs. En relevant la tête, il rencontra huit regards acérés par l'angoisse et la curiosité. — Il ramassa la lettre.

— Ecoutez, dit-il d'une voix faible :

« MONSIEUR,

» Je sais tout. On m'a appris votre nom véritable. J'ai peine à m'expliquer le motif qui vous a fait prendre un nom de fantaisie pour vous présenter chez moi, et surtout l'opiniâtreté avec laquelle vous avez persisté dans une ruse que je vous pardonnerais bien volontiers, si, malgré moi, elle n'éveillait au fond de mon cœur quelques doutes sur la sincérité de vos démarches. Avez-vous pu penser qu'une femme fût, de notre temps, assez entichée de noblesse pour sacrifier un sentiment vrai à un orgueil suranné ?

» J'espère, mon ami, que vous ne me laisserez pas longtemps dans cette inquiétude, et que vous ne prolongerez pas davantage une plaisanterie, — innocente peut-être à vos yeux, — mais cruelle pour moi, je vous l'assure, en ce moment.

» LYDIE DE M... »

— Eh bien ? demanda Arsène avec un sourire d'oncle.

— Eh bien? répétèrent en chœur les assistants.

Jules demeura encore quelques moments à réfléchir; puis il s'approcha de son bureau, écrivit rapidement une lettre qu'il cacheta, et la remit à un domestique, en lui ordonnant de la porter sans retard à son adresse.

Son regard était redevenu brillant, sa lèvre souriante, sa démarche assurée.

— Il fait chaud ! s'écria-t-il en regardant ses amis d'un air qui commandait la discrétion. Allons-nous-en prendre une glace au Café de Paris.

Et sur ce mot il s'habilla prestement; et bientôt tous les cinq se dirigèrent vers le boulevard.

Voici maintenant ce que Jules Miller avait répondu au billet obligeant de la baronne :

« Madame,

» Je ne sais de quelle part vous sont venus les rapports auxquels vous faites allusion ce matin. Je suis désolé d'apprendre que les insinuations calomnieuses d'un étranger ont trouvé plus de crédit auprès de vous que mon propre témoignage. Il m'en coûtera le repos et le bonheur de ma vie, mais je ne serai jamais l'époux d'une femme qui m'a si étrangement méconnu.

» Luigi Gastone de Canteroglio. »

— 1846 —

LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE



LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE

—

Il est un rêve affreux, véritable cauchemar, qui me tourmente au moins une fois chaque mois.

Je rêve — que je n'ai pas terminé mes classes et qu'on me remet en pension pour y faire mon année de philosophie.

En pension, — oui, — en pension ! Barbon que je suis, avec des poils blancs sous le menton, avec ma patte d'oie sur la tempe et mon rhumatisme au bras gauche, on me ramène à la pension, pour de là me rendre deux fois par jour au collége, livres sous le bras, à la queue d'une soixantaine de polissons

et sous la surveillance d'un vénérable cuistre, qui serait mon fils.

Affreux ! vous dis-je.

Notez qu'à chaque nouvelle période, ce rêve se représente avec un degré de réalité si puissant, qu'il ne me vient pas à l'esprit de l'ajouter aux épreuves précédentes :

— Je l'ai déjà rêvé bien souvent, pensai-je ; mais aujourd'hui c'est pour tout de bon.

Ainsi m'y revoilà donc. Voici le dortoir, éclairé par une lampe funéraire, dont les chaînettes dessinent en ombre sur le plafond les pattes d'une araignée énorme : il est cinq heures; il faut se lever, se lever tout de suite, sauter à bas du lit ; moi qui, depuis tant d'années, ai contracté l'habitude d'accorder à ma paresse les honneurs d'une longue capitulation !

Et puis voici le lavoir, humide et infect, où, les pieds dans l'eau, il faut se débarbouiller du coin d'une serviette gelée, se laver les mains à l'eau de puits, sans savon, et se peigner d'un horrible démêloir, si moite et si crasseux, que je le compare à un râteau oublié dans un jardin pendant quarante-huit heures de pluie.

Enfin voici l'ÉTUDE aux murs nus et suants, au plancher boueux, souillé de tous les détritus que peut rapporter à sa semelle le brodequin d'un écolier ; l'étude, dont l'atmosphère vous prend à la gorge et à la tête : on me reconduit à mon ancienne

place, je la reconnais à mon nom sculpté au canif sur le pupître. J'ai derrière moi ma *baraque*, ma vieille baraque, dont la serrure était toujours cassée, et où je retrouve mes anciens livres sans couvertures, tout maculés d'encre et roulés aux coins; devant moi un sale cahier de papier à chandelle, sur lequel il me faut écrire, les bras collés au corps, dans un espace de dix-huit pouces carrés. Si je lève le nez, PENSUM! Si je m'écrie par distraction, PENSUM! Si je veux marcher un peu pour aider au travail de la pensée, oh! alors, je suis en pleine révolte, arrêts et privation de sortie!

Et puis, imaginez la tempête, le scandale:

— Monsieur, que cachez-vous là dans votre pupître?.... Ceci.... ceci.... Apportez-moi.... Grands dieux! du tabac!.... un cigare! Et que prétendez-vous faire d'un cigare ici, monsieur?

O heureux et trois fois bénits les huit jours de paradis que je passai autrefois à la maison d'arrêt de la garde nationale! Heureux les citoyens bridés de buffle et consignés dans une boîte! Heureux le commissionnaire étendu sur son crochet! Heureux le cantonnier pataugeant dès cinq heures du matin dans le ruisseau, mais qui fume du moins, qui parle et qui chante!

Et cependant s'il est une phrase passée à l'état de maxime dans la sagesse des familles, et stéréotypée comme axiome dans les discours solennels des pé-

dagogues, c'est bien celle-ci : — LE TEMPS QUE L'ON PASSE AU COLLÉGE EST LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE.

Cette sentence débitée par mes parents et par mes maîtres me donna plus d'une fois à penser dans mon enfance.

Quoi ! ces gens que je vois passer dans les rues, suivant leur gré et leur allure, s'arrêtant devant les boutiques et prenant leur temps pour examiner les gravures étalées chez les marchands; ces gens si bien mis qu'à pas un le pantalon ne remonte au-dessus de la cheville ; quoi ! ce jeune homme frisé qui chantonne en soufflant la fumée de son cigare ; ce monsieur décoré qui donne le bras à cette belle dame ; cet autre enfin qui se laisse aller au balancement de sa voiture, — tous ces gens-là regrettent l'époque de leur vie où ils étaient obligés, comme je le suis, de marcher en rang et de se lever à cinq heures?

Et, comme à cet âge l'imagination a de bonnes jambes, j'allais jusqu'à me figurer une immense conspiration ourdie par les hommes faits pour cacher aux écoliers quelque mystère épouvantable dans la vie.

Evidemment, me disais-je, pour que tous ces hommes en apparence si heureux soient réduits à regretter la galère du collége, il faut qu'ils accomplissent en commun et fatalement quelque maléfice, auquel je serai initié plus tard.

Le dimanche, à la table de famille, j'observais

avec une sorte d'effroi certains coups d'œil, certaines réticences, et je me disais : — Mon père *en est.*

Lorsqu'au dernier jour de ma dernière année scolaire j'allai tout radieux prendre congé de mon instituteur, digne et excellent homme, il me dit d'un ton qui voulait être prophétique :

— Vous voilà bien content, mon ami, de quitter votre pension : vous la regretterez un jour !

— Encore un, pensai-je en m'en allant, qui est de la conspiration.

Eh bien, il faut être franc : voici, si je ne me trompe, quelques douze ans que j'ai rompu avec la vie scolastique, et par ma foi ! je ne la regrette pas encore.. Au contraire, je n'ai jamais rencontré par les rues une bande d'écoliers marchant deux à deux sous l'œil d'un surveillant, sans me sentir le cœur serré. Pauvres enfants, qui courraient si fort et si bien s'il leur était donné d'en user à leur guise !

Je ne suis pas de ceux qu'un camarade fait sourire, lorsqu'il lui dit en lui poussant le coude : — Te souviens-tu ?

Et, d'abord, les camarades de classe, je les ai en horreur. Je ne connais rien de plus... *shoking,* dirait un Anglais, de plus révoltant que l'indiscrétion de ce brutal qui vient mettre le pied dans votre intimité, vous prendre la main devant tout le monde, vous tutoyer, — vous tutoyer surtout ! — sous pré-

texte qu'on s'est autrefois donné des calottes, ou gagné des points.

Non ! Félix, Félix la gaîté vivante, Félix le rire intarissable, a beau me chatouiller la mémoire en me rappelant nos pamoisons sans fin lorsqu'un croc-en-jambe adroitement servi répandait sur le trottoir un ami au milieu de ses livres et de ses paperasses éparpillées; et les caricatures exhilarantes passées de main en main sous le couvert des pupitres; et nos danses de cannibales, dans le cabinet de physique, quand, sous couleur de répétitions, nous faisions servir les cornues à l'exécution de nos fantaisies.

Tout cela ne m'arrache pas même une grimace.

Il est vrai qu'alors nous n'avions ni dettes, ni créanciers, ni souci de la fin du mois; nous ne connaissions pas ce dégoût d'un travail hâté dans la fièvre en vue d'un résultat désolant. Mais n'avions-nous pas la contrainte perpétuelle, sous la figure d'un Olibrius aussi mal élevé que mal vêtu? N'avions-nous pas le froid dans la cour, le froid à table en mangeant, le froid au lit, le froid partout? N'avions-nous pas les espérances du dimanche trompées pour une peccadille? Et toi-même, toi-même, ô Félix, ne te souvient-il plus de tes angoisses, ce jour où, pour avoir (c'était bien le diable qui était coupable et non pas toi) laissé tomber du sel entre les draps du lit d'un maître, tu faillis être renvoyé à tes parents?

Oh! le maître d'études, le surveillant, le *pion!* ce

pauvre homme pour lequel on se prend de commisération plus tard, combien, en se reportant aux souvenirs de l'enfance, ne trouve-t-on pas de haine et de colères accumulées contre lui ! Car ce n'est point assez d'avoir sur nos moindres actions une autorité indiscutable, il excite encore notre envie. Supérieur de par de la discipline, il est supérieur aussi par la liberté.

Il sort, cet homme, et il a une chambre.

Je la vois encore : une chambre étroite et basse et tapissée de badigeon ; à terre, le long des murs, trois malles ; au milieu, une table, table de rebut, rarement chargée de plumes ou d'écritoires, mais sur laquelle apparaissaient de temps en temps un journal, une brochure, une pipe ; — dans un coin, protégés par un lambeau d'étoffe, des habits qu'on brossait une fois par quinzaine, aux grands jours.

C'était pourtant ce taudis, dont le moins riche d'entre nous ne voudrait pas aujourd'hui pour y loger son domestique, qui donnait à nos yeux quelque considération à nos maîtres. Partout ailleurs, dans la cour comme dans la chaire, au réfectoire comme à la promenade, le maître d'études n'était qu'un malheureux payé, et mal payé, pour nous tourmenter et être tourmenté par nous. Une heure par jour, dans cette chambre, c'était un homme. Et un homme, c'est beaucoup dire pour des écoliers au jugement de qui le maître de pension est un personnage ; car ce maître de pension est un monsieur

que l'on salue, qui a un salon, et dans ce salon un piano que nous entendions parfois résonner le dimanche en montant l'escalier du dortoir. — Le monde, en un mot, pénétrait dans cette chambre avec son prestige de liberté, de paresse et de plaisir. La paresse s'y montrait avec le journal, la liberté avec le livre défendu; et la pipe, que de choses ne disait-elle pas!

— Il n'y a pas d'homme sur la terre; — avait coutume de nous dire L..., notre professeur de cinquième, savant et respectable vieillard que ses façons majestueuses nous faisaient prendre pour un prince déchu du trône (on allait même jusqu'à dire de quel trône); — il n'y a pas d'homme sur la terre plus heureux qu'un élève qui contente ses maîtres; et un millionnaire, et un ministre (ici on dressait les oreilles), un ministre tout brodé d'or, avec des laquais chamarrés derrière sa voiture, n'est pas aussi heureux qu'un bon écolier! »

Sans doute c'est une grande joie qu'une première place, un grand bonheur qu'un premier prix; c'est un triomphe véritable qu'une couronne décernée dans la grand'salle de la Sorbonne; c'est un vif plaisir que de voir lever à sa considération la punition d'un condisciple. Mais aussi quelle honte que la dernière place! quel crève-cœur qu'une distribution de prix où votre nom n'est point prononcé! quel ennui qu'une retenue, et surtout quel chagrin morne et insipide qu'une journée passée dans une salle

froide et puante à copier sans utilité des pages qu'on ne comprend pas!

Je sais bien que tout cela ne prouve rien contre l'éducation du collége. Ce n'est pas moi qui voudrais, maintenant moins que jamais, médire de l'Université. L'apprentissage de la vie commune est une excellente préparation aux devoirs de la société. Il est bon de s'habituer dès l'enfance à sentir les coudes du voisin ; il est bon même d'éprouver de bonne heure la loi du plus fort, afin d'acquérir ainsi par expérience la notion de la justice.

Mais, ô conspirateurs! ô charlatans du monde! à quoi bon étendre sur cette vie faite de biens et de maux un voile cabalistique? A quoi bon troubler ces jeunes âmes par l'inquiétude de l'inconnu et par les tourments d'une terreur anticipée? Ne serait-il pas plus sage et plus simple de leur apprendre à apprécier les uns et les autres, biens et maux, à leur juste valeur? Est-ce l'orgueil, est-ce la pédanterie qui vous fait vouloir à toute force que vos peines soient les seules réelles?

Eh bien, considérez cet enfant qu'entourent les soins d'une famille entière, que sa mère endort chaque soir dans un lit fait par ses mains, dont trois personnes goûtent la soupe avant de la lui présenter; cet enfant que l'on caresse, que l'on choie, que l'on berce, que l'on amuse, dont la moindre pâleur fait appeler le médecin.

Cet enfant, écoutez-le : il pleure, il se lamente, il

crie à fendre le cœur. Il veut une chose, il la désire, il en a besoin, il en a soif, il la lui faut ! il ne peut se la procurer. Et vous qui pourriez la lui donner peut-être, vous ne le comprenez pas.

Je ne connais pas de plus grand malheur au monde.

— Il n'y a pas de beau temps dans la vie ; il n'y a que de belles heures.

— 1850 —



LA JAMBE



LA JAMBE

—

« La jeune fille, LA VIERGE est la Nouvelle Église; la femme âgée, la Vieille Église; les jardins (le Paradis) signifient l'Intelligence; les pieds sont la Recherche. »

(*Colloquia Swedenborgiana*).



LLE marchait devant moi, simplement, mais avec une grâce assez noble.

Je m'écriai :

Oh! la jolie jambe!

—

Ce qu'il y a de surprenant dans la vie du rêve, ce n'est pas tant de se trouver transporté dans des ré-

gions fantastiques, où sont confondus tous les usages, contredites toutes les idées reçues; où souvent même (ce qui est plus effrayant encore) l'impossible se mêle au réel. Ce qui me frappe encore bien davantage, c'est l'assentiment donné à ces contradictions, la facilité avec laquelle les plus monstrueux paralogismes sont acceptés comme choses toutes naturelles, de façon à faire croire à des facultés, ou à des notions d'un ordre particulier, et étrangères à notre monde.

Je rêve un jour que j'assiste dans la grande allée des Tuileries, au milieu d'une foule compacte, à l'exécution d'un général. — Un silence respectueux et solennel règne dans l'assistance.

Le général est apporté dans une malle. Il en sort bientôt, en grand uniforme, tête nue, et psalmodiant à voix basse un chant funèbre.

Tout-à-coup un cheval de guerre sellé et caparaçonné est aperçu caracolant sur la terrasse à droite, du côté de la place Louis XV.

Un gendarme s'approche du condamné et lui remet respectueusement un fusil tout armé : le général ajuste, tire et le cheval tombe.

Et la foule s'écoule, et moi-même je me retire, intérieurement bien convaincu que *c'était l'usage, lorsqu'un général était condamné à mort, que si son cheval venait à paraître sur le lieu de l'exécution et qu'il le tuât, le général était sauvé.*

Autre chose frappante est encore la facilité avec

laquelle on reconnaît certains lieux, certains endroits, certains pays même, que l'on n'a pas mémoire d'avoir jamais vus ailleurs qu'en rêve, et qu'on se rappelle pourtant au réveil assez distinctement pour en concevoir tous les détails, rues, maisons, boutiques, enseignes, accidents de terrain, paysages, etc.

Qui ne se rappelle aussi certains personnages entrevus et retrouvés à de longs intervalles comme de vieilles connaissances? certaines aventures interrompues par le réveil et dont un rêve postérieur vous fait connaître l'issue?

Ces phénomènes et bien d'autres auxquels je suis très-attentif m'ont fait souvent supposer, non pas des existences antérieures, mais des existences parallèles à la nôtre, ayant pour théâtre des régions extérieures où notre âme émigrerait pendant les heures de sommeil.

Une vision, qu'est-ce autre chose qu'un ravissement complet de notre être spirituel dans une sphère étrangère au présent? ravissement dans le passé par le souvenir, ravissement dans l'avenir par l'espérance ou le désir, ravissement dans le vague; etc.

Notre corps cependant demeure, et la personne qui nous écoutait tout-à-l'heure et que nous n'entendons plus, pense simplement ou que nous manquons pour le moment d'esprit, ou qu'elle nous ennuie.

J'ai ouï parler d'un jeune écolier de Strasbourg qui pendant le sommeil prononçait fort distinctement des mots inintelligibles. Un savant, de passage dans la ville, reconnut qu'il parlait alors très-correctement l'Indoustani. Comment cet enfant de douze ans, qui n'avait jamais quitté Strasbourg, avait-il appris cette langue ?

Donc, ce jour-là, — ou du moins cette nuit — je cheminais par l'une des rues les plus fréquentées d'une de mes villes nocturnes.

Une dame fort simplement vêtue de noir marchait devant moi, apparemment âgée de cinquante ans, mais douée de cette élégance de tournure et de geste qui décèle, même dans une vieille, une femme avertie de bonne heure par sa beauté de veiller sur son maintien.

Un pan de sa robe qu'elle relevait de la main gauche laissait voir le bas d'une jambe admirablement tournée. Il me sembla qu'il était convenable de lui témoigner par quelque galanterie la satisfaction qu'elle me causait. Et passant devant elle :

— Madame, lui dis-je, en la saluant, vous avez une jambe délicieuse !

Son visage ne démentait pas ce que faisait présager sa tournure ; une figure pâle, à grands traits, encadrée de cheveux gris bien plantés, et doucement éclairée par deux prunelles bleues un peu éteintes par l'âge et peut-être par les larmes. Il ne

parut pas que mon compliment l'eût choquée ; tout au contraire, me souriant :

— Je le sais, monsieur, répondit-elle ; on me l'a dit bien souvent autrefois, et je vous avouerai que j'ai encore du plaisir à l'entendre dire.

Là dessus, grâce à l'admirable simplicité de la vie du rêve, je lui offrais mon bras et toujours causant, je la reconduisais jusqu'à la porte de sa maison.

Arrivée là :

— Monsieur, me dit-elle, je vous inviterais volontiers à venir vous reposer chez moi ; mais je vis seule avec mon mari qui est vieux et, — ajouta-t-elle avec une émotion qui lui tira les larmes des yeux — et ma fille, — une pauvre enfant que les médecins ont condamnée. Vous voyez que ce serait là pour vous une maigre distraction.

La douleur de cette mère m'était allée au cœur.

— Madame, répondis-je, ne croyez pas que je sois si curieux, ni si avide de me distraire. Je suis d'ailleurs quelque peu médecin moi-même, et si j'étais assez heureux pour vous donner un bon conseil sur la santé de mademoiselle votre fille, ce me serait un motif de plus de me féliciter de vous avoir rencontrée.

(Dans la vie ordinaire je ne m'exprime pas toujours aussi bien que cela.)

Nous montons au quatrième étage et nous entrons dans un de ces appartements à huit cents francs,

refuge ordinaire des fortunes détruites et des employés mis à la retraite.

Au fond de la pièce où je fus introduit, au coin de la cheminée, tout encombrée de cafetières et de pots à tisane, était assis dans une bergère en velours d'Utrecht — le vieux mari.

Nous nous saluâmes.

— Voici, me dit la dame, notre pauvre enfant. Perdre une enfant si belle ! ajouta-t-elle en se penchant à mon oreille.

Le lit de la malade avait été roulé au milieu de la chambre, pour l'entourer d'air comme il convenait.

En m'approchant de ce lit je fus frappé de stupéfaction. Non ! jamais figure plus idéalement belle ne s'était présentée à ma vue !

Blanche, mais blanche jusqu'à en paraître bleue, sa blancheur était encore augmentée par la pâleur particulière aux visages des jeunes filles moribondes et qui leur donne la transparence mate de l'opale, — comme si prête à se dégager de ce corps vaincu l'âme devenait plus visible ; — ses grands yeux bleu foncé, encore agrandis par la maigreur, nageaient dans le fluide ; ses lèvres rouges, irritées par la fièvre, tremblaient convulsivement ; une abondante chevelure d'un blond vigoureux se répandait sur l'oreiller, en ondes, en torsades, en nœuds, en pelotons, et faisait un cadre d'or à cette image de la souffrance résignée.

Placée au bord opposé à celui près duquel je me

tenais, la mère semblait deviner ce qui se passait en moi et paraissait jouir de mon admiration.

Elle se rapprocha de moi et feignant de vaquer à quelque soin autour de la malade elle releva un des coins de la couverture.

— Vous m'avez tout-à-l'heure fait un compliment sur ma jambe; me dit-elle à voix basse. Que direz-vous donc en voyant celle-ci?

C'était la jambe de Diane! — Pour le coup je ne me possédai plus.

— Non, madame! non! m'écriai-je, on ne peut laisser mourir ainsi une aussi belle fille! Non! quand je devrais aller chercher toute la Faculté de Médecine, le Doyen en tête, nous la sauverons, nous la sauverons!

Je ne me rappelle plus aujourd'hui ce que j'ajoutai; mais je sais parfaitement que je parlai ainsi pendant une heure avec un élan de conviction vraiment supérieur. Je tenais entre mes deux mains la main de la jeune malade. Le vieux père s'était levé et, debout au chevet de sa fille, me regardait, une larme dans chaque œil. Je sentais bien que je les persuadais tous deux, le père et la mère, qu'ils me considéraient comme un sauveur, et que comme *Post-Scriptum* obligé à toutes leurs actions de grâces, ils me promettaient cette main que je tenais dans les miennes, la main de leur fille!

Je me précipitai dans l'escalier, et toujours par-

lant, toujours me grisant de mes paroles, je traversai de suite une longue enfilade de jardins.

— Où allais-je ? Je n'en sais rien !

Le ciel était bleu, les murs tapissés de verdure, les arbres couverts de fruits, l'air chargé des senteurs de mille fleurs délicieuses. Mais cette fête extérieure n'était rien auprès de la fête de mon cœur.

— Je marchais, je volais, je courais sans toucher terre à peine ; sans savoir où, disais-je tout-à-l'heure? Oh ! si ! J'allais à la conquête du bonheur, à la conquête inespérée de l'idéal entrevu.

Je me sentais enfin en vue du port tant de fois désiré. Je me voyais accueilli comme un bienfaiteur, comme un fils, par cette brave famille chez qui tout, jusqu'aux meubles même, avait un air de probité digne et de loyauté patriarcale ; je leur apportais en dot le salut de leur fille, et je passais désormais les plus belles journées, tout entier à mes études aimées, entre ma belle femme et ses vieux parents.

Le dirai-je, qu'au reveil le souvenir de ce rêve m'affecta singulièrement, et que plus d'une fois depuis, aux heures de dégoût et de découragement, je m'y suis retranché avec béatitude ? Car quel paradis meilleur à inventer pour ces âmes sans cesse tiraillées, de haut, de bas, par des ennemis visibles et invisibles, que le calme de l'esprit réchauffé par des affections sincères ?



LA SECONDE VIE



LA SECONDE VIE

—

> . . . . . . *Sed postquam fata peregit,*
> *Stat vultu mœstus tacito, mortemque reposcit.*
>
> LUCANUS.

I



PUISQUE nous voilà morts et que nous n'avons plus rien de mieux à faire jusqu'au jour de la résurrection que de nous raconter réciproquement et à satiété nos histoires, ô mort, mon voisin, faites comme moi ; asseyez-vous sans façon sur votre tombe et écoutez le récit de mes aventures dans le monde des vivants.

Cela ne vous amusera guère, je le crains, à la première fois, vous ennuiera à la seconde et vous

assommera à la troisième ; mais, comme je suis menacé de votre part du même procédé, je vous engage dans notre commun intérêt à la patience. Apprenez d'ailleurs que je suis mort deux fois, ce qui me donne bien sur vous quelque avantage.

La nuit est belle, quoique fraîche, et nous ne craignons plus de nous enrhumer... Donc, tandis que nos confrères tiennent conciliabule, là-haut, sur la colline, autour de la chapelle, ou se lamentent derrière les ifs au souvenir de leurs amours passées et de leurs richesses perdues, écoutez, mort, mon voisin, comment je me suis noyé une première fois par désespoir ; et comment, revenu au monde sous condition, je m'en suis, au bout de peu de temps, retourné par le même chemin pour venir occuper auprès de vous cette tombe, où je me trouve si mal à l'aise depuis le lever du soleil jusqu'au lever de la lune.

Mon nom, sur la terre, était ***. J'étais issu d'une famille de robe, et riche plutôt qu'aisée. J'étais jeune, puisque mon acte mortuaire définitif ne me donne pas plus de vingt-quatre ans d'âge ; j'étais beau, j'étais riche, et cependant je n'étais pas heureux... Vous trouvez la phrase commune, mon voisin, je m'en aperçois ; néanmoins ayez patience, ainsi que je vous en ai prié ; car je prétends vous prouver que si ma phrase est vulgaire, mes malheurs ne l'étaient point.

Jeune, beau, riche, il semblerait que je n'avais,

pour être heureux, qu'à suivre pas à pas les petits sentiers tracés de la vie. D'ailleurs, ce triple avantage de jeunesse, de beauté, de richesse avait cela de particulier pour moi, qu'il correspondait aux trois vices principaux de ma nature : j'étais paresseux, et je pouvais donc ne rien faire ; j'étais vaniteux, et je pouvais tirer vanité de ma figure ; enfin j'aimais à vivre, à considérer le soleil, à flâner sans but par les bois et par les rues, et j'avais devant moi de longues années pour me livrer à ce penchant.

J'ignore, mon voisin, si dans le cours de votre existence vous avez quelquefois réfléchi. (Ce doute au surplus ne peut être de ma part une injure, car il ne m'est pas actuellement démontré que l'homme qui pense vaille mieux que celui qui conserve la virginité de ses facultés rationnelles.) Quoi qu'il en soit, si vous l'avez fait, n'avez-vous pas été frappé de l'utilité du malheur dans la vie humaine ?

Le sage qui le premier a dit que la vie est un combat, a été profond. Il y a (ne l'avez-vous pas remarqué ?) dans la vie de tout homme, entre l'adolescence et l'âge viril, une période de malaise et d'inertie durant laquelle ses facultés restent comme suspendues : sa crue s'arrête, son développement est accompli, sa pensée engourdie s'évapore en rêveries vagues et stériles. C'est, pour ainsi dire, un temps d'arrêt, pendant lequel l'homme s'assure intérieurement de ses forces et cherche à pressentir

de quel côté viendra l'ennemi; quelquefois il marche à sa rencontre : dès qu'il l'aperçoit, il court à lui. La lutte commence et la vie avec elle. Jusque-là, il n'a fait que végéter, s'armer pour le combat.

La béatitude inerte du Paradis n'était pas une vie supportable; — une vie humaine s'entend. — Aussi notre premier père n'y put tenir. Il n'avait, pour échapper à cet Eden stupide, qu'un trou grand comme la main, et encore tout obstrué de menaces et de malédictions : il s'y précipita, tant il était dans sa nature de préférer le malheur avec la vie, à cette léthargique félicité. Si je ne craignais pas de vous scandaliser, j'ajouterais que j'ai toujours pensé qu'en agissant ainsi il ne fit qu'obéir à son insu à la volonté du Créateur. Si la chute de l'homme n'eût été dans les vues de Dieu, pourquoi n'eût-il pas attaché charitablement le fruit fatal au haut d'un chêne, au lieu de le suspendre aux branches d'un chétif pommier? Mais non! il voulait lui donner la science, et de plus, le mérite de la cueillir lui-même. Allez, dans le Mystère du Paradis perdu, le serpent n'était qu'un compère.

Soyez sûr, pour en finir, que si tous les maux de ce monde rentraient chaque année dans la boîte de Pandore à la Saint-Sylvestre, elle serait immanquablement cassée le premier janvier.

Mais fermons la parenthèse et reprenons mon histoire.

D'où pouvait venir le malheur pour moi, circon-

venu comme je l'étais par toutes les formes extérieures du bonheur? Je n'avais qu'une ressource, c'était de le trouver en moi-même.

Ici, mon cher voisin, souffrez que je m'arrête et que je marque d'un repos épique cette heure solennelle où la vie, la vraie vie, commença pour moi.

Vous étiez, m'avez-vous dit, Parisien comme moi-même; vous devez donc avoir mémoire de ces visages jeunes et pâles, suspendus à des échines courbées que vous avez entrevus souvent, passant lentement dans les galeries et sur les trottoirs. Le manœuvre qui les coudoie ne voit d'eux que leur habit noir qu'il trouve plus riche que sa blouse, et qu'il envie. Il insulte à leurs fatigues stériles, à ces mécanismes tournant dans le vide, et les appelle — heureux!

Ah! plus heureux qu'eux mille fois, toi qui du moins n'as à lutter que contre des obstacles visibles et tangibles; toi, dont chaque coup de marteau est une conquête, et qui t'endors, chaque soir, le front baigné de la sueur salutaire du travail!

Visages pâles! Habits noirs! livrée du désespoir et de l'impuissance, ah! que je vous connais! Que de fois j'ai échangé avec vous un regard sympathique! que de fois j'ai frotté mon coude à vos pannes fraternelles! Nos pères nous ont fatigués des récits de Moscou et de la Bérézina; ils en ont escompté la gloire à grosse usure. Mais nul pinceau ne retracera jamais cette effrayante retraite de Russie, cette funèbre descente de Courtille exécutée

par une génération de croque-morts, d'invalides de la pensée, de Prométhées en linge sale, de Sisyphes en habit râpé. Eh ! quel roc ne semblera doux à rouler à ces pauvres âmes broyées pendant toute une vie entre ces deux terribles cylindres : l'ambition et l'impuissance !

Je ne sais, mon voisin, si vous m'avez bien compris; j'en doute. Mais enfin j'étais de ceux-là ! Moi aussi je devais cacher le renard sous ma robe, interroger les murs d'un œil terne, et demander compte à Dieu de l'inégalité de mes forces et de mes désirs.

Mon habit était peut-être moins délabré, parce que j'avais de l'argent pour le renouveler ; mais qu'importe?

Une amitié, un amour, une haine, voilà le triple complément de toute vie. J'avais une maîtresse, un ami, un ennemi : mon ami, mon bon, mon blond Schmidt, le peintre; ma maîtresse, la baronne Lydie, une coquette ; mon ennemi, le pianiste Gatien, un plat et méchant animal.

Après cela, si vous vous attendez à une histoire d'amour, d'amour ordinaire surtout, vous avez tort. Entre nous, l'amour ne tient réellement place dans la vie qu'en raison des sentiments contingents qu'il développe. Pour moi, du jour où j'aimai Lydie, elle me donna pour rival et pour ennemi le musicien Gatien.

Je me rends justice, mon voisin : d'ailleurs ce n'est pas le temps, ce n'est pas le lieu non plus de

faire de la coquetterie. Mais, en vérité, j'étais incomparablement plus beau que ce Gatien. Il avait une face d'émouchet, des yeux de homard, des mains de bœuf. Les miennes incessamment frottées de pâte d'amandes fines, étaient blanches et lisses comme celles d'une duchesse ; l'ovale de mon visage était parfait, ma chevelure abondante ; mes yeux bien fendus se noyaient dans la ligne de mes sourcils dessinés au pinceau.

Disons, pour achever le portrait de Gatien, que, selon l'usage de ses confrères, il avait au bout des doigts l'esprit que les honnêtes gens ont coutume d'avoir dans la tête. Moi, j'entendais la toilette en artiste, et j'avais sous le cuir chevelu bien des choses qui n'étaient pas dans les doigts de Gatien. Que de fois, que de fois je me suis dit : Si j'étais baronne, jolie femme, et femme d'esprit, eh bien ! je voudrais m'avoir pour amant !

Et de fait, elle n'eût pas été, en me prenant, trop malheureuse.

Elle voulut l'être. Je ne sais quelle fatalité la fit se prendre du plus étrange caprice pour cette manivelle organisée, pour ce cylindre à serinette, qui, le soir, s'habillait d'un habit bleu à boutons dorés et tournait les variations de Thalberg et de Moscheles ; fantaisie inexplicable ! vertige contre lequel elle luttait elle-même. Bien souvent, durant nos promenades matinales, le long des lilas en fleur, je la vis s'attendrir à mes paroles ; son regard allangui sem-

blait me dire : Vous avez bien plus d'esprit que Gatien !

Mais le soir.... Oh ! les soirées m'étaient fatales. Le cylindre se mettait en mouvement et emportait dans sa sphère d'activité, comme la roue du moulin entraîne le nageur, le cœur et les pensées de la baronne.

Une nuit je rêvais : je me voyais dans un salon magnifiquement éclairé, au milieu d'une nombreuse compagnie. Gatien et la baronne s'y trouvaient. J'étais assis du côté de Lydie et je jouais, en lui parlant, avec le bout de sa ceinture.

Tout-à-coup il se fit un grand mouvement dans l'assistance : c'était Gatien qui se mettait au piano.

La baronne retira vivement sa ceinture ; *il* l'avait regardée !

Mon ennemi préluda quelque temps avec aisance. Sa sotte figure s'épanouissait à l'idée du succès qu'il allait recueillir.

Il commence : mais dès les premières mesures un malaise singulier s'empare de l'auditoire ; chacun se récrie ; les plus timides s'entre-regardent.... L'instrument ne résonnait point !

Chaque note touchée par Gatien rendait sous son doigt le son sec et mat d'une planche frappée par un marteau.

Le musicien éperdu essaye en vain de lutter contre cette résistance : ses doigts se crispent et s'écarquillent, son visage se contorsionne ; mais

rien ! Les gammes les plus savantes et les plus compliquées n'arrivent qu'à reproduire le bruit strident d'un métier de fabrique.

Debout au fond du salon, je voyais les têtes des assistants se balancer par un mouvement uniforme et rhythmique, en signe de mécontentement. La maîtresse de la maison, charmante jeune femme coiffée de marabouts, allait de l'un à l'autre comme pour conjurer les murmures.

Bientôt le clavier, toujours résistant, monte, monte et soulève les mains de l'exécutant jusqu'à son menton ; un grondement pareil à celui du tonnerre éloigné sort de la caisse d'harmonie.

Le balancement des têtes devient furieux, et au-dessus de cette mer de crânes en mouvement le gracieux visage de madame C*** voletait, souriant en agitant ses marabouts.

Gatien luttait toujours. Sa figure passait de l'expression de la plus vive terreur aux grimaces les plus grotesques. La dernière projeta en avant son nez et sa mâchoire, arrondit ses yeux et fit saillir au-dessous des tempes deux longues oreilles velues entre lesquelles la tête de madame C***, toujours voletant, vint se poser, en disant avec un sourire qui fit voir ses dents de nacre de perles :

Un âne ! c'est un âne !

En ce moment, je ne sais quelle force surnaturelle me porta à l'angle du piano. Gatien avait disparu, et

à sa place j'aperçus un étranger à mine hétéroclite, qui me dit en mauvais allemand :

Je suis à vos ordres.

En effet, sans que je pusse m'expliquer comment, un violon se trouvait dans ma main gauche, un archet dans ma main droite.

Geh! (va!) me cria mon accompagnateur.

J'appuyai l'archet sur les cordes.... Je jouais, je jouais, monsieur ! ou plutôt je chantais, je parlais, car il me semblait que le son partait de ma poitrine pour passer dans l'instrument. Bientôt il n'y eut plus ni violon, ni archet; mon bras droit, passé sur mon bras gauche, exécutait à mon gré des gammes et des arpéges. Songez que ce que j'exécutais n'était pas de la musique; je causais! La baronne, Gatien, mon amour, ma jalousie, ma haine, tout cela se déduisait avec l'impétuosité de la passion, avec la facilité du discours.

Tantôt, j'adressais à Lydie de tendres reproches en lui rappelant nos douces promenades dans le jardin de son hôtel, tantôt je l'accablais, en raillant son goût insensé pour un animal de la plus vile espèce ; puis je la foudroyais en me dressant de toute ma hauteur, et alors j'entonnais, sur le mode le plus élevé, l'hymne de la passion héroïque. Et Lydie, subissant tour-à-tour l'empire des sentiments que j'exprimais, tantôt me souriait attendrie, tantôt s'apaisait humiliée, tantôt m'implorait avec larmes.

Je continuai longtemps ainsi : à la fin, succom-

bant à la violence même de mon émotion, enivré, en délire, je m'arrêtai et regagnai ma place au milieu d'applaudissements frénétiques.

Lydie m'attendait ravie, domptée, suppliante : Oh! me disait-elle, aimez-moi, je vous aime, laissez-moi vous aimer!

Elle m'aimait.

Comment vous peindre les pensées qui m'assaillirent au réveil? ce songe était-il un présage, une révélation? ou bien n'était-il qu'une raillerie amère du hasard?

Je voulus en avoir le cœur net, et, pendant les jours qui suivirent, je dévorai tous les traités d'oneiromancie que je pus trouver.

Je m'arrêtai à ce passage de la *Symbolique* de Pernetius :

« Pendant le sommeil, l'âme quitte le corps qu'elle habite et s'en va où il lui plaît. Ce que nous appelons rêve n'est que le souvenir vague et incomplet de cette autre vie. C'est ainsi que nous entrevoyons, dans le sommeil, des pays que nous n'avons point visités. De là vient aussi que nous nous souvenons d'avoir fait en rêvant des choses que nous ne savons point faire et que nous referions sans doute le lendemain, si nos souvenirs étaient moins incomplets et plus précis. »

Ainsi donc, si je pouvais rendre à mes doigts le souvenir de ce qu'ils avaient fait la nuit précédente, je deviendrais en réalité le virtuose de mon rêve?

Cette idée ne me quitta plus.

Je m'en ouvris un jour à Schmidt, tandis qu'il ébauchait un charmant paysage que je vois encore.

C'était, il m'en souvient, par une belle matinée d'avril : une lumière fraîche et gaie inondait l'atelier; un bouquet de lilas, posé sur la fenêtre, se balançait au vent, nous envoyant à chaque secousse une bouffée de parfums.

Schmidt, l'œil ardent, le front moite, la lèvre humide, travaillait avec enthousiasme ; sa main voltigeait sur la toile hardiment et sans hésitation.

— Schmidt, lui demandai-je, est-ce bien difficile ce que tu fais-là ?

La question ne valait pas une réponse. — Crois-tu, ajoutai-je, que j'en pourrais faire autant ?

Il sourit.

Je lui exposai alors la théorie de Pernetius et j'essayai de lui prouver que si, pendant la nuit, mon âme était allée habiter le corps d'un peintre et qu'elle eût gardé jusqu'au lendemain le souvenir de ce qu'elle avait su, j'aurais pu me trouver au réveil aussi habile que lui.

Schmidt, illettré comme un paysagiste et positif comme un piocheur qu'il était, traita Pernetius de visionnaire et m'objecta ses dix années de travail qui, selon lui, n'étaient pas un rêve.

Mais, insistai-je, s'il t'a fallu dix ans pour apprendre ce que tu sais, ne peux-tu supposer qu'en concentrant en un instant l'effort de dix années, tu

eusses pu l'apprendre sur-le-champ ? Combien de temps faudrait-il à un homme médiocre pour arriver à comprendre ce que Michel-Ange a réalisé en un moment? On a dit que le génie était la patience, sans prendre garde que c'était le faire descendre à la portée des entêtés et des imbéciles. Le génie, c'est la volonté concentrée.

Je déroulai si longuement l'écheveau métaphysique, que Schmidt, tout Allemand qu'il était, finit par me supplier de changer de discours ou de m'en aller.

Je sortis.

Mais cet entretien avait changé le cours de mes pensées : il ne s'agissait plus ni du rêve, ni des pérégrinations de l'âme, ni de ressaisir un souvenir confus.

Egaler le pouvoir au vouloir, combiner dans un élan suprême l'effort de dix années, voilà quel était désormais le problème.

— Et de fait, pensais-je, n'est-il pas ridicule de croire que ces hommes, plus divins pour nous que les dieux même, Raphaël, Colomb, Milton, Galilée aient trouvé dans l'univers un coin où leur intelligence si pénétrante n'eût pu se répandre ! Quoi ! Raphaël tenant en main un archet et un violon n'eût pu s'en servir, quand, en moins de six mois d'études, le dernier polisson de Rome en pouvait tirer des accords satisfaisants ! —

Peut-être croirez-vous que dès-lors je n'eus plus

qu'une affaire, acheter un violon et m'en aider pour expérimenter mon système ? Oh ! que vous vous tromperiez ! Sans doute l'épreuve était facile, mais elle était décisive, et j'avais peur !

Souvent je me surpris, dans la solitude, tâtant le pouls, pour ainsi dire, à ma volonté ; et si dans ces moments il m'arrivait de la trouver à un certain degré de puissance, alors — j'ai honte à vous le dire, — je me levais, je pliais le bras gauche, j'étendais le droit et manœuvrais dans le vide. Un violon ! mais mon amour, mon bonheur, ma vengeance, ma vie tout entière était désormais passée dans le violon ; il était devenu le mobile de mes espérances et de mes craintes. Aussi j'avais pour lui ce sentiment d'éloignement superstitieux que les nègres de Guinée ont pour leur fétiche : le son m'en faisait dresser les cheveux ; la vue seule de l'instrument déposé dans sa boîte me donnait le vertige ; ses hanches arrondies, ses baies ricaneuses, son sternum cambré m'émouvaient plus vivement que n'eût fait la Vénus de Milo posant vivante et nue devant moi.

D'autre part la baronne, de plus en plus affolée de son pianiste, me traitait chaque jour plus mal.

Et, comme de raison, je l'aimais chaque jour davantage.

Un jour, je reçus un billet d'invitation pour une soirée prochaine. Comme j'avais quelque motif de supposer que Lydie s'y trouverait, je résolus de m'y rendre.

Mais le billet portait un post-scriptum : *On fera de la musique!* Gatien ! toujours Gatien !

A force d'y réfléchir, je crus voir dans cette fatalité qui nous réunissait sans cesse, une provocation, un défi que la destinée me jetait pour me décider à en finir.

Que risquais-je en effet ? la mesure du malheur n'était-elle pas pour moi comblée? Je ne pouvais vivre sans l'amour de Lydie; et, pour être aimé d'elle, je n'avais qu'une ressource, détruire dans son esprit la supériorité factice de mon rival. Le moyen auquel je recourais était terrible, et, en cas de défaite, il n'y avait au-delà que la mort.

Mais était-ce vivre que de prolonger le cauchemar contre lequel je me débattais depuis tant de jours? Qui me disait d'ailleurs que les regards de la foule, la crainte d'un ridicule mortel, en présence de ma maîtresse et de mon rival, n'étaient pas autant d'obstacles nécessaires pour exalter ma volonté? J'essayerais donc, sous leurs yeux, devant elle, en public; là était le péril suprême, là peut-être aussi le triomphe.

Une fois cette résolution prise, j'entrai dans cet état de calme sinistre qui précède les grands coups. Je me regardai vivre, j'observai mes moindres actes avec l'intérêt qui s'attache aux derniers gestes d'un mourant. Le jour venu, je m'habillai avec une lenteur solennelle : la toilette du condamné ! Pendant le trajet, je m'étonnai de ne point entendre autour

de ma voiture le bruit de la cavalerie, tant il me semblait marcher à une exécution !

Quand j'arrivai, les salons étaient déjà remplis.

Je cherchai des yeux ma baronne ; une place était vacante auprès d'elle, j'y courus. En m'asseyant, je fus comme foudroyé par une révélation singulière : le salon où je me trouvais était identiquement semblable à celui que j'avais vu en rêve quelque temps auparavant ; tout, jusqu'aux accidents de la lumière, à la disposition des groupes, coïncidait avec mes souvenirs. Je reconnus même certains visages que j'étais assuré de n'avoir jamais rencontrés ailleurs que dans mon rêve. Enfin la place que j'occupais auprès de Lydie, sa toilette, étaient celles que j'avais occupée, que je lui avais vu porter cette nuit-là.

Quelque chose ou quelqu'un le voulait donc ?

Une dernière circonstance me restait à vérifier, avant de prendre une détermination : Gatien était-il là, viendrait-il ? Essaierait-il de jouer, et sa prétention tournerait-elle à sa honte ? Telles étaient les pensées qui m'occupaient, tandis que ma voisine, étonnée de l'état où elle me voyait, surprise plus encore de n'obtenir aucune réponse aux paroles que probablement elle m'adressait, me considérait avec une sorte de crainte. Gatien parut. Je ne sais si ce fut l'effet de ma préoccupation, mais il me sembla que son visage était pâle, sa contenance embarrassée. Il s'assit néanmoins et promena ses doigts sur les touches. Le silence se fit. Deux ou trois fois mon

rival tourna les yeux vers le côté où était Lydie, et chaque fois mon regard qu'il rencontra, fit baisser le sien.

Il est certain que dès le début il parut à tous au-dessous de son talent. Tout à coup, comme atteint d'un malaise subit, il s'interrompit et se pencha sur son siége en murmurant quelques mots d'excuse.

Je me levai. Un général d'armée donnant le signal de l'attaque, n'est pas plus ému que je ne l'étais; c'est que moi aussi j'allais livrer une bataille. Je fis trois pas : chacun se retirait devant moi, comme si j'eusse eu la tête de Méduse sur les épaules. La conjuration du hasard dura jusqu'au bout ; le premier objet que j'aperçus en m'approchant du piano fut un violon déposé sur le pupitre.

Je le saisis; je l'appuyai sur ma poitrine... En ce moment je sentis tous les regards s'attacher sur moi. L'émotion causée par la défaillance de Gatien s'était apaisée.

J'attaquai vigoureusement.

Un cri d'effroi éclata dans l'auditoire. J'osai poursuivre. Mais cette fois la rumeur fut telle, que l'instrument s'échappa de mes mains et alla rebondir en gémissant sur le parquet.

Au même instant, un bras se glissa sous le mien, et cédant à une impulsion étrangère, je me dirigeai vers la porte.

Les femmes s'enfuyaient, épouvantées, sur mon passage : l'une d'elles, jeune et jolie, me regarda

partir d'un air de compassion, et je l'entendis dire :

— Pauvre jeune homme! il est fou.... quel dommage !

II

Fou !... L'étais-je, en effet? Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je ne puis plus avoir une idée nette du sens que les hommes attachent à ce mot.

La vérité est que pendant un certain temps je perdis la conscience de mon être.

Quand je revins à moi, j'étais au milieu de la place du Carrousel.

Je m'aperçus alors que j'avais la tête nue et que j'étais enveloppé d'un ample manteau que je me souvins d'avoir pris en passant dans l'antichambre, mais qui, je le crois, ne m'appartenait pas.

Je marchais, je courais sur les dalles blanches et sèches. En peu d'instants j'eus traversé la place, et je me trouvai sur le pont.

Le crépuscule étendait sur les quais ses nappes grises et étouffait dans leurs globes de papier huilé les rouges luminaires des marchandes nocturnes ; les charrettes des maraîchers s'acheminaient, sautant bruyamment sur leurs essieux.

Il me sembla que c'était là une bonne heure pour prendre congé de cette ville et de ce monde.

Le Paris que je connaissais, mon Paris à moi,

était endormi ; celui qui veillait autour de moi m'était aussi étranger que le peuple de Lima ou de Chandernagor.

Je sautai debout sur le parapet. Un léger bruit me fit tourner la tête ; c'était la fenêtre d'un hôtel voisin qui s'ouvrait.

Une figure de femme m'apparut, encore embéguinée des blancs et moelleux langes de la nuit.

Par l'effet d'un effort suprême, mes yeux la virent à travers l'obscurité de l'heure.

Elle était belle, et je crus qu'elle me regardait. Je concentrai dans un regard toutes les forces de ma vie prête à s'éteindre.

— O toi, pensai-je, qu'il m'est donné d'apercevoir à ma dernière minute, reçois l'adieu que je laisse à ce monde que je maudis, à cette vie que je quitte en l'aimant !

Et en moins d'une seconde, le ciel des plus beaux jours, tout ce que j'avais connu, aimé, fut évoqué dans la chambre noire de mon esprit :

Adieu !

Je croisai les bras sous mon manteau que je serrai autour de moi, et.... pouff !...

Glou ! glou ! glou ! glou ! l'eau résonna bruyamment à mes oreilles. Il me sembla voir et compter les masses que je déplaçais. Enfin, le dernier souffle d'air que contenait ma poitrine s'en exhala pour aller former des ronds magnifiques à la surface ; un flot pénétra dans ma gorge.... et je ne

sentis plus rien, jusqu'au moment où je me retrouvai roide et glacé dans mes vêtements alourdis.

J'étais dans une salle basse et voûtée, assez semblable, imaginai-je, à l'antichambre d'une geôle ou d'une morgue. Un affreux réverbère suspendu au plafond projetait sur les murs suants une lumière sale et glauque. Tout alentour régnait un banc de bois sur lequel je voyais s'agiter en face de moi et à mes côtés d'étranges formes humaines, les unes roulées comme moi dans leurs vêtements, les autres à moitié nues.

Une surtout était horrible à voir : la tête était renversée et la gorge portait la trace de blessures récentes où le sang s'était coagulé.

Je découvris au bout de quelque temps que j'étais moi-même assis sur ce banc. Assis ou posé, comment ? Je ne savais. Je n'éprouvais aucun contact. Je ne souffrais ni du froid ni d'aucune douleur. J'étais plutôt averti par une conscience intime que la chaleur vitale s'était retirée de moi et que mes membres étaient privés du ressort qui les faisait auparavant obéir à ma volonté.

Les yeux, qui seuls avaient conservé quelque peu de leur puissance, n'existaient plus qu'à l'état d'organe purement passif. La faculté de voir leur était restée, mais ils avaient perdu celle de regarder. Je veux dire qu'ils recevaient comme le verre la réflexion des objets, mais sans pouvoir se diriger ni rien exprimer par eux-mêmes.

J'aperçus alors, appuyé contre une porte épaisse, un être singulier qui attira toute mon attention.

C'était, oui, c'était bien un homme, ou plutôt un géant, car il n'avait pas moins de huit à neuf pieds de haut. Ses larges épaules, ses membres maigres, son visage pâle, non de la pâleur des visages humains, mais de cette blancheur mate, accidentellement teintée de rose et de violet qu'on remarque sur le masque des noyés, son attitude même, avaient je ne sais quoi de surnaturel qui taquinait l'imagination.

Son costume, uniformément gris, étroit et collé au corps, était coupé ras à la naissance du col, ce qui lui donnait l'apparence d'un légume monstrueux pelé à l'une de ses extrémités. Ses yeux, rouges comme ceux d'un Albinos, tenaient fixé sur moi un regard terne qui me fascinait. Je ne pouvais plus voir que lui.

En ce moment, le bruit d'une sonnette enrouée se fit entendre à l'un des bouts de la salle.

Le géant quitta sa posture nonchalante et appela :

Le n° 6 !

L'un des fantômes bizarres qui m'avoisinaient se leva roide sur ses pieds et se dirigea vers une petite porte située à l'opposite de la première, et que le géant referma soigneusement dès qu'il fut entré.

En se retournant, il attacha de nouveau sur moi son regard fixe, traversa lentement la salle et revint,

sans me quitter des yeux, occuper son poste à ma gauche.

— Où suis-je?

Ces mots ne furent pas articulés; j'avais perdu la faculté de m'exprimer par les sons. Le géant néanmoins avait compris ma question et y répondit.

Je reconnus ainsi que désormais je pouvais exprimer ma pensée sans le secours d'aucun organe : penser et parler étaient devenus chose identique. Et c'est de cette façon que le dialogue s'établit entre le géant et moi.

J'étais (je vous traduis sa réponse) dans la salle d'attente du greffe où tous ceux qui sont morts par immersion viennent consigner les causes volontaires ou accidentelles de leur trépas. Cette formalité est une espèce d'instruction ordonnée en vue du jugement dernier.

Le corps est ensuite renvoyé à fleur d'eau pour être recueilli et inhumé. Je m'expliquai par là pourquoi les cadavres des noyés restent souvent longtemps au fond de l'eau avant que de revenir à la surface.

Le gardien (je le désignerai ainsi) m'indiqua successivement parmi les morts qui m'entouraient un vieillard qui s'était suicidé par amour ; une jeune femme noyée par désespoir de misère : le blessé dont j'ai déjà parlé, avait été égorgé par des malfaiteurs et jeté ensuite à la rivière.

Durant ces explications, le géant avait quitté la

porte contre laquelle il s'adossait et était venu s'asseoir à mon côté, le dos arrondi, les pieds repliés sous lui, les bras allongés et balançant machinalement un trousseau de grosses clefs, avec ce laisser-aller, cet air bonhomme et câlin que prennent dans les intervalles de leurs fonctions les pauvres diables assujettis à des emplois vexatoires.

— Vous, me dit-il en m'examinant avec attention, vous n'êtes pas blessé, vous ne portez aucune trace de violence ni de strangulation. C'est donc, ajouta-t-il en essayant de donner à son regard une expression commisérative, c'est donc volontairement que vous êtes venu ici ? Et si jeune ! Et vos vêtements n'annoncent pas la misère. Si vous aviez une méchante petite robe d'indienne de quinze sous, comme cette malheureuse que vous voyez là-bas... Oh ! reprit-il d'un air d'intelligence (et quel air ! et quelle intelligence !), vous êtes un amoureux ?...

J'essayai d'éclater de rire et restai tout étonné de n'avoir pas réussi. Puis je me hâtai de désabuser mon interlocuteur en lui contant à peu près mon histoire.

Il parut m'écouter avec intérêt, et j'avoue que je ne fus pas sans jouir de ce petit succès d'outre-monde. Au fait, un homme qui se noie pour n'avoir pu séduire sa maîtresse en jouant du violon sans avoir appris mérite bien quelque considération.

Je ne tardai pas cependant à reconnaître que ce que j'avais pris pour de l'intérêt n'était que de la

surprise, moins que cela, de la stupidité ; mon auditeur ne m'avait pas compris.

Je voyais les idées que je lui avais émises se heurter dans sa pensée confusément, et sans qu'il pût les accorder.

— De la musique, faire de la musique ? Et si vous en aviez fait de la musique, elle vous aurait donc aimé, cette femme ?

— Je le présume.

— Eh bien ! il fallait en faire.

— Je ne l'ai pas pu.

— Pourquoi ?

Je lui expliquai le mécanisme du violon et tentai de lui faire comprendre la difficulté qu'il y a à s'en servir.

Mais qui donc fait les violons ? me demanda-t-il.

— Les hommes.

— Et ils ne peuvent pas s'en servir ?

— Il faut qu'ils l'apprennent.

Le géant me parut d'une gaîté folle.

— Ah ! pauvre espèce ! infirmes créatures ! parler, il leur faut une langue ; chanter, il leur faut une gorge ; jouer du violon, il leur faut des doigts !

— Mais vous, lui dis-je, faites-vous donc tout cela sans difficulté ?

— Assurément, me répondit le géant avec orgueil.

— Quoi ! vous savez la musique !

— Pardi ! la belle affaire ! Tenez, vous-même, qui venez de dépouiller toute cette défroque mortelle

qu'on appelle organes, eh bien! dans ce moment vous avez la science infuse.

Il disait vrai!

— Oh! m'écriai-je, un an! retourner un an sur la terre, sachant ce que je sais!

En cet instant la sonnette rappela le gardien, qui dut me quitter de nouveau pour appeler le n° 7; c'était le dernier.

J'étais assez habitué déjà à son étrange physionomie pour remarquer, lorsqu'il revint à moi, qu'il était en violent combat avec lui-même.

Il se rassit visiblement embarrassé.

— Ecoutez, me dit-il en me dardant toute sa volonté dans un regard; vous êtes un honnête garçon; vous n'êtes pas un homme comme les autres. Enfin, vous m'intéressez; je vous aime, quoi! Et puis... si jeune! se priver, à votre âge, d'une maîtresse et de longues années de plaisir! car, je m'y connais, vous aviez longtemps à vivre, c'est une bien dure leçon. Seriez-vous content, hein! s'il vous était permis de retourner là-haut?

Je voulus et ne pus lui serrer la main:

— Un an! un an!

— Il y aurait une condition. Ce serait de nous revenir ici par le même chemin... Autrement, ajouta-t-il en baissant les yeux, je serais en faute.

J'achevai sa pensée. Le drôle, à mon retour, se vanterait d'être pour quelque chose dans mon aventure: ce seraient ses petits profits.

— Ecoutez ! écoutez ! vous n'avez pas de numéro. Vous êtes arrivé le dernier ; personne ne sait que vous êtes ici. Je puis donc vous renvoyer. Mais il s'agit de ne pas mourir de vieillesse !

Je promis, je promis du plus sincère de mon âme, et il put d'un regard se convaincre que je ne le trompais pas.

Il se leva donc, s'assura que nous ne risquions pas d'être surpris ; puis il m'enleva dans ses bras, entr'ouvrit la grande porte, et... houpp !

Je sentis de nouveau la fraîcheur de l'eau, en même temps mes membres s'assouplirent, et...

Je me retrouvai sur le trottoir du pont, sain et sec, à la place même où j'étais avant d'accomplir ma dernière résolution.

C'était bien le même lieu, la même nature, mais inondés des rayons du soleil levant, qui tout d'abord m'éblouirent. A ma droite, les arbres de la terrasse des Tuileries traçaient une ligne de verdure entre le bleu du ciel et le blanc de la muraille. Les flots gris de la Seine étaient pailletés çà et là de points lumineux plus nombreux et plus rapprochés que les écailles d'un poisson.

En tournant la tête à gauche, j'eus la curiosité puérile de chercher la fenêtre où m'était apparue la femme providentielle. La fenêtre était ouverte : des tapis de fourrure s'étalaient sur le balcon. Il me sembla que la chambre était vide.

Autour de moi les marchandes reposaient assoupies sur leurs éventaires.

Quelques passants m'examinaient, surpris de rencontrer à cette heure et à cet endroit un homme en toilette de bal et sans chapeau.

Selon mes conjectures, deux heures avaient pu s'écouler depuis le moment où j'avais franchi le parapet.

Mais à ces douces sensations du réveil et de la vie reconquise succéda bientôt une émotion plus violente, lorsque je me fus recueilli en moi-même. Toutes mes facultés décuplées y chantaient le poème de la toute-puissance et du génie.

Je me sentais la Vertu, la Foi qui fait les Colomb et les Galilée. Mon regard franchissait les espaces et perçait les murs selon mon gré; les visages me dévoilaient les âmes. Mon oreille décomposait sur-le-champ les moindres bruits. En un mot, l'univers se révélait à moi, non plus comme un spectacle, mais comme un système dont je comprenais les lois et les rapports.

La nouveauté de mes sensations me ravissait. C'était comme une nouvelle naissance; mais où l'intelligence jouissait de chaque manifestation comme d'une conquête. Dix nuits ne me suffiraient pas à vous rendre compte des surprises, des joies que j'éprouvai pendant ces premières heures.

La première fois que je revis Lydie (ce fut encore dans une réunion), et que je vins à songer que

c'était pour elle que j'avais voulu acquérir une puissance surhumaine, j'en fus étonné. Ce que je lus dans son regard m'indigna contre moi-même. Les événements récents donnaient à ma rentrée dans le monde un intérêt assez romanesque. Le mot de folie prononcé à ma sortie avait circulé. Un domestique de la maison qui par ordre de son maître m'avait suivi, avait été témoin de mon suicide. Le silence que je gardais sur ce dernier événement donna lieu aux suppositions les plus fantastiques. Il fut dès lors avéré pour tout le monde que dans un accès de folie j'avais tenté de mourir ; et que les rigueurs de la baronne étaient la cause de cette résolution. Eh bien ! Lydie fut charmée de ce commentaire : c'est ce que son premier coup d'œil m'apprit, et si cette découverte ne me la fit pas prendre en aversion, elle mêla un désir de vengeance à mes pensées d'amour.

Gatien, que je retrouvais partout où je cherchais Lydie, joua ce soir-là à son ordinaire et avec le succès accoutumé. Je ne pus résister à l'envie de souffler sur sa joie : je m'assis au piano, et l'originalité de mon improvisation ne laissa plus d'autre souvenir de lui que celui d'une mécanique.

L'ambition de toute ma vie était donc satisfaite ; mon rêve était accompli, car je ne doutai pas, au succès que j'obtins, que le cœur de la baronne n'eût passé au vainqueur.

Dirai-je que ce triomphe, en raison du peu qu'il

me coûta, me parut médiocre ? Lydie, pourtant, était toujours belle, et je ne pouvais oublier les sensations qu'elle m'avait causées. Mais chacune des révélations que je puisais dans ses yeux, où se peignaient la vanité de son cœur et la légèreté de son esprit, diminuait de jour en jour le prix de ma victoire. Qu'était-ce d'ailleurs que la conquête d'un cœur qui ne demandait qu'à se rendre, pour un être dont tous les sens tendaient sans cesse vers l'imposssible ?

Au surplus, les joies du triomphe ne tardèrent pas à être compensées par un supplice intolérable ; mes organes, par suite de la délicatesse extrême qu'ils avaient acquise, étaient chaque jour et à chaque instant offensés dans les rapports que j'avais avec les hommes.

Ainsi, par exemple, l'ouverture de *Guillaume Tell,* exécutée par l'orchestre du Conservatoire, me faisait l'effet d'un concert de Caraïbes ; elle me déchirait le tympan, elle m'agaçait les nerfs. La musique, telle que les hommes l'ont inventée et perfectionnée, était pour moi un art à l'état d'enfance. S'obstiner, comme font encore à cette heure les musiciens, à prendre pour base de la tonalité les sept notes de la gamme, me paraissait non moins absurde que de vouloir calculer avec quatre chiffres ou écrire avec cinq lettres. Sept notes ! Pourquoi sept signes ? et pourquoi pas vingt-quatre, comme dans l'alphabet, ou neuf, comme dans la numération ?

Mon oreille saisissait, d'une note à l'autre, des gammes entières. Chaque relation d'un demi-ton comprenait pour moi des mondes de sons distincts, que l'ouïe humaine ne perçoit pas.

Les premiers de qui j'essayai de me faire comprendre, se contentèrent pour toute réponse de répéter que j'étais fou. Deux ou trois des plus savants entrevirent bien quelque chose au fond de mes idées, mais, embarrassés d'accorder ce que je leur disais avec leur science vulgaire, ils conclurent que si je devais avoir raison, ce ne serait pas avant deux siècles.

Je trouvai cependant un auditeur intelligent et de bonne foi ; ce fut un israélite allemand nommé Jérémias Klang.

Cet homme, après avoir dépensé soixante ans de vie et une fortune à la poursuite des phénomènes métaphysiques, se livrait dans un grenier à la recherche d'une nouvelle synthèse musicale. Il vint me voir.

Dès le premier entretien, il me déclara que je lui révélais ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant toute sa vie, et que si je n'étais pas fou, j'étais certainement un génie surnaturel, car je venais de lui découvrir l'absolu en musique. Une seconde entrevue acheva de l'enthousiasmer ; j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de s'agenouiller devant moi. Il me supplia de l'accepter pour disciple

et de lui permettre d'écrire et de publier tout ce que je lui dirais.

J'avais la science en trop haut mépris pour ne pas consentir à ce qu'il me demandait. Il vint donc chaque jour s'installer chez moi, et chacune de nos entrevues forma la matière d'une brochure, où mon précurseur prédisait l'avènement d'une révolution dans l'art, qui devait faire frémir sur leurs bases le Conservatoire et l'Institut.

Le supplice dont j'ai parlé me rendit bientôt le séjour de Paris insupportable ; je projetai alors d'acheter, à l'une des extrémités du bois de Boulogne, un pavillon isolé, et de m'y retirer avec Jérémias, le seul être qui pût désormais me comprendre.

Cependant, j'étais devenu célèbre, grâce à la singularité de mes aventures, aux publications apocalyptiques de Jérémias, et aussi à la facilité avec laquelle j'improvisais sur toutes sortes d'instruments. Ce vernis de renommée, que je n'avais pas cherchée, fut comme la glu à laquelle la fantasque baronne se laissa prendre. Elle fit plus : cette femme si hautaine, si vaine de sa beauté, qui vous eût fait compter pour faveur insigne de baiser le bout de son gant, ne craignit pas de se donner ostensiblement à moi, en me suivant dans ma retraite.

Bien qu'elle me donnât par là plus d'envieux que mon génie constaté n'eût pu le faire, je fus peu touché de cette démarche.

Cette femme se perdant pour obtenir le droit d'être seule aimée d'un artiste en l'avenir duquel elle avait foi, me parut aussi misérable que si elle se fût livrée pour de l'argent. Elle le comprit, et en tomba dans la désolation. Mais ni ses larmes, ni sa soumission ne purent vaincre le mépris que j'avais conçu pour elle ; je la reléguai, comme une sultane, au fond de mon appartement, où j'évitai même de la rencontrer ; et je passai tout mon temps en tête à tête avec le cher Jérémias.

Il ne se lassait pas de me faire parler et d'écrire sous ma dictée. Les nuits lui servaient à rédiger un solfége d'après mes nouveaux principes.

Selon ses calculs, il lui restait encore dix ans à vivre, et c'était plus qu'il ne lui fallait pour accomplir sa révolution.

Pressé d'en venir à l'exécution, il me pria un jour de composer une symphonie.

La chose m'était trop facile pour être refusée.

Je me mis donc à l'œuvre. Néanmoins les développements que j'avais donnés à la tonalité nous obligèrent d'inventer une notation nouvelle (et c'est à quoi les anciennes études de Jérémias nous furent d'un grand secours).

Tandis que je travaillais, il observa que la musique, telle que je l'écrivais, était impossible à exécuter avec les instruments en usage. C'était à des innovations de cette nature qu'il avait jadis dépensé une partie de sa fortune : il me persuada donc

d'établir dans le voisinage une manufacture dont il prendrait la direction. Il en sortit des produits fabuleux. C'était des basses gigantesques qui ne se pouvaient mettre en jeu qu'au moyen d'un mécanisme, des pochettes tellement exiguës, que ce devint un embarras sérieux de savoir où l'exécutant poserait les doigts.

Jérémias en prit occasion de joindre à sa fabrique une académie, où des élèves se formaient à sa méthode.

Ma famille s'émut de ces entreprises. Jusque-là ma folie, en tant que folie, lui avait paru supportable ; c'était d'ailleurs une folie douce. Mais lorsqu'elle apprit que le désordre de mon esprit allait jusqu'à m'induire en frais de construction et d'exploitation, elle prit l'alarme.

Des bruits singuliers me revinrent, d'après lesquels il n'était pas question de moins que de m'interdire. Je m'en moquai jusqu'au jour où une députation de mes proches se présenta chez moi pour me faire quelques remontrances dans mon intérêt. Je n'eus pas de peine à prouver à ces excellents parents que l'emploi que je faisais de ma fortune ne s'écartait pas des conditions légales. J'achevai de les déconcerter en leur traduisant mot pour mot leurs pensées, qui la plupart du temps contredisaient leurs paroles. Ils se retirèrent assez désappointés, et je n'en entendis plus parler.

Jérémias, depuis qu'il était devenu chef d'atelier

et professeur, était journellement attiré à Paris par des acquisitions, des marchés, et mille autres soins. Un matin, il partit selon sa coutume, et ne revint plus.

Son absence durait déjà depuis quatre ou cinq jours, lorsqu'un soir je vis arriver Schmidt, le peintre.

Il était le seul de tous mes anciens amis qui ne m'eût pas mis dans la nécessité de le chasser avec dégoût; je tenais à haute considération de n'avoir jamais surpris son langage en désaccord avec sa pensée. La sublimité de son âme l'avait plus d'une fois porté à la hauteur du génie même ; et bien que dans les entretiens très-fréquents que nous avions ensemble il restât souvent, faute de me comprendre, mon adversaire, je puis dire qu'il fut (après Jérémias, bien entendu) le seul qui eût soupçonné quelque chose de la vérité. La conversation roula, selon l'ordinaire, sur l'esthétique.

— Hélas! me dit enfin Schmidt après m'avoir assez longtemps écouté, peut-être tout cela est-il trop beau pour nous, peut-être à force de t'élever t'es-tu perdu dans l'impossible.

Puis, faisant allusion à mes récentes discordes avec ma famille, il me plaignit de m'être rendu toute société incompatible :

— Comment, acheva-t-il, ne pas regretter l'état où je te vois, lorsque je songe que le seul homme avec qui tu aies pu t'entendre est un fou ?

Et là-dessus il m'exhiba un procès-verbal signé d'un commissaire de police, qui relatait que J. Klang, ayant été arrêté au moment où il haranguait les passants sur la voie publique, avait été reconnu pour un malade aliéné échappé des hopitaux de Bicêtre, où lui, commissaire, l'avait fait interner de nouveau !

Schmidt (les meilleurs naturels ne sont pas exempts d'un petit grain d'égoïsme) souriait en me communiquant cette pièce authentique, qui lui semblait donner gain de cause à son opinion sur la mienne.

— Fou ! m'écriai-je; Jérémias fou ! Jérémias à Bicêtre ? Ainsi le seul que j'aie rencontré parmi vous, ayant véritablement de l'intelligence, du savoir, du génie, vous l'avilissez, vous le privez de sa liberté ? Oh ! c'est que le voisinage du génie est dangereux pour vous, esprits bornés, avortons qui croyez posséder le secret de la nature et ne savez pas même peindre des écorces. Allez donc me dénoncer à votre police ! Car si Jérémias est un être dangereux pour vous, je le suis, moi, bien davantage. Il n'est pas de moitié aussi fou que moi !

Et je poussai Schmidt étourdi hors de la chambre.

La visite de Schmidt s'était prolongée, et il était tard lorsque je le congédiai.

Resté seul, je tombai peu à peu dans un accablement profond. Que m'avait servi cette science acquise

par désespoir, qu'à faire de plus en plus le vide en moi et autour de moi? Le seul être qui pût m'y faire trouver quelque intérêt venait de m'être enlevé. J'avais appris à mépriser la gloire; l'amour s'en était allé avec la foi et l'illusion. Enfin celui que je venais de chasser de chez moi était mon meilleur ami.

Je me retrouvais seul avec moi-même, sans autre compensation à tant de pertes qu'une puissance sans objet. A quoi me prendre désormais? Et que me restait-il de mieux à faire, que d'aller dégager la promesse faite à celui qui m'avait ressuscité ?

Je ressongeai à Lydie, et pour la première fois, depuis que j'avais recommencé à vivre, je m'attendris.

Je me levai, pris un flambeau, et me dirigeai à petit bruit vers la chambre où j'avais abandonné ma conquête.

Elle dormait... Le mépris que je lui témoignais avait altéré sa santé ; son visage, autrefois si beau, avait souffert. Pauvre femme! Elle m'avait aimé autant qu'il était en elle de le faire ; était-ce sa faute si j'avais voulu la forcer à me donner ce qu'elle n'avait pas, et si je lui avais fait un crime d'une ambition dont tout autre que moi eût été flatté?

Jeune et belle, elle pouvait encore être heureuse, apporter le bonheur à un autre ; n'était-il pas juste de lui rendre sa liberté?

Je regagnai mon cabinet avec précaution et me mis

en devoir d'écrire à la pauvre Lydie, pour l'instruire de ma résolution. Je terminai en lui conseillant d'épouser Gatien.

Cela fait, je sortis de la maison et je m'acheminai vers la rivière.

Il était à peu près la même heure que lorsque j'avais pris pour la première fois congé de la vie. Seulement, comme on était en août, la nuit était plus chaude; ce qui diminuait d'autant le mérite de l'entreprise.

Je restai quelque temps assis sur la grève, m'interrogeant, tâchant de surprendre au fond de mon cœur quelque regret de la vie que j'allais quitter. Mais mon cœur n'était que ruines; j'eus beau frapper, il n'en sortit pas même un soupir.

Je n'eus donc plus qu'à fermer les yeux, croiser les bras et m'abandonner au courant...

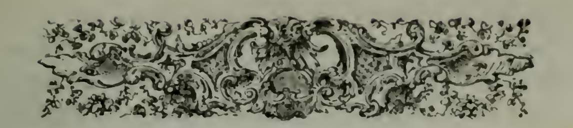
.... Voisin, le jour nous chasse. Le coq a chanté; séparons-nous. Demain ce sera mon tour d'écouter. Tâchez que votre histoire soit moins ennuyeuse et aussi instructive que la mienne.

Encore quatorze heures de séjour sous cette affreuse pierre!

— A demain!

— 1847 —


L'ENFER DU MUSICIEN



L'ENFER DU MUSICIEN

—

I

J'ai connu, il y a quelques années, à Paris, un jeune musicien allemand nommé Ernst Malis. Il était alors âgé d'environ vingt-cinq ans et s'en était venu de Lauenbourg, sa patrie, muni d'une petite somme, produit de la vente de son patrimoine, qui devait le faire subsister jusqu'au jour où, son talent reconnu, il pourrait vivre de son travail.

Le raisonnement qui l'avait décidé à s'expatrier était des plus simples; il n'avait, d'ailleurs, que deux termes : Musique, Paris. La musique, moyen de succès; Paris, ville où l'on aime la musique et

qui fait les succès. Il savait la musique, il était à Paris : après un mois de séjour, il en était à s'étonner qu'on ne fût pas encore venu lui proposer d'exécuter ses chefs-d'œuvre. Quant à l'idée que le malheur pût venir pour lui avant la publicité et qu'il pût mourir de misère sans avoir eu le bonheur de se faire entendre, elle ne lui venait pas à l'esprit.

Il était de ces natures sauvages et délicates, fort communes au-delà du Rhin, qui ne savent agir qu'à leur place et dans leur sphère. En pleine salle du Conservatoire, il eût dirigé sans sourciller l'exécution d'une de ses œuvres entre un chœur de Mozart et une symphonie de Beethoven ; mais il serait mort de faim à la porte d'un éditeur, avant d'avoir osé tourner le bouton de la porte. Quant à solliciter une audience d'un directeur ou d'une autorité quelconque, la seule pensée l'en eût fait fuir jusqu'au Danube.

Il continuait de manger tranquillement son héritage, les yeux fixés avec confiance sur l'avenir ; dînant sans choix dans le meilleur et le plus cher restaurant et payant chaque soir un louis sa stalle d'Opéra à l'homme qui prétendait la lui céder à moitié prix.

Quelques connaissances qu'il fit parmi les jeunes gens qui dînaient aux mêmes endroits que lui, ou qu'il rencontrait au foyer des théâtres, entretinrent pendant quelque temps ses illusions. Il y en eut d'assez audacieux pour lui prédire le succès ; d'au-

tres, après avoir bien éprouvé son orgueil et sa timidité, s'offrirent même à lui rendre service ; mais cette ombre d'encouragement s'évanouit bien vite avec l'ombre du dernier écu.

Alors commença pour Malis une de ces déroutes silencieuses pendant lesquelles les efforts, les épargnes accumulées durant toute une vie se dissipent en un instant. Ses meubles encore neufs s'en retournèrent pièce à pièce chez le marchand qui les avait vendus ; les cadres, les cahiers, les livres, ces frivolités précieuses dans la bonne fortune, inutiles dans la mauvaise, s'en allèrent en désordre chez le brocanteur. Malis avait la foi robuste : il combattit vaillamment dans la retraite. Chaque jour il dînait d'un morceau de pain et se grisait de ses mélodies.

Un soir, seul dans sa chambre, il s'aperçut, après avoir épuisé son répertoire, que la musique n'est pas aussi puissante à remplacer les solides qu'à corriger la crudité de l'eau.

Il y avait ce jour-là quinze jours que Malis n'avait fait un repas et qu'il ne dînait plus, comme disent les rapins, que de *chic*. Une revue scrupuleuse, faite le matin même, des objets qui se trouvaient encore dans la chambre l'avait convaincu qu'il n'y restait plus rien de vénal, les gros meubles étant retenus par le propriétaire. Pour la première fois Malis eut le frisson de la réalité. Il se sentit seul et sans secours contre les ennemis invisibles qui l'assiégeaient. On s'est efforcé dans ces derniers temps de faire de

la misère une chose gaie : sans doute elle peut l'être pour celui qui, dans sa patrie et dans sa ville, peut se trouver un lien de parenté avec le premier qui passe; celui-là d'ailleurs a une famille, des amis et son nom se connaît. Mais celui que deux cents lieues séparent du sol natal, dont le visage ne réveille aucun souvenir, dont le nom se comprend à peine; celui que la loi elle-même abandonne et que la justice emprisonne pour la plus légère dette, pour celui-là la misère est un abîme qui ne lui laisse d'autre alternative que de mourir, ou de se déshonorer.

La mort, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est jamais que la mort. Sur le champ de bataille, comme dans une chambre solitaire, ce n'est qu'un mauvais quart-d'heure à passer; et Malis avait du courage. Le sacrifice de sa vie lui semblait facile ; il s'y était résigné. Mais ce qui lui paraissait bien autrement cruel que la mort, l'angoisse contre laquelle toute sa philosophie ne lui fournissait ni encouragement ni consolation, c'était le renoncement à tant d'espoirs qui vivaient en lui comme ses entrailles. Mourir sans avoir été entendu, jugé! Les chants qu'il s'était répétés tant de fois à lui-même et dont il s'était énivré; son génie, auquel il croyait et que nul autre que lui n'avait constaté, applaudi, voilà ce que Malis déplorait à l'heure de la mort bien plus que la vie même, et qui lui eût fait donner tous les trésors du monde pour un quart-d'heure

d'existence de plus avec l'espoir d'être écouté. Le peintre méconnu de la foule, peut se consoler en regardant ses tableaux; le poète peut réciter ses vers; mais celui qui a mis son âme dans l'orchestre, comment se révélera-t-il à l'indifférent, comment s'assurera-t-il de lui-même?

— Mon Dieu! se disait-il, j'ai joué si souvent et si longtemps les mêmes choses, que les voisins ont eu tout le temps de les apprendre par cœur, s'ils en ont eu la bonne volonté. Peut-être l'un d'eux s'en sera allé loin d'ici, hors de France, au bout du monde, emportant dans sa mémoire une de mes pensées; dire que peut-être il la répète en ce moment sur les bords du Mississipi et que je ne l'entends pas? — Les gens du conte de Perrault méritaient bien qu'on leur collât leur saucisse au bout du nez, les imbéciles! ces gens-là ne se doutaient pas de ce que c'est qu'un désir. Qu'il me vienne donc à moi une bonne fée du bon temps, fût-ce Carabosse en personne; je n'en aurais pas peur. Je la prierais à genoux: elle étendrait sa baguette et la voix de mon Mississipien arriverait jusqu'à moi; et fût-elle fausse comme un jeton, elle serait plus douce à mon oreille que le chant de Rubini. Je l'écouterais en fermant les yeux, et pour la première fois ma musique serait exécutée sans que mes doigts, ni mon gosier y fussent pour rien. Je l'écouterais et puis je me laisserais mourir en disant merci!

La chétive chandelle qui tremblottait dans le bougeoir du piano s'éteignit en cet instant.

Malis, instinctivement, se tourna vers la fenêtre magnifiquement éclairée par la lune. Dans une maison voisine, dont les vitres resplendissaient comme les verres d'une lanterne magique, il y avait bal, et le ronflement de la contrebasse attaquait le diaphragme du musicien; dans la rue, deux passants se rencontrant se disaient un joyeux bonsoir. Malis le cœur serré, s'alla jeter sur son lit.

Il n'y trouva pas le repos, mais un sommeil douloureux, un engourdissement pénible incessamment troublé par les secousses du cauchemar et par l'agitation des nerfs. Au milieu de ces convulsions, il fit un rêve bizarre. Il revoyait la maison paternelle, à Lauenbourg, le petit jardinet tout en fleurs du mois de mai, et par-dessus la clôture de charmille, dans le jardin voisin, la fille du vieux professeur, la petite Adélaïde, courant et sautillant d'une allée à l'autre, ses longues nattes de cheveux blonds flottant au vent, son chapeau de paille noué autour de son bras. Ils se rejoignaient : Ernst appuyé sur la haie se mettait à chanter; mais l'enfant, l'interrompant, posait un doigt sur ses lèvres et étendait l'autre main vers l'horizon. Alors, dans l'éloignement, Malis entendait une voix jeune et fraîche reprendre et continuer le chant qu'il avait commencé et qui, par l'effet d'une contradiction fréquente dans les rêves, se trouvait être une des dernières œuvres qu'il eût

composées depuis son séjour à Paris. La vision changeait de forme : ce n'était plus ni la maison, ni le jardin paternels, ni la petite Adélaïde que Malis avait devant les yeux. Il se retrouvait dans sa chambre pauvre et nue, accoudé comme il l'était tout à l'heure sur son piano : et le chant continuait toujours. Puis, presque subitement, il se sentait couché sur son lit; il s'éveillait, le front moite de sueur, le corps endolori. Mais l'illusion durait encore. Malis, cette fois, eut sérieusement peur d'être victime de quelque sorcellerie. Il ferma les yeux, plongea le visage dans son oreiller et s'engourdit de nouveau.

Le matin, en ouvrant les yeux, il aperçut, appuyé au pied de son lit, la hideuse figure de la misère, dont la bouche cave, dont les yeux ternes l'interrogeaient ironiquement sur ses résolutions.

Il se leva, fit quelques tours par la chambre ; puis il s'assit et se mit à réfléchir. Le résultat de cette délibération fut qu'à rester plus longtemps chez lui il ne risquait que de mourir littéralement de faim. Au-dedans était l'agonie lente, cruelle, sans secours, sans consolations même : au-dehors était la vie, la distraction, et surtout cette providence des hommes réduits à l'extrémité — LE HASARD. — Le Hasard, c'est-à-dire l'inespéré, l'impossible; l'ami riche retrouvé au coin d'une rue, le vieillard charitable rencontré sur un banc du Palais-Royal, qui vous adopte et vous fait son héritier.

Malis se disposa donc à sortir. Il s'habilla lentement, passant avec soupirs la revue de chacune des pièces de sa garde-robe, et s'évertuant à en déguiser autant que possible le délabrement. Puis, avec le geste désespéré d'un homme qui s'élance dans le vide, il s'engagea dans l'escalier.

Lorsqu'il reparut, le jour suivant, il était si pâle, tellement défait de visage et de costume que le concierge de la maison, chargé par le propriétaire d'une commission désagréable pour Malis, remit au lendemain pour s'en acquitter.

Il jugea qu'il était malade, et, comme Malis était après tout un bon jeune homme, capable de s'attendrir au besoin sur la maladie d'une femme ou d'un enfant, il ajouta (le portier) : — ce pauvre monsieur Malis !

Malis cependant gravissait péniblement l'escalier en se suspendant à la rampe. Parvenu à l'étage qu'il habitait, il fut obligé de s'arrêter comme un homme pris d'étourdissement.

Il ouvrit sa porte et la referma sans prendre la peine de retirer la clef de la serrure.

Quelques minutes après, ses habits, arrachés sans égards, gisaient sur le carreau ; et lui, le pauvre musicien, était étendu sur son lit en désordre.

Il lui arriva ce qui, dit-on, arrive aux noyés près de suffoquer, qui voient en une seconde tous les visages qu'ils ont connus, tous les lieux qu'ils ont aimés.

Tout son passé, sa vie entière, se déroula devant lui comme un tableau de panaroma. Il entrevit sa chambre, non plus délabrée, comme elle était, par la misère; mais propre et gaie, telle qu'il l'avait vue jadis, et se mirant au luisant du mobilier acheté de la veille. Il entendit le bruit sonore de son piano tout neuf.

A travers tout cela défilaient processionnellement et en silence, comme des silhouettes d'ombres chinoises, tous les amis que Malis avait eus depuis son enfance, dans leurs attitudes familières et avec leurs costumes habituels. Quelques-uns, en passant devant son lit, s'arrètaient pour lui sourire avec compassion; d'autres filaient gravement et sans se détourner.

Les figures se succédaient, l'une amenant l'autre; et ce qui ajoutait à la bizarrerie de l'apparition, c'est que, d'après la direction qu'elles suivaient, elles devaient entrer dans la chambre par la muraille. Il semblait d'ailleurs que, parvenues à l'extrémité de la pièce, elles revenaient sur elles-mêmes pour repasser indéfiniment à la façon des armées de théâtre.

Bientôt la chambre en fut remplie; et le bruit de leurs pas retentit sourdement aux oreilles de Malis, ainsi que le ronflement d'une garde endormie, à l'ouïe du malade en torpeur.

Tout à coup, du milieu de cette rumeur monotone, un son fin et léger s'éleva, modulé par une

voix confusément connue de Malis. — C'était la voix du rêve ; c'était le chant qui recommençait. — Songea-t-il, le pauvre musicien, à son souhait de l'autre soir : entendre, et puis mourir? Peut-être, étourdi par l'incohérence de ses visions, ne se rendit-il compte ni de cette coïncidence, ni même de ce souvenir ; peut-être se laissa-t-il bercer par cette voix douce et par ce motif chéri, comme au chant d'adieu d'un oiseau qui serait venu gazouiller au pied de son lit.

Vers la fin, une voix d'homme vint traverser la mélodie ; une voix brusque et grondeuse, la voix du professeur mécontent, qui reprend et qui gronde. Au même instant, Malis se sentit prendre rudement le bras : il ouvrit les yeux et rencontra du regard un habit vert, un gilet perse et, au-dessus de cet habit, un visage qu'il reconnut pour être celui d'un de ses anciens commensaux.

Cette fois il n'y avait pas à douter de la réalité : c'était une visite qui lui était survenue pendant sa défaillance, grâce à la clé qu'il avait laissée sur la porte en rentrant.

Le visage remuait les lèvres, et il était probable qu'il parlait. Mais Malis avait encore aux oreilles le bourdonnement des pas et le chant de la mélodie.

Au bout d'un instant il finit cependant par entendre :

— Ah ! ah ! disait l'ami, lui secouant toujours le

bras, — ce n'est pas malheureux ! Tu ouvres les yeux à la fin, dormeur. Sais-tu qu'il y a longtemps que je suis là ? Ta portière m'a dit que tu étais rentré tantôt assez mal assuré sur tes jambes. Il paraît que tu t'en es donné, coquin ?

Et, comme Malis ne répondait mot, le jeune homme se pencha jusqu'à son oreille :

— Est-ce que tu es malade ?

Malis abaissa convulsivement les sourcils en signe d'affirmation.

L'ami se redressa pour jeter un regard autour de lui, et, étonné de n'apercevoir sur les meubles ni verre, ni fiole, rien en un mot qui rappelât l'appareil de la maladie :

— Et, reprit-il, qu'est-ce que tu as ?

A cette question si directe et qui pouvait être une tentation du sort, Malis recueillit ses forces pour souffler cette réponse :

— Je n'ai rien mangé depuis deux jours. Et il s'évanouit une seconde fois.

Quant il revint à lui, surpris par une violente odeur de vinaigre, son officieux ami s'épuisait autour de lui en soins de toute espèce. Un garçon de café s'évertuait à disposer deux couverts sur une table rapprochée du lit.

— Et d'abord, bois-moi ça, dit l'ami en présentant à Malis une tasse de bouillon qui embaumait.

Et maintenant, pour économiser désormais les

synonimes, nous déclinerons les noms et qualités de cet ami.

II

Gédéon Silbermann, israélite de naissance, était un des premiers jeunes gens dont Malis eût fait connaissance à Paris (du temps qu'il allait à l'Opéra). Affligé d'un physique superbe, d'une taille de cinq pieds sept pouces, et d'une paire de favoris distingués, il joignait à tant de malheurs celui d'être le neveu d'un oncle plusieurs fois millionnaire. C'en était plus qu'il ne fallait pour lui permettre de jouer le rôle de dandy et de dilettante auprès des artistes; et c'était sur ce pied qu'il s'était autrefois lié avec Malis, dont il prétendait estimer fort le talent. Il est vrai qu'il s'était peu à peu retiré de lui, du jour où il était devenu apparent que son talent ne lui suffirait pas pour se tirer d'affaire.

Or, tout n'est pas rose dans l'état de neveu, même, je pourrais dire surtout, quand les oncles, bien portants du reste, comme était Silbermann, se trouvent pères d'une fille de dix-sept ans, grande et belle, dont les millions et la beauté s'éventent réciproquement.

J'ajouterai que le banquier Silbermann, étant fils de ses œuvres, était parfaitement libre d'avoir pour frère le plus grand gueux de sa tribu; le gros péché

de Gédéon était précisément d'être le fils de ce frère là. Gédéon n'avait tout à l'heure d'autre actif que quatre mille francs d'appointements qu'il touchait dans les bureaux de son oncle. Peut-être me direz-vous que ce n'est guère pour l'homme que je vous ai annoncé? Je répondrai que Gédéon eût été bien peu de sa nation, si, appointé de quatre mille francs chez un banquier, il n'eût pas trouvé moyen de faire quelques petites affaires pour son compte.

Le père, la fille, les millions, tels étaient les trois termes de la proposition que Gédéon s'était mis en tête de résoudre. Renchérissant sur la vieille thèse d'Archimède, le malheureux cherchait la quadrature du triangle. Mais, pour faire quadrer l'oncle à ses vues, il y avait du chemin à faire. Le vieux banquier était dur à la détente ; c'était une de ces nature d'hommes impénétrables sur qui le demi mot et le sous-entendu glissent comme le mercure sur le marbre. Quelquefois, aux beaux jours, après un bon coup gagné (Silbermann avait coutume de passer le soir de ces jours-là en famille ; il avait la joie communicative et s'en défiait), il lui était arrivé entre deux gorgées de café de laisser tomber par manière d'aphorisme quelque phrase du genre de celle-ci :
— La fortune, voyez-vous, ce n'est rien ; ce qui est tout, c'est d'avoir les moyens de la gagner.

Quand Silbermann avait regardé son neveu en disant cela, celui-ci partait comme un coup de fouet, arpentait six fois de suite les boulevards, de la rue

Laffite à la Bastille et de la Bastille à la Madeleine; et passait la nuit à se cogner la tête contre les murs en répétant : — Une affaire ! une affaire ! Comment prouver à mon oncle que j'ai des moyens ?

Vers ce temps-là, il n'était bruit à Paris que de la fortune singulière d'un jeune compositeur, qui, ignoré la veille et pauvre jusqu'à la détresse, s'était élevé en quelques heures, par un succès inouï, au comble de la prospérité et de la gloire.

Silbermann, quoique de complexion peu musicale, crut devoir par déférence pour ses écus conduire sa fille à l'une des matinées de ce prodigieux musicien. Gédéon n'eut garde de ne pas être de la partie.

Le soir, au petit cercle que les dix-sept ans de Sarah Silbermann rassemblait quotidiennement dans le salon de son père, la conversation roula exclusivement sur les impressions du concert. Sarah, grande musicienne, exalta le génie du jeune maître en termes si excessifs que Gédéon ne savait où prendre ses expressions pour se tenir au diapason de l'enthousiasme de sa cousine.

Silbermann se tenait serré sur son fauteuil immobile, muet et énigmatique comme un dieu mexicain, attitude qu'il avait gardée dans sa loge pendant toute la durée du concert.

Le génie, la gloire, la divinité de l'inspiration et autres mots sonores étaient lancés et renvoyés d'un bout à l'autre du salon, au grand ébahissement des

vétérans de la finance, fort déroutés par ces vocables insolites.

— Et auparavant il était si pauvre? demanda Sarah avec intérêt.

— Eh! mademoiselle, répondit un jeune quart d'agent de change, si pauvre il y a huit jours que, si je ne l'avais pas fait déjeuner avec moi à midi, il serait probablement mort de faim à quatre heures.

— Si l'on savait!... dit lentement Silbermann.

Ce mot, qui fit baisser les yeux à Sarah, fut recueilli par Gédéon. — Au fait! se dit-il, pourquoi, maintenant que toutes les opérations sont avilies, n'opérerait-on pas sur le génie?

On devine maintenant ce que le commis de la maison Silbermann était venu faire chez Malis, et le motif de l'intérêt qu'il lui témoignait. Il s'était souvenu des éloges donnés autrefois en sa présence à certaine symphonie, et venait en emprunter la partition.

Malis, provisoirement restauré par le bouillon, dîna plus tard fort convenablement. Lorsque dans la soirée Gédéon, entamant la négociation, lui fit entrevoir la possibilité de faire exécuter sa symphonie, il le remercia si passionnément que le spéculateur en fut un instant embarrassé.

— Ah! pensa-t-il, si je n'avais pas peur d'être méprisé par Sarah, je t'aurais pour rien!

La communication du manuscrit de Malis n'entrait dans le plan de Gédéon que comme un détail né-

cessaire, mais insignifiant; à peu près comme l'aveu de la fille, indispensable dans un mariage, mais qui n'en est souvent que la moindre formalité. Les difficultés étaient bien autrement grandes du côté de la famille, c'est-à-dire du banquier. Mais Gédéon, qui avait son idée et qui y avait foi, avait fait provision du courage.

La première fois qu'il proposa à son oncle de lui présenter un musicien de ses amis, pauvre, mais plein de génie, — le vieillard lui lança par dessous ses lunettes un regard froid et aigu comme une langue de couleuvre. Néanmoins, après qu'un vieil académicien, devenu un des habitués de la maison pour avoir donné des leçons de fugue à Sarah, eût déclaré qu'il y avait du mérite dans la symphonie; lorsque Sarah elle-même, que le rôle de révélatrice électrisait, eut suffisamment passionné le débat, le banquier consentit à ce que Malis fût introduit chez lui. Ce soir là fut, à vrai dire, l'ouverture des hostilités pour Gédéon : il y brûla sa première poudre d'or, convertie au profit du musicien en une magnifique livrée d'Humann.

Le jour où Malis, après avoir obtenu un brillant succès dans les salons du banquier, offrit le bras à Sarah, pour passer dans la salle où le souper était servi, Gédéon placé au bas de la table se frotta les mains; pour lui, l'affaire était faite. — A compter de ce jour, Malis devint l'hôte le plus assidu de l'hôtel de la rue du Helder. Il y devint l'âme des

soirées quotidiennes, le mobile des soirées extraordinaires. Les manuscrits passèrent pièce à pièce de la petite chambre, bientôt abandonnée, sur le piano de la belle juive qui se montrait de jour en jour plus enthousiaste. Le succès franchit les murs de l'hôtel et se répandit dans le monde. Les éditeurs commencèrent à parlementer avec Gédéon, qui, en homme habile, les laissait venir.

Les influences mises en jeu par le vieil académicien, tout à la dévotion de sa belle élève, avaient fait obtenir à Malis la salle privilégiée du Conservatoire.

Il en sortit couvert de gloire; « inconnu à deux heures, illustre à quatre! » dit le lendemain un journal.

Au moment où, tiraillé par ses amis anciens et nouveaux, Malis recevait les félicitations de l'Institut, représenté à ce concert par trois de ses membres, Gédéon se sentit saisi de remords et d'admiration.

Il pleura, il eut des larmes en embrassant ce grand artiste, qui sortait pauvre et à pied de cette salle où la fortune eût dû commencer pour lui avec la gloire; il se trouva soudain un cœur de mère, une fidélité de notaire des anciens jours, pour cet ami qu'il dépossédait. En un mot, il l'aima; et ainsi se trouva en quelque sorte corrigé le marché ignoble dont Malis était la dupe.

Par l'effet d'une capitulation de conscience assez

bizarre, mais qui n'étonnera pas, partant d'un juif ambitieux et sentimental, Gédéon se promit d'être généreux envers Malis jusqu'à la restitution de ses droits exclusivement ; il le logea, il le nourrit, il le vêtit, il le soigna ; il se fit sa garde-malade, son compagnon, son homme d'affaires ; il veilla comme une nourrice sur son grand homme, son ami, son bienfaiteur, sa victime.

L'Israélite toutefois ne tarda pas à s'étonner de l'accueil fait à ses soins. Depuis le jour où la gloire s'était levée pour lui dans les salons de Silbermann, Malis, après les premiers transports d'une gaîté naïve, était tout à coup tombé dans un état singulier. Les accès de sa joie, toujours aussi vive, étaient coupés par des moments de rêverie profonde ; assis au piano, ou engagé dans une conversation animée, on le voyait s'arrêter subitement et regarder autour de lui avec inquiétude. Deux ou trois fois Gédéon placé à côté de lui s'était senti serrer brusquement le bras comme par un mouvement de surprise ou d'effroi.

Lorsqu'avaient commencé les répétitions tant désirées, cette préoccupation bizarre s'était exaltée jusqu'à la fureur. Malis prononçait alors des plaintes douloureuses ; des imprécations furibondes expiraient dans sa gorge, des gestes violens lui échappaient, et il quittait le salon sans mot dire.

Gédéon, alarmé par ses scrupules, n'était pas éloigné de soupçonner une rancune dans ces boutades.

Il m'a deviné, pensait-il ; et il redoublait de sollicitude dans une pensée d'expiation.

L'ambitieux commis trouva bientôt un autre sujet d'alarmes dans l'empire croissant que prenait Malis sur l'esprit de sa cousine. La belle juive avait passé de l'enthousiasme au fanatisme. Pour elle, Malis était désormais l'incarnation suprême de l'art ; sa musique, la Musique. Elle n'en voulait plus entendre d'autre, elle n'en tolérait plus d'autre sur son piano. Les incroyables distractions du musicien ne rebutaient point son admiration : elle considérait ces écarts comme les accès d'un génie maladif, qu'il fallait adorer en les subissant.

Il va sans dire que le contre-coup de cette adoration était rudement éprouvé par Gédéon. Jamais le pauvre garçon, quoique dès longtemps habitué à l'humeur hautaine de l'héritière, n'avait été aussi malmené.

Plus d'une fois, en la voyant couver d'un œil attendri la tête inclinée de son « génie malade, » il fut sur le point de s'écrier : — Vous vous compromettez, Sarah ! — Mais le dédain qu'il surprenait dans les regards de sa cousine arrêtait les paroles dans son gosier.

Cependant, en dehors de ses incartades, Malis n'avait pas changé de manière d'être avec Gédéon. Dans ses momens lucides, il continuait de l'appeler son ami, son sauveur, et de le traiter affectueusement. L'israélite avait remarqué que ces momens-là

concordaient ordinairement avec le temps des répétitions. Ces jours-là, le musicien, si sombre qu'il eût été la veille ou dans la matinée, avant la séance, redevenait aussitôt calme et serein, et dirigeait allègrement l'exécution. Ses effusions, alors, n'avaient plus ni fin ni trêve ; il se jetait dans les bras de son associé et allait jusqu'à lui demander pardon en pleurant de lui témoigner si mal sa gratitude. Cet état, qui parfois se prolongeait jusqu'au lendemain, apportait de grands soulagements à la conscience de Gédéon. Malheureusement, ces lueurs consolatrices n'étaient que des trouées de soleil à travers le nuage qui allait s'obscurcissant de plus en plus.

Le jour de la première audition publique, jour de triomphe pour Malis, fut troublé par une crise qui faillit ruiner l'entreprise du spéculateur. Malis, dans un accès d'irritation qui dépassait en violence tous les précédents, refusa tout à coup de se rendre au concert, et annonça même un instant l'intention formelle d'en interdire l'exécution. Gédéon, effaré, dut réclamer l'intervention de quelques-uns des principaux musiciens de l'orchestre et porter le récalcitrant à demi vêtu jusque sur son siége.

L'enivrement des applaudissements et des félicitations de toutes sortes dont Malis fut comblé à la sortie du Conservatoire, ne fut qu'un éclair. Dès le jour suivant, il était retombé dans sa noire mélancolie; aucun intervalle n'en séparait plus les crises, et il paraissait s'être entièrement abandonné à son

désespoir. La belle Sarah elle-même, jusque-là respectée comme une idole, n'était plus à l'abri de ses violences : un jour il la suppliait avec caresses et le lendemain lui donnait impérieusement l'ordre de s'abstenir de toute exécution, même partielle, de ses œuvres. Gédéon, un jour, fut obligé de le saisir à bras le corps au moment où il se jetait sur le piano pour le briser.

Gédéon crut alors devoir s'inquiéter sérieusement. Les médecins furent appelés. Les uns crurent voir dans l'état de Malis un cas de névralgie particulier; les autres, une folie accidentelle. Gédéon se décida un jour à risquer tout haut l'hypothèse d'un amour contrarié. R..., médecin des hôpitaux, qui s'était occupé toute sa vie des affections nerveuses, lui demanda brusquement :

— Connaissez-vous la personne ?

A cette question, l'amoureux jeune homme sentit ses genoux fléchir. Il ferma les yeux et répondit :

— Non, je ne la connais pas. — Mon Dieu ! pensa-t-il, je l'assassine après l'avoir volé !

La recette du premier concert s'était élevée à quinze mille francs. D'après ce chiffre, on pouvait donc conjecturer, sans trop présumer, que le manuscrit de Malis, acquis par Gédéon pour mille écus, rendrait, tant par la vente que par les concerts, environ cent mille francs à la fin de la première année. En confiant ce résultat à son oncle, l'ambitieux commis s'était senti grandir de toute la per-

spective ouverte à ses espérances. Habile à saisir sur le visage impassible de son patron les impressions les plus fugitives, il sut y découvrir, en dépit d'une indifférence de commande, une lueur d'approbation qui l'électrisa. Il se dit : Je réussirai! Comment, après avoir senti sous son pied le sable du pays de ses rêves, après avoir aspiré les parfums de l'île prochaine, comment songer à l'ami qu'on voudrait sauver, mais dont le poids ralentit la nage? Où trouver cette vertu entre les ardeurs combinées de l'ambition et de l'amour, dans un cœur desséché par la jalousie et par la cupidité? Cette vertu, Gédéon ne l'avait pas eue; il avait lâché le noyé; il avait menti en présence de son idéal entrevu.

Malis, au surplus, avait décidément cessé de se présenter à l'hôtel de la rue du Helder. Logé dans un quartier désert et reculé, parmi des maraîchers, il n'apparaissait dans la ville que de loin en loin et de nuit. On le voyait alors errer sur les boulevards et passer indifférent devant les affiches pittoresques de ses concerts. Vainement Gédéon essaya-t-il de le rencontrer de jour dans sa retraite. Chaque matin il en partait pour des pérégrinations en différents lieux, un jour à Saint-Germain, le lendemain à Corbeil, à Fontainebleau, partout où le parcours des chemins de fer le pouvait emporter rapidement. Plus d'une fois son hôte déclara ne l'avoir pas aperçu pendant huit jours entiers.

Un matin, Gédéon reçut à son bureau le billet suivant :

« Gédéon, je pars, je quitte Paris; il le faut. J'ai besoin d'argent. *J'ai compté* sur toi. Viens, si tu m'aimes.

» MALIS. »

Pourquoi ce départ ? — Pour le coup il sait tout, se dit Gédéon qui accourut néanmoins au domicile indiqué. Comment va-t-il me recevoir ? pensait-il.

Contre son attente, il fut accueilli affectueusement. Il trouva Malis sur son divan, abattu, mais calme.

A toutes les questions qu'il lui adressa sur le motif de sa résolution, Malis ne répondit que par ces seuls mots : Je pars, il faut que je parte.

Tout ce que Gédéon put obtenir fut de régler l'itinéraire de son ami et de le diriger vers l'Allemagne, où la maison Silbermann avait de nombreux correspondants.

Gédéon accompagna Malis jusqu'à l'embarcadère. Prêt à monter, Malis se retourna, et, l'œil humide, la voix tremblante d'émotion :

— Gédéon, dit-il, je n'oublierai jamais ce que tu fus pour moi. Crois que... tu ne sais pas quel supplice, quel malheur je fuis en ce moment.

L'Israélite, non moins ému, lui répondit :

— Je te comprends. De nous deux, l'obligé, ce n'est pas toi, c'est moi.

Et le train roulait depuis longtemps hors de la gare, que Gédéon rêvait encore à la même place.

— Il aime Sarah, se disait-il. Il a deviné les projets que j'ai sur elle, et il s'éloigne par générosité. Âme sublime !

A la nouvelle de ce départ, que Gédéon lui apprit au dessert, Sarah pâlit; et le soir elle traita son cousin plus cruellement que jamais.

III

La première lettre que reçut Gédéon était datée de Francfort. Elle débutait par deux pages de description de la ville et des campagnes environnantes; puis, vers la moitié de la troisième page, la phrase s'arrêtait brusquement, et au dessous de la dernière ligne restée interrompue se lisaient ces mots écrits d'une main hâtive et évidemment crispée :

« Gédéon, je quitte Francfort à l'instant. Adresse-moi lettres et argent chez Hauptmann frères, à Berlin. »

En ouvrant le *Journal des postes*, Gédéon y lut à la date de ce même jour :

« Le jeune et déjà illustre compositeur Ernst Malis, de Lauenbourg, dont les journaux français ont fait connaître l'éclatant succès, vient de descendre dans notre ville. En apprenant l'arrivée d'un hôte

aussi important, les membres de la Société Philharmonique se sont portés en corps à son hôtel pour le féliciter et pour le supplier de prendre la direction du concert qui doit avoir lieu samedi prochain, et dans lequel la symphonie qui lui a valu un si brillant triomphe sera pour la première fois offerte à l'admiration du public Francfortois. »

—

« *A Messieurs,*
Messieurs Silbermann, banquiers à Paris.

« Berlin, 18...

» Mon cher monsieur Gédéon !

» L'ami dont vous nous aviez annoncé la venue est effectivement arrivé chez nous lundi dernier. Je vous prie bien de croire que nous n'avons rien négligé pour faire honneur à votre recommandation. Néanmoins, quoi que nous ayons pu faire pour le retenir plus longtemps, et bien qu'il ait paru se plaire parmi nous pendant les premiers jours, il a voulu absolument partir hier matin, et a pris en effet la poste pour Hambourg.

» Ce départ imprévu nous afflige par la pensée que peut-être vous l'attribuerez à quelque négligence de notre part, bien que nous puissions protester que votre ami a été traité ici avec tous les égards dus à son mérite et à nos anciennes relations.

L'Opéra annonce pour vendredi prochain l'exécution de son ouvrage et les musiciens de l'orchestre étaient même venus le supplier avec beaucoup de considération de présider le concert en personne, ce qui rend encore plus inexplicable cette fuite précipitée.

» Ma femme, qui ne manque pas d'amour-propre, comme vous savez, prétend que votre jeune ami s'était épris pour elle d'une passion subite et désespérée. S'il en était ainsi, etc., etc.

» J. Hauptmann.

» *P. S.* Je rouvre ma lettre pour vous apprendre que M. Malis vient de prendre passage sur le navire de guerre hollandais le *Sagittarius,* faisant voile pour Batavia, ce dont nous informe à l'instant notre correspondant à Hambourg.

» J. H. »

—

« A bord du *Sagittarius,* le ... décembre, en vue du Cap-Vert.

» Mon cher Gédéon,

» Dans ce cabinet modeste où d'ici je te vois laborieusement penché sur ton bureau, veillant avec activité aux intérêts de ton patron, ou même, hélas! aux miens, tu m'accuses sans doute d'indifférence, d'ingratitude ; peut-être ton âme généreuse cherche-

t-elle dans le mal auquel tu m'as vu en proie une excuse à l'oubli dont je dois te paraître coupable, après ces dix longs mois passés sans te donner de mes nouvelles et sans m'informer des tiennes. Tu ne peux te douter, mon ami, que depuis notre séparation peu de jours se soient écoulés sans que je t'écrivisse et sans que je fisse sur moi-même une tentative nouvelle, souvent rebutée, pour t'expliquer ce qui dans ma conduite a dû te sembler si incompréhensible.

» Le monceau de notes, de fragments informes, de lettres interrompues que j'ai devant moi sur ma table et que je vais essayer de te résumer d'une façon lucide, ce monceau qui chaque jour s'accroît par un nouvel effort est la preuve palpable que ton image bienfaisante et bénie n'a jamais cessé de m'être présente au milieu des tortures que j'endure chaque jour depuis si longtemps; tortures dont la moins poignante n'est pas certainement ce soupçon perpétuel de passer à tes yeux pour un ingrat, et de te paraître indigne de tout ce que tu as été pour moi! Comment t'oublier? comment te méconnaître? N'est-ce pas toi qui sur mon grabat de douleur m'es apparu comme un Ange de Salut, qui m'as tendu la main et qui m'as dit, comme autrefois la Rédempteur au paralytique : lève-toi et marche! N'est-ce pas toi qui m'as arraché à la double agonie de la faim et du désespoir? qui m'as donné deux vies, la vie de ce monde d'abord; puis cette autre vie, bien plus

précieuse et que nous ambitionnons, nous autres artistes, par dessus tous les biens, celle qui propage notre pensée autour de nous et après nous ? *Ah! mon ami, qu'est-ce que les désirs de l'homme?* J'ai souhaité ardemment la célébrité : c'était à elle, je te l'ai dit vingt fois, qu'à mon heure fatale, sur ce lit où tu me ressuscitas, allaient mes regrets les plus déchirants. L'ai-je obtenue ? Oui ! j'ai entendu mon nom répété au milieu d'acclamations enthousiastes ; les murs en ont été couverts ; les journaux s'en sont fait un moyen d'illustration. Si loin que j'aie été jusqu'ici dans ma fuite, il m'a toujours précédé. Partout il a été le premier que j'aie lu à l'arrivée sur les murailles d'une grande ville. Eh bien ! mon ami, je suis le plus malheureux des hommes. — Je te le dis avec la triste conviction de ne point exagérer.

» Ne va pas croire, mon ami, que je t'impute en rien le malheur qui m'accable. Non, non, je m'empresse de le répéter, ton action a toujours été bienfaisante et salutaire, ton intention pure et généreuse. Le mal est venu de moi, de moi seul. Comment te le faire comprendre ?

» Au moment d'entamer la confession *que je te dois,* la faiblesse me reprend. Peut-être ce préambule va-t-il aller rejoindre les deux ou trois cents lambeaux entassés sur cette table...

» Eh bien ! non, aujourd'hui j'aurai du courage ; dussé-je exciter ta pitié, dussé-je perdre quelque chose de l'estime pour l'artiste qui se mêlait à ton

amitié pour ma personne; tout me paraît préférable au mépris qui suivrait nécessairement chez toi l'idée d'ingratitude. Et puis, d'ailleurs, après tant de douleurs dévorées en silence, jour par jour, heure par heure, est-il déraisonnable d'espérer quelque soulagement d'une confidence? Que de fois j'y ai pensé!

» Il est, mon cher ami, des existences damnées qui n'échappent à un mal que pour tomber dans un autre. J'avais jadis le pressentiment d'une fatalité semblable dans la mienne. Alors que, pauvre et inconnu, j'entrevoyais dans l'avenir l'avènement possible de la gloire et du bien-être, une angoisse secrète se mêlant à ces visions m'avertissait que ce bonheur apporterait avec lui de terribles compensations. Les maux dont je me plaignais alors n'étaient que le prix et comme l'expiation de l'espérance; celle du bonheur présent devait être autrement cruelle. Ce soir, soirée funèbre et la dernière heure de ma première existence, où, les pieds sur les bords de ma tombe, je voyais se fermer rapidement le coin du ciel où m'apparaissaient les visions qui m'avaient soutenu pendant toute ma vie, sentant s'écouler si vite le dernier délai qui me restât pour faire appel à Dieu, je le suppliai, si quelque mémoire, indifférente ou amie, avait recueilli quelqu'une des pensées que je répétais sans cesse pour moi-même, qu'il me fût donné d'entendre la voix de cet admirateur inconnu, une seule fois seulement et fût-il au bout du monde.

» Cette prière fut exaucée. Comment mon oreille acquit-elle en un instant une acutesse assez subtile pour annihiler les distances, et en même temps cette faculté si extraordinaire de n'être affectée à travers tant de bruits hétérogènes que des sons combinés par mon inspiration ? C'est ce que personne n'expliquera jamais sans doute ; mais enfin le phénomène se produisit. Si ce fut le châtiment d'un vœu téméraire, l'expiation suivit immédiatement la faute.

» Tu te souviens qu'après la première audition de ma symphonie chez ton oncle, tu essayas en vain de me retenir chez toi ; et qu'avec une obstination que tu qualifias de caprice je persistai à aller passer la nuit dans la mansarde théâtre de ma misère. C'est que mal assuré encore du prodige qui s'était accompli en moi, j'avais hâte d'en acquérir la preuve décisive, et qu'attribuant au local lui-même la faculté dont j'étais doué, il me tardait de me retrouver dans cette chambre ou seulement jusqu'alors le phénomène s'était manifesté.

» Je passai la nuit entière à savourer l'âpre jouissance que me causait la certitude de ma possession. Supprimant par la pensée les quelques jours qui séparaient mon agonie de mon triomphe, je rapprochai l'instant de mon vœu de l'effet singulier qui en paraissait ainsi la réalisation immédiate. Pendant plus d'une heure mon oreille recueillit les lambeaux de ma symphonie fredonnés par les auditeurs attardés, concert inouï de phrases tronquées, incohéren-

tes, faussées, barbares que dominait le piano de la belle cousine, dont les mains ardentes persistèrent plus tard encore, jusqu'au jour. Tu me demanderas comment dès lors je ne fus pas effrayé de mon état? La vérité est que je n'en fus pas même étonné. Depuis quelques jours, tout ce qui m'arrivait avait tellement le caractère du prodige, j'avais été si miraculeusement sauvé de la mort, j'avais passé si brusquement des ténèbres de l'isolement et de la misère au grand jour du luxe et du succès, que peut-être rien n'était plus capable de me surprendre. Le phénomène si bizarre qui s'accomplissait en moi ne me paraissait pas plus surprenant que les applaudissements que je venais de recevoir, ou que l'habit neuf que je portais. En un mot, vivant en plein enchantement, pouvais-je être arrêté par un fait surnaturel?

» La perception très-singulière que j'avais acquise me ravit durant les premiers jours. Je la considérais comme une des conditions de ma célébrité naissante, et je la mêlais aux sensations délicieuses de ma nouvelle vie. Mais, lorsque les effets s'en multiplièrent au point d'interposer continuellement comme un réseau, comme une atmosphère entre moi et le monde réel, je commençai à prévoir le genre de supplice qui m'était réservé. De là les premiers accès de mélancolie dont tu t'inquiétas et dont tu voulus savoir la cause, sans pouvoir obtenir de moi aucune explication. Que t'aurais-je répondu?

Désormais je n'étais plus un homme comme un autre. Un prisme de sons contrariés, tantôt ravissants par leur douceur, tantôt déchirants par leur sauvagerie, m'entourait et m'isolait du monde réel. Je sentais de jour en jour la trame s'épaissir; et de jour en jour mon cerveau endolori saignait davantage sous la meurtrissure des marteaux invisibles.

» Les répétitions commencèrent! Alors le martyre devint permanent. Le réseau que jusque-là il m'avait semblé voir tendu autour de moi se déchira, troué de toutes parts par l'assaut continuel des instruments sur lesquels étudiaient chez eux les musiciens de l'orchestre. Je devins sourd, avec cette différence que ma surdité n'était pas l'engourdissement qui provient de la perte de l'ouïe, mais une surdité en quelque sorte active et dont le foudroiement se renouvellerait de seconde en seconde. A force de subir l'action multiple des instruments, je finis par tirer de chaque sensation une image, que mon esprit malade n'en sépara plus : ainsi, je sentais distinctement le crin des archets passer et repasser dans ma cervelle ; les petites flûtes y pénétraient en spirale, comme des vrilles ; les flûtes, en ondulant comme des couleuvres ; les clarinettes, les bassons s'insinuaient par le même mouvement, mais perpendiculairement, de haut en bas, par le sommet du crâne ; les trompettes, les cors faisaient glisser entre mes dents serrées de minces lamelles d'acier poli, tandis que le retentissement prolongé des trombones

faisait passer devant mes yeux des tentures flottantes de crêpe noir.

» Le seul moment de répit que je trouvasse à ce supplice étaient les heures de répétition ; la joie que j'éprouvais à me retrouver dans le monde naturel en ne percevant plus que des sons harmonieux et combinés parvenait ordinairement à distendre la crispation causée par les souffrances des jours précédents. J'en venais quelquefois à espérer une guérison radicale et à me demander si tout ce que j'avais enduré antérieurement n'était pas un rêve pénible; mais les rechutes qui suivaient souvent à peu d'heures de distance ne me laissaient pas longtemps dans cette illusion. Je commençais d'ailleurs à soupçonner quelle recrudescence de maux devait engendrer pour moi la publicité donnée à mes œuvres. C'est alors que je résolus d'arrêter les répétitions et d'interdire , à quelque prix que ce fût, l'exécution du concert. Tu t'y opposas, mon ami ; ta piété envers celui que tu appelais si justement ton enfant, te fit résister à ce que tu considérais comme le sacrifice de ma gloire et de ton œuvre. Tu vainquis ma résolution sans te douter que c'était me plonger dans un abîme de tourments.

» Le jour du premier concert fut le dernier moment de bonheur dont j'aie joui. Si la vie tout entière était composée de moments semblables, quel paradis resterait à inventer ? Hélas ! ce jour-là encore, en voyant s'incliner vers moi la tête vénérable du maître

de l'art contemporain, en recevant la chaude étreinte de tant de mains émues, en lisant sur tant de visages attendris, dans de beaux yeux en larmes, la sympathie, — j'espérai mon salut ! Je crus que Dieu aussi était touché. Combien je me trompais !

» J'approchais du dernier cercle de mon enfer !

» Le succès du concert n'avait fait qu'accroître mon supplice en augmentant le nombre de mes auditeurs.

» Quelque temps après tu vendis la partition à un éditeur. Dès lors les plus affreuses tortures que m'eût causées la confusion des voix et des instruments se trouvèrent dépassées par le bruit de six cent mille pianos me rapportant de tous les points de la France, et de l'étranger même, des fragments incohérents de ma symphonie.

» Pour le coup je me sentis perdu et condamné sans retour. Je tentai cependant un dernier effort. Pendant quelques jours, je m'en allai d'usine en usine, espérant vaincre le bruit par l'intensité du bruit même. Mais dans cette formidable invasion nouvelle de sons, les plus effroyables discordances s'évanouissaient. Le bruit de l'usine n'était plus qu'une note dans le chaos.

» Je voulus du moins fuir ce Paris dont les murs portaient partout écrite la cause de mes malheurs. Je m'enfuis : je vous quittai tous comme un coupable, comme un lâche, comme un ingrat, comme un furieux. C'est que l'excès même de mes maux

avait en effet tourné en fureur le peu d'énergie qui me restait.

» Cette fuite insensée ne pouvait apporter et n'apporta aucun soulagement à mes souffrances. J'emportais avec moi les bruits que je fuyais, toujours aussi près de mon oreille après huit jours de route qu'au moment du départ. De Francfort à Berlin et de Berlin à Hambourg, je sentais croître mon martyre de toutes les sympathies que je rencontrais sur mon passage. Tout homme qui m'abordait en se disant mon admirateur n'était qu'un bourreau de plus. Toute démarche faite pour m'honorer, toute annonce d'une ovation nouvelle devenait aussitôt pour moi le signal d'un départ. Et c'est ainsi que cet itinéraire réglé par toi pour un voyage de deux mois fut dévoré en moins d'une semaine. Je ne m'arrêtai pas même devant la mer.

» Hélas ! la mer elle-même ne fut pas pour moi plus hospitalière que le continent. Dans ce moment où je t'écris après plusieurs mois de navigation, tous les pianos de l'univers résonnent dans ma pauvre tête ! Juge du courage dont j'ai besoin pour achever cette lettre.

» J'ai cependant pu trouver, depuis mon embarquement, la solution d'une difficulté que j'avais vainement combattue à Paris, où la musique me rendait le sommeil impossible pendant le jour. Ici l'habitude de dormir sous le roulement des pièces d'artillerie et au fracas des vagues m'a rendu moins sensible.

De sorte qu'en faisant du jour la nuit et en veillant à l'heure ordinaire du repos, j'ai pu reconquérir quelqu'usage de mes facultés ; encore la fureur de certains fanatiques parvient-elle à troubler mes moments de tranquillité. Malheureusement on nous défend d'avoir de la lumière dans nos chambres pendant la nuit. Ce qui me force à braver, pour t'écrire, les souffrances auxquelles j'ai réussi à échapper depuis deux mois.

» On me fait espérer que, lorsque nous serons entrés dans la mer des Indes, l'ordre des jours étant interverti, je pourrai recommencer à vivre à la lumière du soleil. Sans doute ce sera un grand adoucissement à ma situation. Mais mon pauvre ami, à quoi bon? Un ébranlement tel que celui que je subis depuis si longtemps ne se localise pas dans son siége. Gédéon, je me sens attaqué dans les sources de la vie. J'ai vieilli de vingt ans : mon visage contracté a l'apparence de celui d'un vieillard; mes cheveux ont blanchi, et je suis plus maigre aujourd'hui que je ne l'étais le jour où tu m'as trouvé mourant de faim! Le médecin du bord, malgré les espérances dont il me berce, ne me laisse que trop voir combien il croit ma santé compromise, et même mon existence.

» Un passager suédois, homme fort instruit, et particulièrement très-versé dans les choses d'ordre surnaturel, essaie de me persuader que tout ce que je souffre vient de ce que j'ai péché par orgueil en

mettant la vanité de la gloire humaine au-dessus de la vie que Dieu m'avait donnée pour le connaître et pour l'aimer. Je souscrirais volontiers à son sentiment s'il me laissait la consolation d'espérer que je pourrai à force d'humilité désarmer mon juge. Mais il m'assure d'un autre côté que je ne puis y parvenir seul, et que je ne serai complètement racheté que lorsqu'une femme que j'aimerai consentira par pitié et par amour à s'associer à ma pénitence. Or, mon cher Gédéon, ce n'est pas dans un cœur brisé et crispé par la douleur, comme l'est le mien, qu'il peut y avoir place pour une passion d'amour. Et surtout ce n'est pas le squelette que je suis, ni une âme troublée comme la mienne qu'on peut croire capables d'inspirer un dévouement aussi absolu.

» Tu trouveras dans ce paquet l'acte formel de donation de la propriété de toutes mes œuvres, tant de celles que tu as déjà acquises que de celles que je t'ai laissées en dépôt. Ce petit héritage est une bien faible rémunération de tous les services que tu m'as rendus. Reçois-le néanmoins comme un dédommagement bien insuffisant des chagrins et de l'inquiétude que je t'ai causés. Je considère d'ailleurs comme un devoir de protester par un témoignage authentique contre les soupçons que ma fuite a pu faire naître défavorablement à notre amitié et à mes bons sentiments pour toi.

» Et maintenant, adieu, mon cher, mon bien

cher Gédéon, mon seul ami, mon bienfaiteur; car il est bien impossible que nous nous revoyions jamais, séparés comme nous allons l'être par deux mille lieues de mer, et plus encore par ma faiblesse !

» Une chose t'étonnera sans doute, c'est que, vivant depuis six mois en face de cette mer et sans cesse harcelé par la douleur, l'idée ne me soit pas encore venue de m'y précipiter. Mais, mon cher ami, c'est là une des contradictions les plus inexplicables de l'esprit humain ; cette vie dont on fait si bon marché dans la jeunesse, et dont le sacrifice vous semble si facile, alors qu'on se sent vigoureux, sain, robuste, on s'y cramponne dans la maladie alors même qu'elle est devenue intolérable. On met alors autant de vanité à vivre que les vieillards en mettent à marcher sans canne. On devient lâche contre la mort, et tout vous est prétexte pour ajourner une résolution qui paraîtrait raisonnable aux plus sages : le beau temps, le ciel, la mer; jusqu'à ce navire, mon habitation depuis six mois, ces passagers auxquels je suis bien indifférent, mais qui de temps à autre m'adressent par politesse, par oisiveté peut-être, une parole d'intérêt, ce matelot qui me sert, cet étranger, ce suédois à qui j'ai fait quelques confidences et qui, à de certains moments, essaie de m'encourager, tout cela, pour peu que mon ennemi invisible me laisse un moment de répit, devient autant d'obstacles contre lesquels vient trébucher mon courage.

» Et cependant, mon pauvre Gédéon, je t'assure que je souffre bien et que je suis vraiment bien malheureux !

» J'ajoute un codicile à mon testament : donne à ta cousine Sarah le manuscrit original des compositions qui restent encore à graver et prie la bien de se souvenir de moi.

» Adieu, adieu, mon cher Gédéon; *à Dieu*, car il est un Dieu, mon ami! oui ! à Dieu, à Dieu! »

IV

La petite île de Jyvesé située sous le 15e de latitude orientale, appartient depuis le commencement du siècle aux Hollandais.

Un gentilhomme aventurier, breton de naissance, s'y établit primitivement avec un équipage de cent cinquante hommes; et, considérant qu'il lui serait difficile de jouir paisiblement de sa conquête, autrement que sous la protection de l'une des grandes puissances maritimes d'Europe, il sollicita successivement celle de la France, de l'Espagne et du Danemark. Mais aucun de ces Etats ne jugea la prise assez importante pour s'en emparer, même aux conditions modestes proposées par le conquérant. Le roi des Pays-Bas, déterminé sans doute par la proximité de l'île avec ses possessions de la mer des

Indes, y accéda, et moyennant une livraison de deux cents fusils, acquit la propriété de la nouvelle colonie.

C'est dans cette île, aujourd'hui convenablement peuplée en proportion de son étendue et où des cultures florissantes ont partout remplacé les établissements un peu sauvages des premiers colons, que Malis était descendu, espérant y trouver le calme auquel il aspirait. C'est de là, qu'après l'avoir précédemment informé de son installation définitive, il adressait au bout d'un an de séjour, la lettre suivante à son ami :

« Enfin, mon cher Gédéon, après tant de doléances et de lamentations que je te fais subir depuis notre séparation, voici le premier cri de bonheur que tu vas entendre, la première joie que je t'appelle à partager ! Mon ami, je suis heureux, je suis guéri, tout est fini, j'ai ma raison, je suis un homme ! Que ne peux-tu te contenter de ce peu de mots ! Que ne t'ai-je assez près de moi pour te raconter de vive voix et à loisir les circonstances qui m'ont si singulièrement rendu la possession de moi-même ! C'est impossible ; il faut, malgré l'impatience que j'ai de t'associer à la joie dont mon cœur déborde à cette heure, il me faut absolument revenir sur des détails, déjà bien loin de moi, mais faute desquels ce que j'ai à t'apprendre resterait inexplicable.

» Tu te souviens que dans ma dernière lettre, en te faisant connaître le lieu de ma résidence défini-

tive, je m'applaudissais de quelque amélioration survenue dans mon état. En effet, le soulagement que j'avais attendu de l'inversion *horale* s'était produit : l'habitude contractée à bord de dormir au milieu du tapage, me faisait des nuits tranquilles ; et, quant aux journées, j'étais trop assuré de l'indifférence des habitants à l'endroit de la musique européenne, pour craindre de les sentir troubler.

» Le pays d'ailleurs est superbe : une magnifique végétation et le voisinage de la mer y tempèrent suffisamment la chaleur du jour, qui serait insupportable en plaine, bien que les îles de la Malaisie n'éprouvent point ordinairement les chaleurs excessives qui sévissent dans les climats correspondants des autres parties du monde. Les sommes que tu me faisais parvenir suffisaient et au-delà à ma vie, dans un pays où les hommes donnent pour rien leur travail et où les besoins du luxe européen sont inconnus. Les colons avec lesquels le voisinage me mettait en rapport, étaient pour moi pleins de bonté. J'avais tout lieu de me féliciter et de me considérer, sinon comme délivré de mes tourments, au moins comme échappé sous condition à leur atteinte. Je reprenais des forces ; les rides de mon visage, la crispation de mon cœur se détendaient ; en un mot, je sentais peu à peu revenir en moi la vie, non pas la vie inquiète et ambitieuse de l'esprit, mais la vie passive de la créature heureuse d'absorber tantôt les rayons du soleil, tantôt les effluves de la

brise. Et je savourais avec délices cette existence de végétal.

» Ce bonheur devait être troublé. Ce fut un soir. Oh ! un des plus beaux soirs que j'aie contemplés dans cette contrée où les crépuscules sont des féeries. Mon cheval, après une longue promenade à l'ombre d'un bois épais, s'était arrêté sur la lisière, à un demi-mille de la mer. A ma gauche s'étendait une vaste prairie que pendant le jour j'avais évitée par un long tour et par où je devais à la faveur de l'ombre regagner rapidement la partie de l'île que j'habite. A quelques pas de moi un long tamisier, haut de plus de cent pieds et droit comme une flèche, semblait s'élancer de terre, et mon imagination s'amusait à répéter cette illusion que favorisait la forme des branchages et l'isolement du tronc. Tout à coup, surprise pour moi plus terrible que l'apparition du crocodile ! le son rapproché, voisin, d'un piano dévora ce silence et détruisit la magie de la contemplation. Ce piano, touché par une main habile, accompagnait une voix de moi bien connue à Paris et souvent entendue depuis lors, et qui chantait, quoi, mon ami ? cette villanelle par laquelle m'a été signifiée ma possession, la première de mes œuvres que j'aie *entendue* répéter par une voix autre que la mienne, dans cette soirée funeste où commencèrent tous mes malheurs !

» En un instant, tout disparut pour moi : le ciel, à cette heure, jaune et brillant comme l'or, devint

terne et pâle comme un jour d'éclipse. Je fis un soubresaut si violent que mon cheval en tressaillit entre mes jambes et s'élança au galop, comme menacé d'un danger imminent, dans la direction de mon logis.

» Cette dernière atteinte fut la plus cruelle de toutes. Désormais, puisque le châtiment m'atteignait jusque dans cette contrée perdue, véritable antipode de notre civilisation, il n'y avait plus pour moi de repos dans le monde. Je me rappelle qu'à travers mille pensées sinistres qui se croisèrent dans mon cerveau, tandis que je fuyais poursuivi par mon ennemi, je me consolai par cette idée que mes forces revenues me rendraient sans doute l'énergie d'exécuter la résolution contre laquelle j'avais tant de fois faibli durant la traversée.

» Quelle nuit je passai ! Tout le hideux vacarme qui m'environnait autrefois était rentré dans mes oreilles, comme si le bruit perçant de ce fatal piano eût rouvert dans ma tête quelque plaie en voie de cicatrisation. Malgré ma résolution stoïque, vingt fois le couteau échappa de mes mains. Je m'attendrissais en songeant aux bonheurs variés dont j'avais joui pendant cette année de paix. A la fin la fatigue et l'habitude triomphèrent : le sommeil me gagna ; et je t'avoue que le désir de revoir une fois de plus cette admirable nature, que j'avais tant aimée, m'empêcha de lui résister.

» A mon réveil, j'aperçus, debout au milieu de la

chambre, Andrès, ce bon Hollandais dont je t'ai parlé, et qui, de mon voisin, est devenu mon ami et ma garde-malade.

» Andrès avait dans la cour deux chevaux tout sellés et venait *m'enlever* (ce fut son expression) pour aller rendre visite à un nouveau colon, son compatriote, récemment arrivé d'Europe et qui *brûlait de l'envie* de faire ma connaissance. Encore mal remis des secousses de la veille, je me laissai habiller et mettre en selle; et, à travers un paysage sublime, je franchis les trois lieues qui nous séparaient de l'habitation de M. Olgdorp, considérant les arbres qui nous faisaient haie, comme deux rangées de curieux stationnant pour voir passer la charrette qui me menait au supplice.

» L'habitation que nous allions visiter est la plus importante et la plus riche de l'île. M. Olgdorp nous reçut avec une urbanité parfaite, je dirai même avec empressement. La collation fut immédiatement servie. Pendant les premiers moments l'entretien ne fut qu'un roulement cruel de compliments et de formules d'admiration. Je recevais, la tête basse et le deuil dans l'âme, les caresses louangeuses de ce nouveau bourreau. C'est après une heure environ de cette contrainte..... Mais ici, mon ami, je n'ai plus la patience de suivre l'ordre minutieux des détails. Le rideau s'agita : M. Olgdorp nous annonça sa fille. — Oh ! mon cher, une figure céleste ! telle qu'elle m'apparut, enveloppée de mousselines

blanches et ses longs cheveux nattés et tombant en arrière, je pus la prendre pour un de ces génies qui passent devant nos yeux à l'heure de l'inspiration. C'était elle pourtant qui venait changer mon paradis en enfer. Car, en précisant le lieu où je me trouvais au moment de la surprise, c'était, à n'en pas douter, de son habitation qu'étaient partis les sons; et le piano que j'avais entendu avec tant d'épouvante était bien le sien. C'était donc elle qui, se faisant le ministre de l'Ire céleste, apportait dans ce pays l'*instrument* de mon supplice.

» Jamais au reste l'ange des vengeances ne s'était montré revêtu d'une beauté plus désespérante. Ainsi les tortures de l'amour allaient s'ajouter pour moi au désespoir de ma rechute.

» Allons vite, mon ami : je l'aimai! Après quelques jours passés sous le toît hospitalier de son père, je lui appartenais : elle reçut ma confession tout entière. Comment ce cœur si orgueilleusement fermé, ce cœur à qui l'excès même de la douleur n'avait pu arracher son secret devant les sollicitations chaleureuses d'amis tels que toi, comment ce cœur s'abandonna-t-il si facilement et triompha-t-il si vite — ce qu'il n'avait pu faire qu'à peine après un an passé, — des préjugés de l'amour-propre et des scrupules de la timidité? Ce fut sans doute sous l'influence de cette atmosphère de confiance et de charité infinie que répandait autour d'elle cette âme candide et généreuse.

» C'était par une de ces belles nuits qui feraient pâlir vos plus beaux jours ; nous étions seuls, elle et moi, cachés sous un massif de mangliers noirs : je me mis à genoux devant elle, et, une de ses mains dans les miennes, mon front posé sur ses pieds étendus, je lui fis du même coup l'aveu de mon amour et le récit de mes tortures.

» Elle-même, cette nuit là, me fit aussi ses confidences et c'est ici, mon cher Gédéon, que tu vas avoir l'explication de ma guérison vraiment miraculeuse.

» Cette voix que j'avais entendue quelques jours auparavant était bien la sienne ; mais la mélodie qu'elle chantait était déjà pour elle un ancien souvenir. Car, mon ami, Mlle Olgdorp a été le premier auditeur, j'ose même dire le premier admirateur que j'aie eu ; mon talent, ou si tu veux, mon génie, lui a été révélé bien plus tôt qu'à vous.

» Sache donc que M. Olgdorp habitait il y a deux ans, à Paris une maison voisine de la mienne, et que LA VOIX, cette voix que j'entendis la première, après avoir fait le vœu fatal, était la voix de sa fille !

» Ainsi donc, tu le vois, la prophétie du bon Suédois s'est réalisée : le péché d'orgueil a été racheté par l'amour. Elle est à moi, je suis à elle, et je suis guéri !

» Avec quelles sensations délicieuses de liberté et d'espérance je l'entendais, durant les premiers jours, me dire, lorsque j'accourais à elle après une absence

de quelques heures, qu'elle avait passé tout ce temps à son piano ! Le piano, bien qu'éloigné souvent de trois milles à peine, je ne l'avais pas entendu !

» A cette heure, je suis tellement sûr de ma guérison que je me sens tout disposé à me rendre avec *elle* à Batavia, et de là à New-York, où M. Olgdorp a des intérêts assez importants.

» Quant au voyage d'Europe, dont on a deux ou trois fois (timidement, il est vrai) agité le projet, j'avoue que toute ma confiance hésite devant la terreur du passé.

» Enfin, mon cher Gédéon, je suis aimé, je suis heureux... Car je ne sais si je te l'ai dit jusqu'ici assez clairement, je suis l'époux de Mlle Olgdorp.

» Mon beau-père passe pour millionnaire... à je ne sais combien de millions. Tu trouveras donc bon que je ne révoque rien des dispositions du testament que je t'ai envoyé dans un autre temps. Seulement comme ma femme, — *ma femme !* — a la fantaisie de posséder toutes mes œuvres, gravées ou manuscrites, je te prie de m'envoyer toutes celles ayant déjà paru que je ne pourrais pas trouver à New-Yorck. Et, quant à celles qui sont restées en manuscrit, tu auras la bonté de les faire copier par un expert ; je t'indemniserai de tes frais au moyen d'une traite.

» La bonne fortune rend oublieux : j'allais omettre de te féliciter au sujet de la grande nouvelle que tu

m'apprends de ton mariage avec ta belle cousine Sarah ! Je t'assure cependant que je m'associe à ta joie de toute la part de mon cœur dont je puis encore disposer. Ainsi donc nos deux existences si différentes sont couronnées par un dénouement semblable. Seulement tu es l'artisan de ton bonheur, et je ne dois le mien qu'à la miséricorde divine, peut-être au hasard d'une rencontre ; et je t'avoue que, bien que ton sort ne fasse aucunement envie au mien, je ne peux m'empêcher d'être touché et même un peu confus de la comparaison. Sois mon interprète et au besoin mon intercesseur auprès de Mme Silbermann ; dis-lui bien, si ma conduite passée ne lui fait pas horreur, et, si malgré tous mes torts, mon ingratitude et ma fuite impardonnable elle a daigné me conserver un souvenir, que j'ai tressailli de joie à la nouvelle de la récompense légitime de votre affection mutuelle, affection que, moins aveugle, j'aurais sans doute vu naître, et dont j'aurais été le confident; mais... je n'en étais pas digne

» Gédéon, je suis bien heureux ! Je ne saurais trop te le répéter après t'avoir tant fatigué de la déclaration contraire, mais cependant ce serait un beau jour pour moi que celui où je pourrais te serrer la main en présence de ta femme et de la mienne. Et dis donc, toi qui n'as pas pour redouter New-York les raisons que j'ai pour redouter Paris, pourquoi ne te chargerais-tu pas de la réalisation.... »

V

J'ai connu Malis : je l'ai vu à New-York en 184., dans tout l'éclat de la richesse et de l'amour heureux; il était alors père de deux charmants enfants.

Il se montrait chaque soir à l'opéra avec sa femme dont la beauté faisait frissonner tous les cœurs et trembler toutes les lorgnettes.

Ses soirées auxquelles on n'était admis que sous bonne caution, étaient des plus brillantes et des plus recherchées de la ville. On y entendait toute espèce de musique, excepté celle du maître de la maison.

Ses maux passés avaient disparu : il ne s'en ressouvenait que de loin en loin, à de certaines migraines que les soins de sa femme dissipaient promptement.

Ce fut un soir, dans un cabinet particulier d'un des cafés de Broadway, que le docteur Arrowsmith, médecin de la légation anglaise, me raconta après de nombreuses libations de punch l'histoire de Malis, qu'il se vantait d'avoir traité et guéri.

— Est-ce donc, lui dis-je, que votre science a des moyens pour guérir de telles perturbations?

— J'ai connu, me répondit le docteur qui depuis quelques instants s'était levé et tirait des bordées dans l'étroit espace compris entre la table et la muraille, —j'ai connu — à Londres, — une jeune fille

parfaitement vertueuse et parfaitement née qui se figura un beau jour que ni vêtements, ni murs ne la pouvaient dérober aux regards des hommes : de façon qu'elle n'osait plus changer de chemise de peur d'être vue par tout le monde. — Sa famille était désolée. — On la maria (un peu par force) et elle guérit...

— Je comprends, dis-je, que vous supposez un désordre accidentel dans l'organisation, causé par... Quelque chose comme — une *névrose ?*

— Une névrose, — oui ! — peut-être ! dit Arrow-Smith en se laissant tomber sur une chaise.

— Et selon vous la maladie de M. Malis aurait eu la même cause que celle de la jeune londonnienne ?

Mais le bon docteur ronflait comme une forge !



LE PRESBYTÈRE

OU

LE CURÉ DANS L'EMBARRAS

PERSONNAGES

LE CURÉ.
DAME MARCOTTE, sa servante.
LA COMTESSE.
DAME ROUX.
JOSEPH ROUX, son fils.
LA MÈRE CHANTEAU.
GARÇONS DU VILLAGE

La scène est dans un village à quelques lieues de Paris.



LE PRESBYTÈRE

OU

LE CURÉ DANS L'EMBARRAS

—

Le jardin du presbytère. — Le curé se promène entre les plates-bandes en regardant ses fleurs d'un air découragé. — Dame Marcotte, sa servante, va et vient sur la terrasse en essuyant de la vaisselle.



E CURÉ. — Allons! mes rhododendrons ne fleuriront pas encore cette année.

DAME MARCOTTE. — Est-ce possible, monsieur le curé?

LE CURÉ. — Dam! voyez comme ils baissent le nez. Il faudrait des soins; cela demanderait à être arrosé tous les jours.

DAME MARCOTTE. — Mais, monsieur le curé! je les arrose tous les jours

LE CURÉ. — Oh!

DAME MARCOTTE. — Tous les jours, monsieur le curé, matin et soir, et moi-même.

LE CURÉ. — Avec l'eau de votre vaisselle peut-être ?

DAME MARCOTTE. — Oh ! monsieur le curé, avec l'eau de ma vaisselle !

(On entend le bruit de la sonnette.)

LE CURÉ. — Tenez, allez voir un peu qui sonne. (*La rappelant.*) Eh ! apportez-moi d'abord mon bréviaire, et si c'est quelque importun, dites que je suis occupé. (*Dame Marcotte apporte le livre, va ouvrir, et revient avec la comtesse.*) Eh ! c'est madame la comtesse !

LA COMTESSE. — Bonjour, monsieur le curé... Toujours avec vos fleurs.

LE CURÉ. — Vous pouvez dire avec mes malades, madame. Voyez.

LA COMTESSE. — En effet, voici de pauvres rhododendrons qui font triste mine.

LE CURÉ. — Madame Marcotte *prétend* cependant qu'elle les arrose elle-même deux fois par jour.

DAME MARCOTTE, *baissant les yeux.* — Monsieur le curé ne voudrait pas dire que je mens.

LE CURÉ. — Allez, dame Marcotte, et veillez à ce qu'on ne me dérange point... inutilement du moins.

Dame Marcotte rentre à la maison.

LA COMTESSE, *au curé.* — Vous avez la plus belle vue de tout le pays.

LE CURÉ. — Oui, madame, une assez belle vue.

LA COMTESSE. — Le presbytère est la maison la mieux située de toute la commune.

LE CURÉ. — Je ne me plains pas! je ne me plains pas!

LA COMTESSE. — Et avec cela un jardin charmant... mais où il y a bien du soleil.

LE CURÉ. — Si madame la comtesse veut bien me faire l'honneur d'entrer sous ce berceau? Il n'est pas encore très-couvert, mais cependant il donne toujours un peu d'ombre.

LA COMTESSE. — Bien volontiers. Vos pauvres rhododendrons! Je vous en enverrai de chez moi; nous en avons de magnifiques.

LE CURÉ. — Madame la comtesse est bien bonne.

LA COMTESSE. — Et les myrtes, les avez-vous reçus?

LE CURÉ. — Oh! excusez-moi, madame la comtesse, je croyais vous avoir déjà remercié; ils sont sur le maître-autel de la chapelle de la Confrérie, où ils font un très-bon effet.

LA COMTESSE. — Ah çà! monsieur le curé, parlons un peu de notre affaire.

LE CURÉ. — Quelle affaire, madame la comtesse?

LA COMTESSE. — Comment! quelle affaire? Et notre fête du 24?

LE CURÉ. — Ah! c'est juste. Eh bien, madame,

j'espère qu'avec votre concours elle sera convenable.

LA COMTESSE. — Quoi! convenable? Il faut qu'elle soit brillante, ravissante, superbe! Ces dames et moi ne nous occupons pas d'autre chose du matin au soir; on ne pense qu'à cela; on en rêve. J'ai mis toutes vos jeunes paroissiennes en réquisition; et tout ce petit monde-là s'occupe à vous faire des fleurs en papier pour enguirlander votre autel depuis le haut jusqu'en bas. C'est une nouvelle invention que miss Neil a rapportée de Paris et qui fait fureur. Ce sera charmant!

LE CURÉ. — Je suis bien reconnaissant à ces dames.

LA COMTESSE. — Oh! moi d'abord, je suis pleine d'amour-propre pour mon église. Madame de Cabassol a-t-elle fait assez d'embarras l'année dernière pour vous envoyer quatre orangers le jour de l'Adoration perpétuelle! Quatre orangers, voilà-t-il pas une belle chasse! Moi, je vais partout, je remue tout : je fais mettre en caisse tout ce qu'il y a d'orangers, de myrtes, de grenadiers dans le pays. Je veux que votre église soit un parterre.

LE CURÉ, *gravement*. — Ce sera fort beau.

LA COMTESSE. — Laissez faire, laissez faire. Je vous réponds qu'on en parlera. — Mais, par exemple, monsieur le curé, il y a une chose qu'il faut que vous nous accordiez absolument, — absolument,

monsieur le curé; c'est pour vous demander cela que je suis venue.

LE CURÉ. — Qu'est-ce, madame?

LA COMTESSE. — Tâchez que nous ayons un peu de musique.

LE CURÉ. — Madame, il y a les chantres de la paroisse.

LA COMTESSE. — Oh! vos chantres!... Vous ne savez donc pas, monsieur le curé, que vous avez le bonheur d'avoir cet été parmi vos ouailles une des plus grandes chanteuses des salons de Paris, une dame dont le talent a fait fureur tout cet hiver dans le meilleur monde, car vous entendez bien que je ne parle pas d'une actrice.

LE CURÉ. — J'ignorais cela; et qui donc, s'il vous plaît, madame?

LA COMTESSE. — Madame Pigache.

LE CURÉ, — Madame Pigache? Oh!

LA COMTESSE. — Une voix admirable! Eh bien, elle chantera tout ce que vous voudrez. Mais vous comprenez bien que, avec la meilleure volonté du monde, elle ne peut pas chanter accompagnée par votre contre-basse ou par votre trombone. De sorte qu'il faudrait... c'est là, monsieur le curé, ce que je suis venue vous demander, et ce qu'il faut que vous nous obteniez à toute force.

LE CURÉ. — Quoi donc, madame?

LA COMTESSE. — Voyons, ne vous effrayez pas: une toute petite chose, — un orgue.

LE CURÉ. — Un orgue ! Eh ! madame, où voulez-vous que je prenne de quoi faire cette dépense ?

LA COMTESSE, *naïvement*. — Oh ! monsieur le curé, cela ne coûte pas bien cher. Un monsieur qui vient chez moi, et que j'ai chargé de s'en informer à Paris, m'a dit qu'on en pouvait avoir un, pour — mon Dieu ! — pour mille écus.

LE CURÉ. — Mille écus ! Eh ! où voulez-vous que je les trouve, madame la comtesse ?

LA COMTESSE. — Mais n'avez-vous pas votre fabrique ?

LE CURÉ. — Mais, madame, ma pauvre fabrique est endettée pour plus d'un an.

LA COMTESSE. — Bah ! qu'est-ce donc que ces messieurs font de leur argent ?

LE CURÉ. — Notre fabrique est pauvre, madame la comtesse, parce qu'il y a des pauvres.

LA COMTESSE. — Sans doute, il faut secourir les pauvres, mais il faut aussi honorer Dieu. N'avez-vous pas encore le... *chose*, — comment donc ? — le conseil municipal ?

LE CURÉ. — Madame, si j'allais demander au conseil municipal trois mille francs pour acheter un orgue, il me répondrait qu'il y a des routes à construire, des arbres à planter, des chemins à entretenir, et finalement il me renverrait à mon bréviaire.

LA COMTESSE. — Mais c'est donc tous parpaillots,

tous voltairiens, que les gens qui sont là-dedans! — Qu'y a-t-il donc déjà au conseil municipal?

LE CURÉ. — Il y a d'abord M. le maire...

LA COMTESSE. — Ah! le notaire! un grippe-sou!

LE CURÉ. — Corblet, le vigneron...

LA COMTESSE. — Un ivrogne!

LE CURÉ. — Et puis M. l'adjoint...

LA COMTESSE. — Qui ça, M. l'adjoint?

LE CURÉ. — Gambu.

LA COMTESSE. — Le maçon? — Encore un joli coco celui-là! — Mais enfin, ces gens-là n'ont donc point d'entrailles? Je vous le demande, n'est-ce point honteux qu'une église, qu'un chef-lieu de canton...

LE CURÉ. — Une simple commune, madame.

LA COMTESSE. — Une église bâtie par Louis XIV...

LE CURÉ. — Pardon, c'est Louis XVIII.

LA COMTESSE. — Enfin, c'est toujours un grand roi... n'ait pas d'orgue?

LE CURÉ. — Songez donc, madame, que voilà deux ans que je demande cinq cents francs pour fonder un asile, et que je ne les ai pas encore obtenus.

LA COMTESSE. — Eh bien, l'année prochaine, monsieur le curé, nous vous donnerons votre asile; mais, cette année, notre orgue, notre orgue, monsieur le curé, un tout petit orgue; nous vous l'aurons pour quinze cents francs! — Nous qui travaillons tant pour vous... car je ne vous ai pas tout

dit : une nappe d'autel qu'on finit de broder pour vous; en voilà une surprise !

LE CURÉ. — Ah ! madame...

LA COMTESSE. — Mes pauvres enfants, mes pauvres nièces ont perdu leurs yeux tout cet hiver à vous faire cette surprise-là. Et vous ne feriez rien pour elles ?

Dame Marcotte reparaît sur la terrasse avec Dame Roux, à qui elle fait des signes pour lui faire comprendre que le curé est en affaires.

LE CURÉ. — Qu'est-ce ?

DAME MARCOTTE, *à dame Roux.* — Vous voyez bien que M. le curé est occupé.

DAME ROUX. — Oh ! je n'en ai pas pour longtemps. Excusez, monsieur le curé. Votre servante, madame la comtesse.

LA COMTESSE. — Eh ! c'est dame Roux, ma blanchisseuse.

DAME ROUX. — À vous servir, madame la comtesse.

LE CURÉ. — Qu'est-ce qu'il y a, madame Roux ?

DAME ROUX. — Il y a que j'sommes ben dans l'chagrin, et que je venons vous demander de dire la messe dimanche à notre intention.

LA COMTESSE. — Est-ce qu'il y a des malades chez vous ?

DAME ROUX. — Des malades ! Non, madame, non. Ou plutôt si... enfin, c'est tout comme. — Oh ! ne vous dérangez pas, monsieur le curé, j'pouvons

parler devant madame la comtesse : elle est mère, elle me comprendra.

LE CURÉ. — Il est donc arrivé quelque chose à votre fils ?

DAME ROUX. — Que oui, qu'il lui est arrivé quelque chose ! Madame me demandait tout à l'heure s'il n'était pas malade. Je crois que j'aimerais mieux qu'il serait malade. Car, malade, on guérit ; tandis que de ce qu'il a... — Enfin, monsieur le curé, il a qu'il a perdu la tête, et qu'il nous la fait perdre à tous ; que j'en perds le sommeil et l'appétit, et que mon homme ne sait quasiment plus ni ce qu'il boit, ni ce qu'il mange.

LA COMTESSE. — Mais, dites donc, ça m'a tout l'air d'être de l'amour, ce qu'il a, votre garçon !

DAME ROUX. — Comme vous dites ; oui, madame la comtesse. Encore, s'il était amoureux comme j'voudrions qu'il le fût ! Mais une fillette de rien du tout... — Vous comprenez, monsieur le curé, que j'sommes obligés d'employer ben du monde ; et — dam ! — j'prenons ce que j'avons sous la main. Quand notre Joseph était petit, je l'laissions jouer avec ces jacasses. Mais, une fois grand, j'ons voulu l'en empêcher. Mais quoi ! c'est une chose, une autre ; on se retrouve le dimanche à la danse. Et puis ces filles, c'est si rusé ! Suffit qu'un garçon ait de quoi, fût-il un chien coiffé, que ce serait à qui ferait le plus de grimaces pour l'enjôler. Je ne peux pourtant pas l'enfermer dans ma cave ! Toujours

est-il que le v'là majeur et qu'il met tout sens dessus dessous pour épouser c'te malheureuse. Et c'est ben dur, allez ! quand on n'a qu'un fils et qu'on a travaillé toute sa vie pour qu'il soit heureux, de le voir, au moment de s'établir, s'amouracher d'une fille qui n'a que ses yeux. Car c'est-il pas se remettre dans la misère? Autant vaudrait lui voir prendre la pioche comme a fait son père !

LA COMTESSE. — C'est donc une personne... malhonnête ?

DAME ROUX. — Malhonnête , je ne dis pas. Faut tout de même qu'elle soit ben intrigante pour l'avoir monté comme elle a fait. S'il n'y avait que moi encore ! Mais c'est mon pauvre homme ! Lui et son fils ne se parlent quasiment plus. J'ons renvoyé la fille, ben sûr; mais elle est toujours dans le pays. Et s'il fallait que son père les trouvât ensemble... Ah ! tenez, madame, rien que d'y penser me voilà toute tremblante. — Enfin, si le bon Dieu veut faire un miracle, il nous rendra la paix à tous. — Tenez, monsieur le curé, voilà pour vos pauvres.

Elle donne au curé une pièce de 5 francs.

LE CURÉ. —Ayez confiance, madame Roux. Tâchez de tranquilliser votre mari. Et, quant à votre fils, je lui parlerai.

DAME ROUX. — Ah ! monsieur le curé, si vous pouviez lui faire entendre la raison ! j'nons plus d'espoir

qu'en vous, — et en Dieu. — Votre servante, madame la comtesse.

Elle sort.

LA COMTESSE. — Voilà une pauvre mère bien affligée.

LE CURÉ. — Eh ! madame... oui ! Que voulez-vous? c'est bien difficile qu'il ne leur arrive pas des malheurs semblables. Ces gens-là mettent tout leur amour-propre à vouloir que leurs enfants vivent autrement qu'eux. Ils travaillent comme des mercenaires pour en faire des fainéants. Qu'arrive-t-il ? c'est que leurs fils, sachant qu'ils ont leur pain cuit, se promènent du matin au soir; qu'ils vagabondent, vont au cabaret, et font de mauvaises connaissances. Je connais celui-ci ; ce n'est pas un méchant garçon, mais c'est bien l'être le plus désœuvré qui soit au monde; et c'est un grand prodige qu'au lieu d'avoir été séduit, comme le prétend sa mère, il n'ait pas déjà mis à mal une douzaine de filles. Notez qu'il en aurait conté à tout le village, que les parents n'y trouveraient rien à redire; au contraire : ils en seraient plutôt vaniteux. Mais il veut épouser, cela touche à la bourse ; aussi vous voyez qu'ils sont touchés.

LA COMTESSE. — Ces gens-là sont donc riches ?

LE CURÉ. — Riches, pour des paysans, oui, madame.

LA COMTESSE. — Et le mari n'est pas du conseil municipal ?

LE CURÉ, *souriant.* — Non.

LA COMTESSE. — Tant pis ! — Oh ! je suis mon idée, moi. — Voyons, monsieur le curé : quant à notre orgue, — je n'y renonce pas ; — mais je vois qu'il faut vous laisser le temps d'y penser. Pour le moment, parlons d'autre chose. Par qui nous ferez-vous prêcher ? Surtout, n'allez pas nous redonner votre affreux capucin de l'an passé.

LE CURÉ, *riant.* — Et pourquoi donc, madame ?

LA COMTESSE. — Fi ! il est abominable, à voir d'abord, et puis à entendre. Je vous demande un peu la belle nécessité qu'il y a de dire les choses qu'il nous a dites ! Dans une église en fête, pleine de fleurs et de jeunes filles parées, le bel effet que cela ferait ! Toujours vous parler de la mort ! et de la mort ! et de la mort ! Pardi ! nous le savons bien que nous mourrons ! Et puis, entre nous, monsieur le curé, nous n'avons pas la conscience si noire.

LE CURÉ. — Madame...

LA COMTESSE. — Ah ! si vous pouviez nous r'avoir ce petit séminariste d'il y a deux ans, qui parlait si bien et qui était si gentil !

LE CURÉ. — Madame, un séminariste n'a pas pu prêcher dans une église.

LA COMTESSE. — Séminariste, non ! vous savez bien qui je veux dire.

LE CURÉ. — Vous voulez sans doute parler du jeune missionnaire qui était en vacances chez moi ?

LA COMTESSE. — Justement ! oui. — Ah ! mon-

sieur le curé, qu'il parlait bien ! et quelle jolie figure ! Il avait l'air de faire des m'amours à tout le monde.

LE CURÉ. — Pour celui-là, il n'y a qu'une petite difficulté : c'est que, présentement je le crois en Cochinchine.

LA COMTESSE. — En Cochinchine ! Bon Dieu ! quel fanatisme !

LE CURÉ. — Comment, madame, quel fanatisme ?

LA COMTESSE. — Je veux dire : Quel courage ! — Pauvre petit jeune homme !

Dame Marcotte gesticule violemment sur le pas de la porte.

LE CURÉ. — Qu'est-ce encore ?

DAME MARCOTTE. — Vous voyez bien !

La femme Chanteau, petite vieille, pauvrement mais proprement vêtue, s'arrête sur le seuil et y fait révérences sur révérences sans oser avancer.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que vous voulez, mère Chanteau ? Avez-vous à me parler ?

LA COMTESSE. — Je connais cette bonne femme-là. Je lui ai fait porter du bouillon quand elle était malade ; car je ne la crois pas très-heureuse.

LE CURÉ. — Approchez, mère Chanteau.

La mère Chanteau approche en faisant une génuflexion à chaque pas.

LA MÈRE CHANTEAU. — Bien des excuses, monsieur le curé. — Bien des pardons, madame.

LA COMTESSE. — Est-ce que vous n'êtes pas encore rétablie ?

LA MÈRE CHANTEAU. — Oh ! si fait madame. Je vous remercie bien de vos bontés.

LE CURÉ. — Eh bien, voyons, mère Chanteau, qu'y a-t-il ?

LA MÈRE CHANTEAU. — *Elle fond en larmes.* — Ah ! monsieur le curé, ma fille, ma pauvre fille, une enfant que j'ai si bien élevée ; car je peux bien le dire que je n'ai rien épargné, et aussi qu'elle me fait bien de l'honneur. Mais enfin nous sommes si pauvres depuis la mort de mon mari, que je ne pouvais plus la garder chez nous à rien faire. Il a bien fallu la faire travailler. Je l'ai mise en apprentissage chez la Roux, et... (*Elle pleure*) le fils Roux lui a parlé. Elle est si innocente qu'elle a cru tout ce qu'il lui a dit. — Non pas qu'elle ait rien fait contre l'honneur ! oh ! non ! Dès les premiers mots qu'il lui a dits, elle a bien su lui répondre : « Faut d'abord que vous parliez à ma mère. » Il est venu chez nous ; je lui ai dit : « Mon garçon, avant tout, faut le consentement de tes parents. » — Les Roux sont si fiers de ce qu'ils sont riches, qu'ils n'ont seulement pas voulu entendre un mot là-dessus. Ils ont renvoyé ma fille comme une malheureuse. (*Elle sanglotte*) — Joseph Roux est un honnête homme... Je lui ai dit : « Mon garçon, il ne faut plus y songer ; tu ne dois plus venir ici. » Mais quoi ! cette enfant est si aimable ! et elle l'aime comme ses

yeux. — Il est toujours à rôder autour de la maison. Si peu qu'elle sorte pour aller chercher de l'eau, ou autre chose, ils se rencontrent. Elle ne me dit rien ; mais je vois bien, quand elle rentre, qu'elle a l'âme à l'envers. Et vous croyez que le cœur ne me saigne pas ?

LA COMTESSE. — Pauvre femme !

LA MÈRE CHANTEAU. — Ah ! madame, il ne devrait pas y avoir de mères pauvres, puisque les riches sont si méchants !

LE CURÉ. — Est-ce que vous craignez que votre fille ne vous obéisse pas ?

LA MÈRE CHANTEAU. — Elle ? Oh ! Jésus, c'est une colombe. Je lui dis : « Il ne faut plus que tu parles à Joseph. » Et je répondrais qu'elle ne lui dit pas un mot. Mais lui voir toujours les yeux rouges, l'entendre soupirer, le jour, la nuit... Et encore ce n'est pas tout. Croyez-vous que nous puissions rester dans le pays après un affront semblable ? Ce n'est pas pour rien qu'une fille a été courtisée par un garçon, surtout par un garçon riche comme Joseph ! Faudra donc quitter ce village où j'ai un petit bien qui nous aidait à vivre : qu'est-ce que j'en ferai ? Qu'est-ce que je ferai de ma pauvre Lucienne ? elle a trop de cœur pour en prendre jamais son parti.

LA COMTESSE. — Pauvre mère !

LA MÈRE CHANTEAU. — Enfin, monsieur le curé,

j'étais venue pour vous prier de dire la messe dimanche à notre intention...

LA COMTESSE. — Aye! Aye!

LA MÈRE CHANTEAU. — Je ne suis pas riche; mais le peu que je donne, le bon Dieu sait que c'est pour rendre le bonheur à deux familles et la paix à mon enfant. — Une enfant si sage, si douce, si *naturelle!* Vous le savez, vous, monsieur le curé, qui lui avez fait faire sa première communion, qui l'avez reçue de la Confrérie : c'était bien le modèle de tout le village... Elle l'est encore! Faudra donc la voir périr de chagrin sous mes yeux!

LE CURÉ. — Gardez votre argent, mère Chanteau.

LA COMTESSE. — Oui, gardez votre argent, ma bonne femme.

LE CURÉ. — La messe n'en sera pas moins dite à votre intention. J'entendrai votre fille à confesse.

LA COMTESSE. — Et moi j'irai la voir.

LA MÈRE CHANTEAU. — Oh! vous êtes bien bonne, madame la comtesse : je n'ai pas oublié vos bontés. Mais je crains bien qu'il n'y ait que la mort qui puisse nous rendre le repos.

LE CURÉ. — Du courage!

LA MÈRE CHANTEAU. — Adieu, monsieur le curé; adieu, madame.

La mère Chanteau se retire, la figure dans son mouchoir. — La comtesse essuie une larme; puis elle regarde le curé et part d'un éclat de rire.

LA COMTESSE. — Ma foi! monsieur le curé, avouez que vous voilà bien embarrassé?

LE CURÉ. — Moi? pas du tout, madame la comtesse. Je prierai Dieu; il agira selon sa sagesse.

LA COMTESSE. — Moi, j'avoue que mon choix est fait. Je suis pour la fille! Ces blanchisseuses ont le cœur dur comme leur fer à repasser. (*Elle se lève.*)

LE CURÉ. — Vous partez, madame?

LA COMTESSE. — Oui; je vous laisse à vos méditations. (*Elle rit.*) Quoi que vous en disiez, vous devez avoir besoin de vous consulter.

LE CURÉ. — Madame...

LA COMTESSE. — Quant à tout ce que je vous ai dit, nous en reparlerons. Je vous laisse sur ces deux mots : — orgue, — prédicateur. — A propos, mon fils m'a envoyé d'Espagne trois peintures, trois portraits de saintes... Enfin, il paraît que c'est fort beau : je les fais encadrer à votre intention.

LE CURÉ. — Madame, je n'ai que des grâces à vous rendre.

LA COMTESSE. — J'ai bien envie d'y mettre pour condition que vous nous débarrasserez la vue de cette infamie que je vois pendue depuis quatre dimanches au troisième pilier de la nef. Où avez-vous été chercher cela?

LE CURÉ. — Madame, c'est l'auteur, un monsieur du pays, qui en a fait présent à l'église. C'est une sainte Madeleine.

LA COMTESSE. — C'est hideux.

LE CURÉ. — Cependant, madame, des personnes qui s'y connaissent m'ont dit que ce monsieur avait beaucoup de talent.

LA COMTESSE. — Et moi je vous dis que c'est une abominable croûte. — Enfin, Madeleine ou non, vous aurez vos Espagnoles. — Venez donc dîner avec nous un jour de cette semaine : nous sommes toutes seules.

LE CURÉ. — Madame, mon temps est tellement pris, que je ne sais si je puis vous le promettre.

LA COMTESSE. — Bah ! bah ! vous nous gardez rancune de ce qu'on a un peu sautillé la dernière fois que vous êtes venu. Mais je vous répète que dans ce moment-ci nous sommes seules. — Nous en sommes réduites, pour tout divertissement, au jeu du petit palet ; ça n'est pas scandalisant ! — Adieu, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Madame la comtesse, je suis votre très-humble serviteur. (*La comtesse sort.*) — Madame Marcotte ! je vais faire ma tournée dans le village. — Donnez-moi mon chapeau et ma canne.

Une place. — Quatre garçons du village, parmi lesquels Joseph Roux, jouent à la paume. — En apercevant le curé, ils s'arrêtent et le saluent.

LE CURÉ. — Bonjour, mes enfants ! — (*A Joseph.*) Ecoute un peu ici, toi, mauvais sujet, j'ai quelque chose à te dire. — Attendez-le, mes enfants, je ne le

garderai pas longtemps. (*Joseph et le curé se retirent à l'écart.*) C'est donc toi, vaurien, qui t'amuses à en conter aux filles et qui fais tourner la tête à leurs parents? Tu ne sais donc pas que cette fille est honnête et que bientôt, si tu continues, elle en sera à ne plus trouver un épouseur dans le pays?

JOSEPH. — Pas moi, monsieur le curé! Je sais bien que la fille est honnête, aussi je veux l'épouser.

LE CURÉ. — Mais ton père ne le veut pas, ta mère non plus.

JOSEPH. — Mes parents ne sont pas raisonnables: qu'est-ce que ça lui fait, à mon père, que j'épouse Lucienne, puisqu'elle est honnête, comme vous le dites, et que je l'aime?

LE CURÉ. — Il a ses raisons, tu le sais bien.

JOSEPH. — Dam!

LE CURÉ. — En attendant, la fille est *remarquée*; tu devrais penser à cela, si tu l'aimes. Sa mère pleure. — Qu'est-ce que tu vas faire?

JOSEPH. — Je l'épouserai, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Ton père te refusera son consentement.

JOSEPH. — Je m'en passerai: je lui ferai des *soumissions respectueuses*. Léger, le clerc à M. Landry, m'a expliqué tout cela.

LE CURÉ. — Tu crois donc que c'est joli, Joseph, de se marier contre le gré de sa famille? Penses-tu que le bon Dieu bénisse les mariages faits de cette façon? Tes parents ont toujours été bons pour toi;

tu devrais penser aussi à cela. Ils ont travaillé toute leur vie pour te bien élever et pour te mettre à ton aise.

JOSEPH. — Mais, monsieur le curé, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

LE CURÉ. — Il faut obéir à tes parents.

JOSEPH. — Tenez, monsieur le curé, m'est avis que vous feriez mieux de leur parler un peu, à mes parents. Car, enfin, qu'est-ce qu'il veut, mon père ? — Lucienne est une bonne fille, bien rangée, bien gentille, il n'y a rien à dire sur son compte ; sa mère est une brave femme aussi, pas vrai, monsieur le curé ? — Il dit que Lucienne n'est pas assez riche pour moi. Mais quand mon père a épousé ma mère, ils n'avaient le sou ni l'un ni l'autre. Ils ont travaillé ; je travaillerai. Cela ne vaut-il pas mieux que d'épouser quelque borgnesse avec des écus, qui mettra le diable à la maison !

LE CURÉ. — Ton père y voit plus loin que toi. S'il s'oppose à ce mariage, c'est pour ton bonheur.

JOSEPH. — Mon bonheur, c'est d'épouser Lucienne. Après tout, si je la recherche, c'est pour en faire mon épouse en mariage légitime, devant le maire et dans l'église. M'est avis que, si je voulais faire du mal avec elle, vous ne me parleriez pas autrement.

LE CURÉ. — Si fait, Joseph, je te parlerais autrement; je te parlerais très-sévèrement, car ce serait un grand crime et un gros péché. Mais ce

n'en est pas moins une grande faute que de contrarier tes parents dans une circonstance aussi grave que le mariage. — Sais-tu qui est venu tantôt à mon presbytère me prier avec larmes de dire une messe pour rendre la raison à son fils ? — C'est ta mère, Joseph. Et sais-tu qui est venu aujourd'hui encore me demander, en pleurant, une mes sepour rendre le repos à sa fille ? — La mère de Lucienne.

JOSEPH. — Ils me feront perdre la tête aussi ! Quand on voit le mal qu'on a pour faire le bien, ça donnerait quasiment envie de faire le mal.

LE CURÉ. — Ne dis pas cela, Joseph ; c'est une mauvaise pensée que tu ne devrais pas avoir. Songe plutôt à rentrer en toi-même.

JOSEPH. — Ça ferait tout de même bien de l'effet ! car Lucienne et sa mère sont estimées, bien sûr. Et si on apprenait qu'une fille si honnête, — si pieuse, — une vierge de la Confrérie, — s'est dérangée de son devoir, — on en parlerait longtemps.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que tu dis là, malheureux?

JOSEPH. - Je m'entends.

LE CURÉ. — Oui, l'on en parlerait longtemps. L'on dirait qu'un mauvais sujet sans principes et sans honneur a séduit une pauvre fille qui s'était fiée à lui ; qu'il a fait mourir de chagrin son père et sa mère ; qu'il a scandalisé sa commune, sa paroisse !

JOSEPH. — Là ! là ! monsieur le curé. Ma mère est venue tantôt vous prier de dire une messe pour s'opposer à mon mariage, n'est-il pas vrai? Il se

pourrait bien qu'un de ces jours elle vînt vous demander d'en dire une pour r'avoir son fils. Car, si elle apprenait un beau jour que Joseph s'est ensauvé du pays avec sa fiancée, elle prierait bien tous les saints du paradis pour le retrouver, et elle s'estimerait trop heureuse de reprendre Lucienne par-dessus le marché.

LE CURÉ. — Prends garde, Joseph. Je te vois sur le chemin de devenir mauvais fils, mauvais chrétien, suborneur sans foi.

JOSEPH. — Dam! monsieur le curé, que voulez-vous? J'ai tout le monde contre moi : ma mère fait dire des messes pour m'empêcher d'épouser ma fiancée; mon père me menace de sa malédiction; la mère Chanteau pleure; — vous-même, monsieur le curé, vous, l'homme de Dieu, vous vous unissez à eux pour m'empêcher de faire mon devoir envers une pauvre fille qui n'a d'autre tort que de s'être laissée aimer sur la foi que je lui ai donnée qu'elle serait ma femme. — Eh bien, quand elle m'aimerait un peu trop...

LE CURÉ. — Une dernière fois, Joseph, réfléchis...

JOSEPH. — Monsieur le curé, voulez-vous bénir mon mariage avec Lucienne?

LE CURÉ — Apporte-moi le consentement de tes parents.

JOSEPH. — C'est votre dernier mot?

LE CURÉ. — Oses-tu bien me mettre le marché à la main?

JOSEPH. — Adieu, monsieur le curé. (*Il s'éloigne.*)

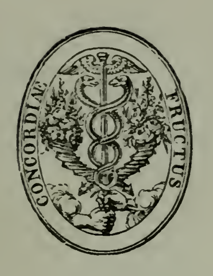
LE CURÉ. — Joseph, si tu ne veux pas que je m'arme contre toi de toute ma sévérité... — Quelle tête ! — Il a raison. Allons ! c'est le diable qui aide le bon Dieu. — La mère Chanteau aura sa messe... mieux vaut sauver deux âmes qu'un sac d'écus !



TABLE

—

FIN


CONCORDIAE FRUCTUS

LA

DOUBLE VIE

NOUVELLES

PAR

CHARLES ASSELINEAU



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1860

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE

9, RUE DES BEAUX-ARTS

Bibliothèque moderne

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires de la fin du XVIIIe siècle, par Charles Monselet, 2 vol.. 5 fr.

Linguet. — Mercier. — Dorat-Cubières. — Olympe de Gouges. — Le Cousin Jacques. — Le Chevalier de la Morlière. — Le Chevalier de Mouhy. — Desforges. — Gorgy. — La Morency. — Plancher-Valcour. — Baculard d'Arnaud. — Grimod de la Reynière.

SOPHIE ARNOULD, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits, par Ed. et J. de Goncourt, 1 vol... 2 fr.

LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par Antoine Fauchery, 1 vol..... 2 fr. 50

POÉSIES COMPLÈTES de Théodore de Banville (Les Cariatides; les Stalactites; Odelettes; le Sang de la Coupe; la Malédiction de Vénus, etc.); avec une eau-forte titre, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol.................. 5 fr

COURONNE, histoire juive, par Alexandre Weill, 1 vol................ 2 fr.

LETTRES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, de 1739 à 1740, par Charles De Brosses, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, 2 vol. (seule édition sans suppressions)............................ 6 fr.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par Hippolyte Babou, 1 vol........ 3 fr.

MÉMOIRES DU DUC DE LAUZUN (1747-1783), publiés pour la première fois avec les passages supprimés, les noms propres, une étude sur la vie de l'auteur, des notes et une table générale, par Louis Lacour, 1 vol .... 4 f.

ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par Émile Montégut, 1 vol... 3 fr.

Du Génie Français. — La Renaissance et la Réformation. — Des Controverses sur le XVIIIe siècle. — De la Toute-Puissance de l'Industrie — De l'Individualité humaine dans la Société moderne. — De l'Idée de Monarchie Universelle. — De l'Homme Éclairé. — De l'Italie et du Piémont — Fragment sur le Génie Italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un Hypocondriaque.

POÉSIES COMPLÈTES de Leconte de Lisle (Poëmes antiques. — Poëmes et poésies, ouvrages couronnés par l'Académie française. — Poésies nouvelles). Avec une eau-forte, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol...................... 4 fr.

En préparation.

TH. GAUTHIER : *Honoré de Balzac,* 1 vol. — CH. BAUDELAIRE : *Curiosités esthétiques,* 1 vol. — CERVANTES : *Nouvelles,* traduites par Pierre Hessein et Filleau de Saint-Martin, nouvelle édition entièrement revue et corrigée, comprenant la nouvelle du *Licencié Vidriera,* traduite pour la première fois par Charles Romey. — MAXIME DUCAMP : *En Hollande, Lettres à un ami,* 1 vol. — LA GRANGE-CHANCEL : *Les Philippiques,* réimprimées sur l'exemplaire manuscrit du Régent, précédées de *Mémoires* pour servir à l'histoire de La Grange-Chancel et de son temps, en partie écrits par lui-même, notes historiques et littéraires de M. de Lescure.

Publications de formats divers.

LE COMTE GASTON DE RAOUSSET-BOULBON, sa vie et ses aventures, d'après ses papiers et sa correspondance, par H. de la Madelène, in-12....... 2 fr.

Quelques exemplaires ont été imprimés sur papier vergé au prix de... 6 fr.

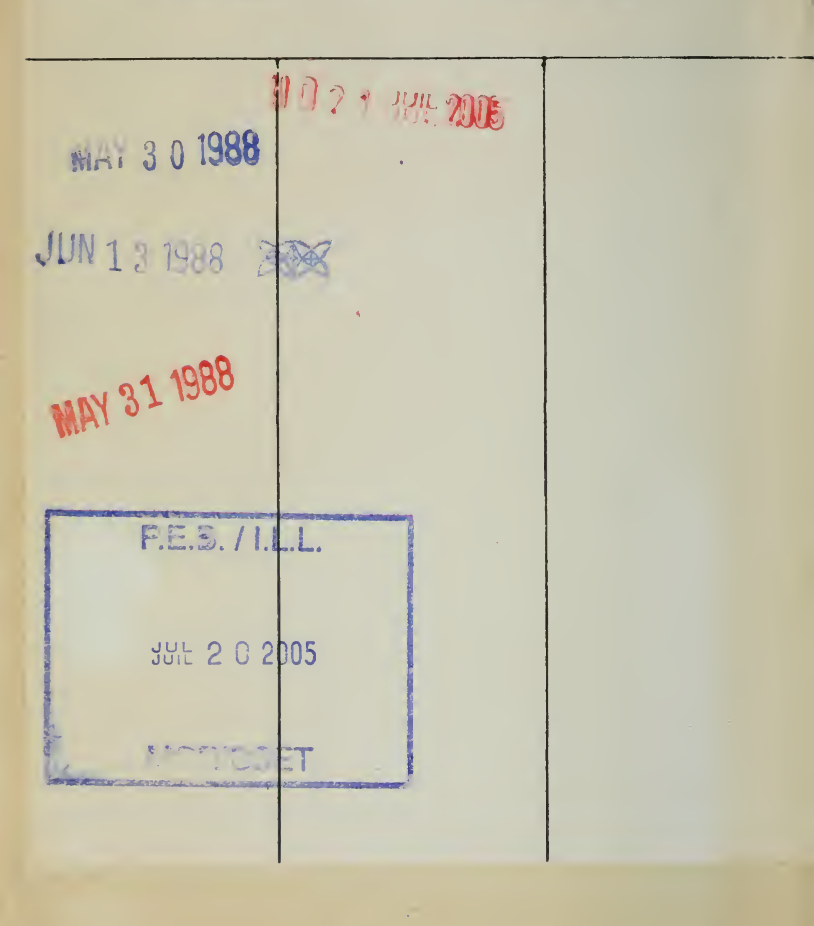
ODES FUNAMBULESQUES, par Th. de Banville, avec une eau-forte d'après un dessin de Ch. Voillemot, fleurons et initiales imprimés en rouge, in-8°.

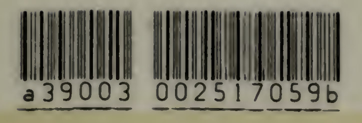
ANTOINE LEMAISTRE, par Rapetti, ancien professeur suppléant au collége de France, in-8° sur vergé. Tiré à 200 exemp.............................. 1 fr. 50

LA LORGNETTE LITTÉRAIRE, dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps, par Charles Monselet, in-16............................. 2 fr. 50

LA DÉFECTION DE MARMONT, exposée d'après ses Mémoires et les témoignages de contemporains, ouvrage suivi d'un appendice contenant des documents inédits ou peu connus sur les événements de 1814, par A. Rapetti, 1 vol. in-8°.... 6 fr.

Alençon. — Imp. de POULET-MALASSIS et DE BROISE


MAY 30 1988
JUN 13 1988
MAY 31 1988
JUL 2005
P.E.B. / I.L.L.
JUL JUIL 20 2005


a39003 002517059b